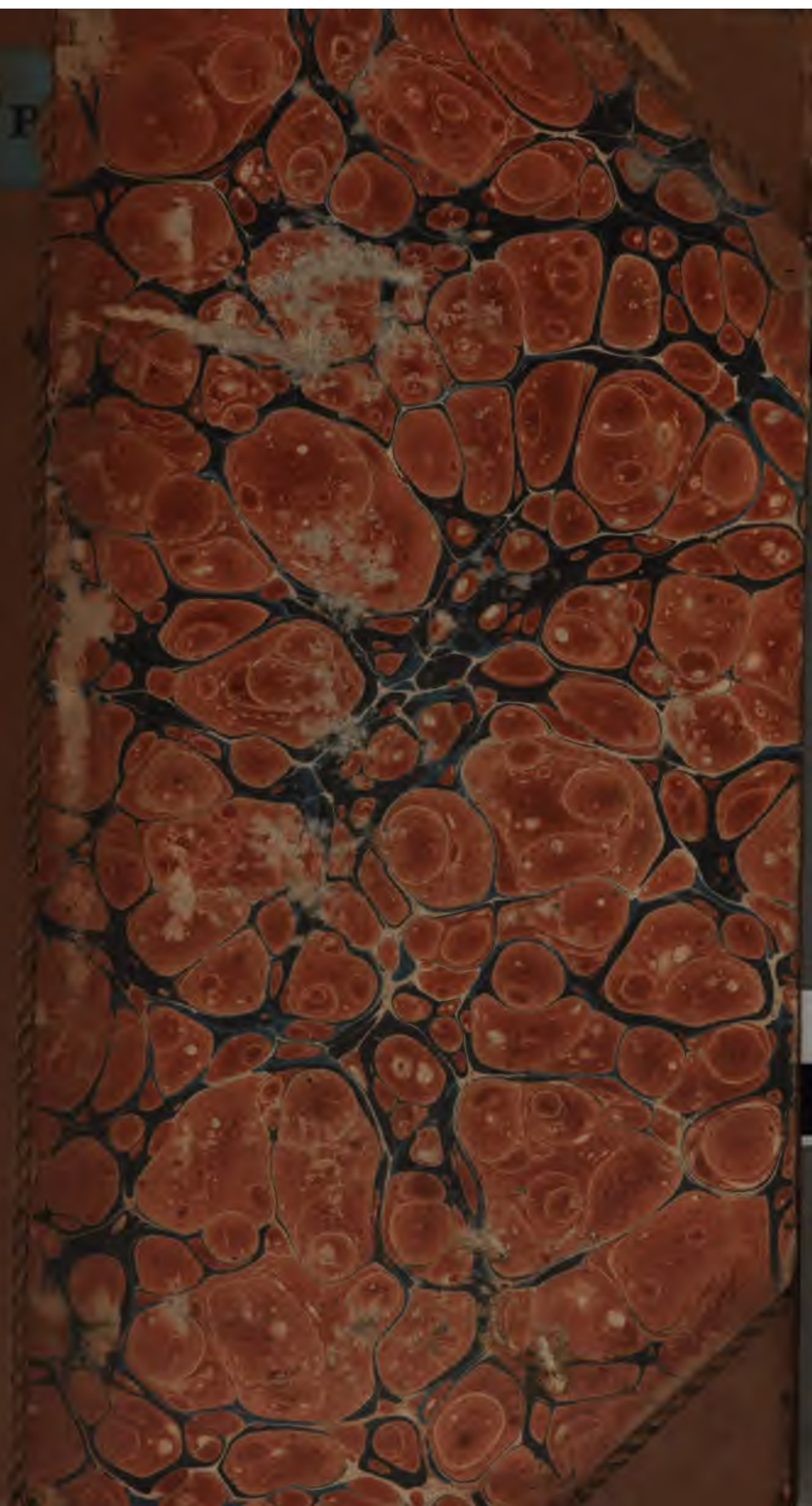
FR





ESSAI

SUR

L'HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE NÉERLANDAISE.

IMPRIMERIE DE SPIN.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE NÉERLANDAISE.

PAR J. DE 'S GRAVENWEERT,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DU LION BELGIQUE, MEMBRE DE L'INSTITUT DES PAYS-BAS ETC. ETC. ETC.

AMSTERDAM,

S^t. DELACHAUX, LIBRAIRE.

KALVERSTRAAT N°. 53.

1830.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

A SA MAJESTÉ

le Roi des Pays-Bas.

SIRE

Appelé par les voeux unanimes d'un peuple libre au trône d'une patrie dont vos ancêtres avaient assuré l'indépendance, VOTRE MAJESTÉ ***a réu-***

ni les Bataves et les Belges sous les mêmes lois, sous un sceptre paternel.

Aucune des gloires nationales n'est indifférente à VOTRE MAJESTÉ. *Dans les Sciences et dans les Beaux-Arts les Néerlandais ont recueilli un tribut d'éloges justement mérité; mais notre littérature est peu connue dans l'étranger.*

L'époque de la faire connaître est arrivée. Je m'estime heureux SIRE, *d'y pouvoir contribuer sous le règne d'un Prince qui par sa modération et ses lumières inspire du respect à l'Europe entière, et qui, fidèle à l'antique devise de sa maison, sait* MAINTENIR *les droits de sa couronne en même tems que les libertés*

de ses peuples; je suis plus heureux encore d'oser faire paraître cet ouvrage sous sa Royale protection.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble serviteur et très fidèle sujet

DE 'S GRAVENWEERT.

INTRODUCTION.

Le dix-neuvième siècle marquera dans les annales du monde. Les progrès immenses de la science appliquée aux arts et métiers, les guerres lointaines, suivies de la chute d'un homme de génie, dont les erreurs et la gloire serviront également de leçon aux générations futures, de longues années de paix, des communications nouvelles nées du sein des guerres et du repos même, des préjugés détruits, des antipathies nationales éteintes, des droits universellement et mutuellement reconnus, le renouvellement entier de la Société Européenne, en sont le résultat. Sans nous arrêter à d'autres contrées, nous nous bornerons à la France, dont l'importante position au centre de l'Europe et de la civilisation, autant que sa langue et sa littérature, influent si

puissamment sur le monde connu. Il y a un siècle, les langues anciennes, la littérature française et les écrits de quelques auteurs Italiens seuls y étaient appréciés, non seulement de l'homme du monde, mais de l'homme de lettres et du savant. Une ignorance entière, pour ne pas dire un profond mépris des productions de la littérature étrangère y tenaient la place de l'examen, dont d'autres peuples se faisaient depuis long-temps un noble délassement. Le voyage de Voltaire en Angleterre et l'admiration pour Shakespeare qu'il en rapporta, l'anglomanie du temps et l'exemple de la cour fixèrent l'attention publique, d'abord sur la littérature Britannique. Des imitations du théâtre anglais, dont sans doute la pureté de goût se ressentit, en furent les conséquences; et peu à peu les jalousies nationales s'abaissèrent devant les beautés énergiques de la littérature Anglaise au point, qu'une connaissance quelconque de cet idiome est devenue actuellement un des élémens d'une bonne éducation française. Ce premier pas était immense; il révélait l'existence d'une autre littérature moderne que celle de la France, et la révolution fit le reste. Les vic-

toires des Français et leur séjour en Allemagne leur firent connaître les auteurs sublimes qui, depuis Lessing et Klopstock, ont illustré cette belle partie du globe, et leurs noms avec ceux de Goethe, Wieland et Schiller, sont actuellement aussi célèbres en France que dans leur patrie. Il n'entre pas dans le but de l'auteur d'examiner à quel point cet enthousiasme pour la littérature germanique ait nui aux principes classiques dont la littérature française a toujours été le principal appui parmi les peuples modernes. Le romantisme, étranger aux unités d'Aristote, ouvre, il est vrai, une carrière plus vaste aux élans du génie; mais ses libertés peuvent dégénérer en licences littéraires, et les écarts de l'imagination portent toujours plutôt le cachet de la bizarrerie que celui d'un sublime idéal qui a la vérité pour type. Dans cette marche de l'esprit humain et le désir prononcé d'agrandir; d'augmenter les richesses littéraires, il n'est point de littérature dont le tableau ne puisse intéresser; et même les nations du second ordre ne sauraient être dédaignées dans cette investigation: la Hollande est de ce nombre. Tout en rendant justice à l'intégrité

de ce peuple, à sa patience, à ses vertus privées, à ses connaissances commerciales, à son courage, à ses grands hommes d'état, à ses marins, et à ses institutions, on a persisté à lui refuser des auteurs et même un idiome particulier. L'Allemagne moderne, dont la littérature est cependant plus jeune d'un siècle, alla depuis quelques années jusqu'à la prétention de lui avoir donné un simple dialecte, et le préjugé, habile à saisir le ridicule, voulut frapper le Néerlandisme de son excommunication. Le fait est que le flamand et le hollandais, une seule et même langue, mais dont la dernière branche s'est épurée par une littérature qui compte environ trois siècles d'existence, dérivent de la même source que l'anglais, l'allemand moderne et d'autres langues du Nord, l'ancien idiome des Teutons et des Francs; que les révolutions ont séparé les habitans de ces contrées des autres Germains; qu'un gouvernement séparé, dont la date remonte pour la province de Hollande aux premières années du dixième siècle, a puissamment contribué à l'indépendance de son dialecte; que l'on trouve des auteurs Hollandais et Flamands au treizième siècle;

que vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième un véritable esprit littéraire, empreint de toute la majesté classique, se développa spécialement en Hollande, que les progrès de cette littérature, trop influencée, il est vrai, depuis le commencement jusque vers le milieu du dix-huitième siècle par l'imitation des étrangers, sont devenus de plus en plus éclatans depuis un demi-siècle; et qu'enfin il ne lui manque en général que d'être connue pour tenir un rang distingué parmi les littératures modernes. Propager cette connaissance et combattre le préjugé par un tableau succint et exact des principaux auteurs hollandais et de leurs ouvrages jusqu'à ce jour, tel est le but de l'auteur. Si parfois la prédilection égare sa plume en faveur de ses compatriotes, tout esprit juste y verra seulement les résultats d'un patriotisme trop peu réservé, et non le désir d'en imposer par un tableau trop flatteur de leur mérite. Dans un premier chapitre nous donnerons l'histoire de l'origine et de l'épuration de la langue Néerlandaise. Le second chapitre retracera les premiers siècles de la littérature jusqu'au dix-septième. Un troisième em-

brassera cette époque, la plus glorieuse des Provinces-Unies. Dans un quatrième nous tâcherons de développer les causes de la décadence de cette littérature jusque vers le milieu du dix-huitième siècle. Enfin, nous formerons un tableau de sa renaissance jusqu'à nos jours, en indiquant ses destinées futures.

CHAPITRE I.

DE L'ORIGINE DE LA LANGUE NÉERLANDAISE.

Il en est de l'origine des langues comme de celle des peuples: l'une et l'autre se perdent dans la nuit des temps, et les recherches savantes des érudits n'ont conduit qu'à des conjectures ingénieuses. Les révolutions de la nature, non moins que les changemens politiques survenus dans l'ancien monde, ont rendu l'évidence de la preuve impossible, et le genre humain, semblable à l'individu, a perdu le souvenir de son enfance et de ses premiers sons articulés. Le plan que nous nous sommes proposés nous défend d'entrer dans des recherches générales; mais il est indubitable que, même en reconnaissant la possibilité d'une langue primitive et universelle dans toutes les parties du globe, les émigrations des familles ayent exercé une puissante influence sur les caractères, les mœurs, les usages des peuples, et par-là sur les termes qu'ils ont choisis pour désigner les objets. On s'accorde à placer le berceau des langues dans l'Orient dont les tribus

nomades peuplèrent l'Europe, tout en lui donnant quatre idiomes principaux, le grec, le celte, le cimbre et le teuton, que l'on pourrait encore restreindre à deux langues-mères, le grec-celte et le cimbre-teuton. D'après l'opinion des savans les plus estimés, il serait tout aussi absurde de faire dériver ce cimbre-teuton du grec et du latin, que d'attribuer en sens inverse une étymologie cimbro-teutone à ces deux langues harmonieuses de l'ancienne civilisation; mais elles découlent de la même source, et de là cette similitude de sons et de significations que l'observateur y rencontre. Le grec-celte se perdit dans le grec, et plus tard dans cette langue latine que la domination romaine étendit à toute la partie occidentale de l'Europe, pour former enfin l'italien, le portugais et l'espagnol. Le gaulois lui doit également son existence, mais se mêla dès la fin du cinquième siècle de notre ère au franco-teuton, pour donner le jour au français. Le cimbre et le teuton se divisèrent en deux dialectes principaux: du premier dérivent le danois, le suédois, le norvégien et l'islandais; du second, le mèsogoth, l'anglo-saxon, l'anglais, le bas-écossais, l'allemand, le franc, l'ancien frison, le bas-saxon et le néerlandais. Il ne serait pas difficile de prouver ces filiations jusqu'à l'évidence par une foule d'exemples tirés des différens idiomes que nous venons de citer; il suffit de les avoir signa-

lées (*). Il est probable que dans les premiers tems l'usage des caractères alphabétiques et par conséquent de l'écriture fut inconnu à ces peuples: aucun monument n'atteste le contraire; et dans les Pays-Bas, comme ailleurs dans le nord de l'Europe, les restes de l'antiquité ne constatent que le passage et le séjour des Romains, par des inscriptions latines. C'est au commencement de cette domination dans nos contrées que l'histoire des peuples du nord de la Germanie et des Gaules doit faire remonter son berceau; tout jusqu'à cette époque y est fabuleux ou incertain. Les peuples qui habitaient alors ces parages furent désignés sous les noms génériques de Frisons, Bataves, Caninéfates et Belges. L'idiome de ces peuples d'une même famille était le teuton, mais plus ou moins divisé en dialectes. De la fusion de ces dialectes, le frison, le batave et le belge, se forma l'ancien Néerlandais. Cette langue non encore polie, mais telle que les basses classes de la société la prononcent encore dans plusieurs provinces du royaume des Pays-Bas, fut dès avant le sixième siècle de notre ère, ou vers

(*) Au nombre des ouvrages qui traitent de cette matière, celui de M. YPEY, membre de l'Institut des Pays-Bas et professeur à l'université de Groningue, intitulé: *Beknopte Geschiedenis der Nederlandsche tale* (Histoire abrégée de la langue Néerlandaise), Utrecht 1812, est digne, par la hauteur de ses vues et les preuves dont il étaie son opinion, de jouir d'une réputation Européenne.

l'introduction du Christianisme, la langue commune aux différens peuples qui habitaient sa surface, et s'est même infiniment mieux conservée dans la prononciation primitive de l'ancien teuton que l'allemand moderne (*). Cependant les Gaules s'étaient déjà civilisées sous les Romains. Les Francs s'étant répandus dans ces contrées, communiquèrent la civilisation gauloise aux Belges et aux Bataves, et, dès le commencement du cinquième siècle, la langue néerlandaise devint une langue écrite. Quelques savans prétendent même que la Loi Salique fut rédigée dans cet idiome (le même que le bas-teuton), et traduite en latin. Une preuve remarquable de la ressemblance des divers idiomes dont on se servait alors en Angleterre, dans les Gaules et dans les Pays-Bas, se retrouve dans cette particularité que les premiers prédicateurs de l'Évangile Wilfred, Willebrord et d'autres, furent des Anglais; et, quoique pour les formules du baptême ils se soient probablement servis du latin, leur prédication a dû se faire en langue vulgaire, répandue dans ces contrées. Il existe même des statuts de S[t]. Boniface, qui ordonnent aux prêtres d'instruire le peuple non en latin, mais en langue vulgai-

---

(*) Tel est le jugement de MORHOFF dans son ouvrage *Unterricht von der Teutschen Sprache*, page 255, et du célèbre ADELUNG, *Magasin für die Teutsche Sprache*, tome II.

re. Telle fut aussi la volonté de Charlemagne, dont la cour faisait usage du teuton ou de l'un de ces dialectes. Cependant tous ces idiomes étaient pauvres, surtout pour exprimer des idées abstraites ou morales; et quoiqu'ils servissent à la conversation familière, les savans, le clergé et les magistrats, crurent ne pouvoir exprimer leurs idées ou les transactions même les plus ordinaires qu'en latin, et stygmatisèrent la langue du peuple du surnom de barbare. A la mort de Louis-le-Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne, survenue en 840, la plus grande partie des Pays-Bas échut après des guerres sanglantes à son fils Louis, surnommé le Germanique. Ce prince accorda toute sa protection à la langue du peuple, et si les invasions des Danois et des Normans n'eussent continuellement détruit ou entravé ses institutions, les progrès de cette langue auraient été plus remarquables. A cette époque remonte le capitulaire de l'an 819, le plus ancien document écrit et rédigé en dialecte néerlandais qui nous ait été conservé dans l'idiome familier du tems. Les ténèbres du moyen-âge enveloppèrent cependant l'Europe entière; l'ignorance devint universelle, et les croisades seules donnèrent une nouvelle vie à ces masses inanimées. Nous ne connaissons de cette époque que deux ouvrages remarquables. L'un est un chant de victoire de l'an 881, trouvé dans l'abbaye de S^t^. Amand près

de Tournai et attribué à un habitant du Hainaut, où alors encore on se servait du teuton. On regarde ce morceau comme un monument précieux de la poésie du siècle. Louis trois (tel en est le contenu), distingué par la protection céleste qui l'avait couronné de gloire, devient l'objet des épreuves divines. Les Normans font une invasion dans ses états, et tyrannisent le peuple. Dieu ordonne à Louis de prendre les armes. Le roi conduit ses troupes au combat, leur inspire un courage religieux, et leur promet de devenir l'époux de leurs veuves et le père de leurs orphelins. Il livre bataille, défait ses ennemis, et donne la paix à ses peuples. L'autre ouvrage, non moins remarquable, qui date des premières années du onzième siécle, est la traduction des Pseaumes par Notkin, abbé de St. Gall en Suisse. Ces deux écrits ont une telle ressemblance avec le hollandais et le flamand, qu'il est permis de les ranger dans la première littérature néerlandaise. Durant et après les croisades l'Europe vit naître une époque plus éclairée. L'agriculture, le commerce, la navigation, l'industrie, les sciences annoncèrent l'aurore d'un meilleur jour, et toutes les langues européennes en ressentirent l'influence. La Provence, alors un fief de l'Empire Germanique, eut ses trouverres ou ses troubadours, qui conjointement avec ceux de la Picardie et les ménestrels de la Souabe, charmaient les loisirs des

grands et chantaient les malheurs ou les faits d'armes des paladins et de leurs dames. Cette communication de dialectes et de langues eut des conséquences immédiates, et l'on s'étonne de rencontrer dans les premiers chants des troubadours des tours de phrase et même des expressions toutes teutones. Sous les empereurs de la maison de Souabe les dialectes allemands et néerlandais se rapprochèrent de plus en plus, et en preuve de cette assertion, nous pouvons signaler à l'attention des savans deux inscriptions tumulaires : l'une de l'année 1166 en l'honneur du maréchal Werner de Hunebourg, à Strasbourg ; l'autre de l'année 1296 du comte Florent V de Hollande, à Alkmaar en Nord-Hollande, rapportées et comparées par M. Ypey; et qui ne sont autres que le flamand ou le hollandais encore aujourd'hui en usage. Ce ne fut qu'à l'avénement de la maison de Habsbourg, en 1268, que le flamand ou le hollandais se sépara entièrement du dialecte allemand. Il ne sera pas superflu d'observer ici que le dialecte frison continua d'être la langue écrite des provinces de Frise et de Groningue jusqu'au quatorzième siècle, et que les basses classes, surtout les habitans des campagnes dans la province de Frise font encore un usage habituel de cet idiome, tandis que leur langue écrite est le néerlandais. Dans les provinces de Gueldre et d'Overyssel le bas-allemand, tel qu'on le parlait jusqu'aux environs de

forma vers la fin de ce siècle une société dont l'influence littéraire, politique et religieuse devint des plus remarquables, et dont les ramifications s'étendirent dans toutes les villes principales des Pays-Bas. Nous parlons de la société des Rhétoriciens (*Rederijkers*), subdivisée en chambres ou sections. Créée pour la propagation de la langue, elle en devint la corruptrice. La différence des genres fut négligée; la richesse primitive fut mélangée d'alliage étranger, des élocutions barbares s'introduisirent et le bon goût céda le terrain aux plus pitoyables refrains, aux mystères et à tout ce fatras de cantiques profanes qui souillent encore quelquefois les presses des provinces méridionales du royaume. La traduction rimée du roman du Renard est l'ouvrage le plus marquant du siècle. La langue diplomatique seule conserva sa première pureté. Néanmoins les dialectes gueldrois, frison et de la Groningue se rapprochèrent à cette époque de plus en plus, du moins quant aux écrits, du néerlandais.

La succession des comtés de Hollande et de Hainaut était échue à la maison de Bourgogne, toute française d'origine et de moeurs, et quelque fût le degré de prospérité que ces illustres princes surent communiquer à leurs peuples, la langue se ressentit d'une domination étrangère. Le français devint la langue du prince; la cour de Malines rendit quelquefois ses arrêts dans cet idiome; et les

efforts des rhétoriciens, qui alors cependant rendaient de véritables services pour le maintien de la langue néerlandaise, furent infructueux. Dans les provinces méridionales elle fut dès-lors abandonnée aux classes intermédiaires et au peuple; et si l'invention de l'imprimerie, suivie de la réforme religieuse, n'eût conservé, du moins dans les provinces septentrionales du royaume, la langue de nos ancêtres, elle eût été perdue sans retour. La première partie du seizième siècle ne fut donc pas fertile en productions littéraires. Klaes Willemsz, Anna Beyns, religieuse à Anvers, Vaernewijck de la Flandre, et Fruitiers de Middelbourg en furent les coryphées pour la poésie; la Chronique de Flandre, celles du Brabant, la traduction de Tite-Live (Anvers 1541) furent les productions les plus remarquables pour la prose. La fin du siècle, le protestantisme, et l'opposition consacrée des provinces du nord, virent naître les van Stralen bourguemaître d'Anvers, Philippe de Marnix l'ami de Guillaume I, Charles van Mander, Coornhert et Spieghel d'Amsterdam, et la traduction complète de la Bible (Anvers 1526). Le Dictionnaire de Plantin, intitulé le *Trésor de la langue néerlandaise* (Anvers 1573), vint fixer les étymologies. Les troubles et les opinions religieuses divisèrent les deux parties du royaume actuel; l'Union d'Utrecht, de l'année 1579, considérée comme base de la con-

stitution des Provinces-Unies, les sépara définitivement. Le nord conserva sa langue et se créa une littérature; le midi, d'abord province espagnole, ensuite autrichienne et enfin française, riche seulement de ses premiers souvenirs, perdit l'énergie et l'encouragement nécessaires au développement de sa langue nationale et ne donna plus que de faibles signes d'existence, quoique le peuple se servît vulgairement de l'ancien idiome. Les Provinces-Unies consacrèrent cette langue, qui déjà en 1580, dans les écrits de Philippe de Marnix, avait acquis la même construction, le même caractère et la même pureté qui distinguent la langue actuelle. Le commerce et la haute civilisation, qui toujours l'accompagne, contribuèrent sans doute à l'épurer et à la perfectionner à cette belle époque de l'histoire des Provinces-Unies, où le véritable patriotisme fondé sur l'esprit national des différentes classes du peuple, non encore corrompues par l'imitation servile des nations voisines, devint la base de ce nouvel état. On ne saurait trop reconnaître les innombrables services littéraires rendus à cette époque par une chambre de rhétoriciens à Amsterdam, qui s'éleva au-dessus de toutes les petitesses des autres sociétés de ce nom. Cette chambre, présidée alors par Coornhert et Spieghel, portait pour blason un églantier en fleurs, et pour devise: *In liefde bloeijende* (Il fleurit au sein de l'amitié). Elle peut

être considérée comme la source de la première et vraie littérature: elle donnait des représentations theâtrales, ouvrit plus tard en 1638, sous les auspices de la charité publique, le premier théâtre à Amsterdam, et compta Hooft et Vondel parmi ses membres. L'esprit public, encouragé par de nombreux triomphes sur terre et sur mer, par des succès prodigieux dans toutes les entreprises de commerce, par la liberté des croyances et de la presse, se développa de plus en plus, et bientôt le nombre des auteurs, surtout celui des poètes distingués, égala celui des autres peuples; chacun s'honora non seulement d'être Hollandais, mais voulut se rendre digne de cet honneur par des actions et des découvertes utiles, ou du moins par des productions littéraires. Une noble émulation s'empara des savans, des littérateurs et même des négocians, dont plusieurs furent à la fois les soutiens de la magistrature et du crédit public et les favoris des Muses, pour ne pas parler des savans hollandais dont l'Europe entière reconnaît le mérite. Les ouvrages classiques de Vondel et de Hooft, du grand pensionnaire Cats, de Constantin Huygens, d'Antonides, des historiens van Meteren et Bor, attesteront éternellement les beautés d'une langue qu'ils fixèrent pour toujours. La fin du dix-septième et le commencement du dix-huitième siècle s'honorèrent encore de plusieurs bons auteurs dont nous ferons

connaître les ouvrages; mais il est également incontestable que la trop grande prospérité, les richesses immodérées, les imitations des étrangers, l'hospitalité exercée envers les refugiés de différens peuples, et les alliances de famille contractées avec eux, ont exercé sur la littérature une réaction contraire à l'impulsion du dix septième siècle. Une éducation toute étrangère ne formera jamais de bons citoyens ni de vrais patriotes. Il ne fallût rien moins que cette sourde agitation des esprits, précurseur du dix neuvième siècle, pour inspirer vers le milieu du dix huitième, même à leur insu, le génie des van Haren, de la baronne de Lanoy, de Mme van Merken, de Feith, de Bellamy, de Bilderdyk et de van der Palm, jeunes alors. Ils relevèrent cette littérature qui commençait à décheoir, et préparèrent l'époque actuelle, dont les deux derniers auteurs sont encore les plus beaux ornemens.

Dès les premiers tems, les hommes de lettres avaient songé à fixer la syntaxe et l'orthographe néerlandaise. Sans nous arrêter à l'orthographe de Joost Lambrecht (Gand 1550), nous indiquerons seulement le *Dialogue de Spieghel*, Amsterdam 1584, l'ouvrage étymologique du célèbre mathématicien Simon Stevin, (Leyde 1586), et surtout le grand *Dictionnaire de Kilian*, dont la troisième édition parut à Anvers en 1599. Ce Kilian n'était que simple correcteur ou prote à la ty-

pographie de Plantin, et encore actuellement son ouvrage est consulté comme la base de toute étymologie néerlandaise. Pendant le dix septième siècle Hooft et ses collaborateurs, comme plus tard l'historien Brandt, continuèrent à fixer et à épurer la langue; mais il était réservé au dix huitième siècle d'en traiter la partie philosophique et scientifique. Lambert ten Kate, dans son immortelle *Introduction à la connaissance de la partie relevée du néerlandais*, 1722, et Balthazar Huydecoper, magistrat, poète et grammairien distingué, dans sa nouvelle publication des *Chroniques de Melis Stoke*, et dans ses notes sur la traduction des Métamorphoses par Vondel, donnèrent cette grande impulsion à l'époque. Quelques années plus tard des sociétés littéraires se formèrent, et commencèrent leurs travaux avec un succès plus ou moins contesté. Enfin Bilderdyk aborda cette partie difficile avec toute l'énergie qui le caractérise; M^r^. Weiland, professeur et pasteur des Rémontrans à Rotterdam, commença et acheva en 1811 son excellent Dictionnaire néerlandais, qui comprend onze volumes in-octavo, et en 1812 M^r^. le professeur Ypey donna sa magnifique Histoire de la langue néerlandaise. Cependant l'organisation fédérative des Provinces-Unies, où l'on comptait beaucoup de sociétés littéraires, mais aucun corps émané du gouvernement et ayant autorité en matières littéraires, tel que l'Académie Française,

s'était constamment opposée à l'introduction d'une grammaire et d'une ortographe générale pour les écoles primaires et les actes du gouvernement. Il est vrai que cette divergence ne s'appliquait qu'au double emploi des voyelles *a*, *e*, *o*, et *u*, à l'usage du *g* ou du *ch*, au prétérit et à l'imparfait de certains verbes, et au genre de plusieurs substantifs, dont les terminaisons n'indiquent pas toujours en hollandais le masculin ou le féminin et qui forment la partie la plus difficile de la langue, arrêtant quelquefois les hommes de lettres eux-mêmes, et les forçant à recourir à l'étymologie du mot pour en fixer le genre. En 1802 le gouvernement sentit la nécessité de terminer ces incertitudes, ainsi que d'une révision de l'orthographe. Mr. le professeur Siegenbeek de Leyde, guidé par les ouvrages des Ten Kate, des Huydecoper et d'autres grammairiens fut chargé de ce travail important. Un jury examina son ouvrage et le gouvernement de la République Batave le sanctionna, en ordonnant son adoption dans toutes les écoles primaires. Des changemens de gouvernement se succédèrent jusqu'à la transformation de la République Batave et des anciennes Provinces-Unies en Royaume de Hollande. Louis Bonaparte, appelé contre son gré aux honneurs du rang suprême, mais ami des arts et des lettres, et s'identifiant avec le peuple qu'il était appelé à gouverner, étudia sa langue,

en apprécia le mérite, honora les auteurs, encouragea par son exemple tous les élans de patriotisme et d'esprit national, et créa l'Institut-Royal, dont la deuxième classe était destinée à tenir le même rang que l'Académie Française à Paris. Ce beau rêve fut bientôt dissipé : l'insatiable ambition de Napoléon força son frère à chercher son salut dans la fuite ; la Hollande fut réunie à cet immense empire, trop colossal pour pouvoir se maintenir ; les moeurs, les usages et la langue nationale furent foulées aux pieds, et tout annonçait avec la destruction de l'existence politique l'anéantissement de cette langue, monument de la première civilisation moderne. La courte durée de cette réunion, tout en retrempant quelques ames fortes et généreuses, laissa des traces fâcheuses parmi le vulgaire, déjà par son éducation étrangère peu enthousiaste des productions nationales. Heureusement les destins en ordonnèrent autrement ; les circonstances et l'énergie de quelques vrais Hollandais amenèrent la restauration de l'indépendance nationale, et le nouveau pacte de famille entre tous les Néerlandais du nord et du midi sous le sceptre d'un des descendans de ces Princes d'Orange, dont le nom fut toujours lié aux fastes des Provinces-Unies. La Belgique ou le midi du royaume depuis longtems sans gouvernement national, avait abandonné au vulgaire la langue de ses ancêtres, pour adopter le français :

la Hollande ou le nord l'avait conservée, mais épurée et enrichie d'une littérature. D'un côté on désirait le maintien du français, comme d'une langue plus universelle pour les actes du gouvernement, le théâtre, et par conséquent pour la littérature; de l'autre on voulait cette ancienne et riche langue nationale, moins aimée dans les provinces du midi parce que dans les hautes classes elle y était presque perdue, dont les mâles accens avaient immortalisé les anciens exploits des Hollandais, ou consigné les vertus des Belges et des Bataves aux fastes de l'histoire. Le gouvernemeut, persuadé que l'indépendance ou le patriotisme d'un peuple tiennent de près à l'emploi d'une langue nationale, voulut avec l'existence politique rendre à la Belgique son ancien idiome; et tôt ou tard, sans doute, les deux parties du royaume se réuniront dans l'usage d'une seule et même langue, qui est celle de leurs ancêtres.

Tel est l'exposé succint des différentes époques de la langue néerlandaise qui compte plusieurs siècles d'existence. Cette langue, soeur aînée de l'allemand moderne, mais essentiellement distincte dans sa grammaire et ses inversions, est riche en synonymes et en nuances; elle est forte, sonore, éloquente et hardie, ce qui la rend plus propre à l'histoire, à l'épopée, à l'ode et à la tragédie qu'à la poésie légère et à la comédie. Enfin, le carac-

tère sérieux de la nation se reproduit dans son idiome. De jour en jour l'étude approfondie de la langue se perfectionne, et l'avenir lui promet indubitablement de nouvelles richesses dans une littérature qui sait unir les formes classiques à l'impétuosité du romantisme.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE ÉPOQUE LITTÉRAIRE, DEPUIS LE TREIZIÈME JUSQU'AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

C'est une époque intéressante dans les annales du genre humain que celle où, après de longues tenèbres, un faible crépuscule annonce le retour des lumières. Les Teutons et les Francs s'étant partagé les dépouilles de *cet Empire Romain tombé de toutes parts*, ne connaissant d'autres illustrations que celles de la force et de la loyauté, n'avaient légué à leurs descendans que l'amour des conquêtes et la soif des combats. Les barons, presque toujours oppresseurs dans leurs domaines ou esclaves à la cour d'un prince ignorant, ne s'occupaient que de la chasse et des exercices corporels ou militaires; et les dames, confondant les pratiques superstitieuses avec la religion, n'avaient d'autre littérature que leurs missels et les éternelles légendes des saints. Quelques moines cultivaient les lettres anciennes dans l'isolement, et conservaient le dépot sacré des sciences dans le silence des cloîtres. Peu à peu l'exemple de l'Italie, devancière des autres peuples dans

la renaissance des lettres, celui des Maures en Espagne, les communications nées des croisades, l'affranchissement progressif des communes, et le commerce enfin, ce conducteur nourricier de la vraie civilisation, dissipèrent cette obscurité et donnèrent aux autres peuples cette impulsion qui continue à se faire sentir jusqu'à nos jours. Les Pays-Bas ou la Néerlande ne furent pas des derniers à se distinguer. Au treizième siècle, la ville de Bruges en Flandre méritait déjà le titre d'entrepôt du commerce de l'ancien monde avec l'Orient, le Midi et le Nord. Déjà la province de Hollande se distinguait par sa persévérante activité et ses richesses; et l'étude de la langue fut accompagnée de quelques ouvrages qui nous ont été conservés. Cependant il faut juger les écrits d'après leur date, et, prétendre du treizième siècle, dans l'enfance des lettres, la perfection de style du dix-septième et des siècles subséquens, serait tout aussi injuste que d'exiger d'un enfant le discernement et l'esprit de conduite de l'âge mûr. Les lais des ménestrels, les romans de la Table ronde du roi Arthur, traduits par Claes van Brechten de Harlem en Hollande, ouvrent le catalogue des auteurs Néerlandais; néanmoins leurs ouvrages, depuis longtems perdus et oubliés, pâlissent devant ceux de Jacques de Maerlant, le plus ancien auteur dont les productions nous sont restées. Cet homme, extraordinaire pour

son tems, naquit en Flandre en l'année 1235. Il n'était pas ecclésiastique; circonstance remarquable puisqu'à cette époque encore le clergé seul étudiait les langues et la littérature. Il occupa dans sa province l'emploi de greffier de la ville de Damme, où il est décédé en 1300 et où on lui érigea une espèce de monument à l'hôtel de ville; ses ouvrages sont presque tous des traductions: la *Bible* en rimes flamandes, traduction de *l'Historia scolastica* de Pierre Commestor; le *Bestiaire*, traduction du *Liber rerum*; la *Vie de St François*, traduction du latin de Bonaventure; *les Emblêmes* (de wapenen) *Martin* etc. sont ses principales productions, qui cependant furent toutes effacées par le *Miroir historique*, imitation libre du *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais. Les ouvrages de Maerlant ont peu de mérite poétique; c'est de la prose rimée sans images et denuée de pensées relevées; mais sa langue est déjà pure, la tournure de ses phrases est quelquefois élégante, et ses idées s'élèvent au-dessus des préjugés de son siècle. Maerlant était un homme distingué par son esprit et ses connaissances. Melis Stoke son contemporain, fut probablement l'un des moines de la célèbre abbaye d'Egmont en Hollande, où il vivait vers la fin du treizième siècle. Il donna des *Chroniques* rimées de la Hollande qu'il dédia au comte Guillaume III dont il s'intitule *le pauvre clerc*. Il a probablement mis sa chroni-

que en rimes pour que vu la difficulté de se procurer des copies avant l'invention de l'imprimerie, elle put se graver plus facilement dans la mémoire. D'ailleurs son ouvrage n'a d'autre mérite que de retracer une époque mémorable pour la Hollande et d'être purement écrit. Le célèbre Dousa et plus tard Balthasar Huydecoper donnèrent une édition soignée de cette chronique, dont la dernière est accompagnée de notes explicatives du plus haut intérêt étymologique et grammatical. Un troisième auteur du tems plus poétique, mais moins pur de style que les deux précédens, est Jean de Helu, brabançon. Il choisit la victoire remportée par le duc Jean de Brabant en 1288 sur les Gueldrois pour sujet de son ouvrage, et s'élève quelquefois à la hauteur de la poésie. Enfin on place dans ce siècle la dissertation rimée du frère Thomas ou Gérard sur le système de la nature. Cet ouvrage est un fatras des préjugés du tems mêlés au système de Ptolomée; il depeint l'air et la terre comme habités de monstres, de fées et de sorciers, se combattant éternellement pour effrayer le genre humain. Les romans de Chevalerie faisaient cependant les délices des classes distinguées, et *l'Histoire de Charles et d'Élégaste*, les *Amours de Florent et de Blanchefleur*, les *enfans de Limbourg*, etc., traduits en Néerlandais, sont assez connus pour qu'il suffise de les indiquer. Sans doute un nombre de quatre

ou cinq auteurs dans l'espace d'un siècle est bien peu considérable; mais, eu égard à l'ignorance complète de presque toutes les classes de la société et le peu d'étendue du pays où ces auteurs écrivirent, ce nombre même est remarquable et assigne un rang honorable à la civilisation de ces contrées. Il paraît que cette ardeur littéraire fut moins inspirée au siècle suivant, d'ailleurs plus fertile en guerres civiles qu'en études réfléchies. La longue et sanglante lutte des *Hoekschen* et des *Kabbeljauwschen* date de ce siècle, et le nord comme le midi des Pays-Bas ne présente que des discordes. Les lois, les mœurs, le commerce reçurent un échec considérable; et, si de pareilles époques font naître dans les esprits une agitation qui se développe ensuite dans d'utiles inventions, de nouveaux procédés scientifiques ou des chefs-d'oeuvre littéraires, le moment même des violences n'est pas propice aux belles-lettres. Quelques chroniques de ville et de province, quelques biographies de princes écrites par des abbés ou des moines, et sorties en Hollande de l'abbaye d'Egmont, sont les seuls documens historiques écrits en Néerlandais, tandis que la littérature n'a conservé que les trois noms de Louis de Velthem, prêtre brabançon, de Nicolas dit Leclerc, secrétaire d'Anvers, et de Claes Willemsz. Le premier continua la chronique rimée de Maerlant; le second donna la chronique

rimée des ducs de Brabant, sous le titre de *Gestes* (gesta) *brabançons:* ils restèrent fort au-dessous de Maerlant et de Stoke tant pour les idées que pour la forme; le troisième, un peu plus poète que les deux autres, est d'un style plus correct et plus fleuri; son ouvrage est intitulé: *Le cours des amours*, et contient, dans le genre des troubadours, des traits d'amour et de galanterie, tirés de la fable et de l'histoire du tems; enfin, le *Nouveau Doctrinal* ou le *Miroir du péché* par Jean de Weert est une production remarquable par la liberté d'idées en matière de religion, et peut être considéré comme un des signes précurseurs de la réforme. Voilà toutes les illustrations du siècle dans les Pays-Bas arrosés par des flots de sang, et, comparativement à l'Italie, où déjà le Dante, Bocace et Pétrarque avaient immortalisé leurs noms, dans une profonde ignorance, sans enthousiasme ni éclat national. Cependant le tems marchait, et le quinzième siècle devait voir éclore cette importante découverte due au hasard, mais si prodigieuse en résultats que trois villes en réclament l'insigne honneur, et qu'elle a changé la face du monde entier: on comprendra aisément que nous parlons de l'Imprimerie. La ville de Harlem en Hollande, forte de ses traditions, de ses reliques typographiques, et s'apuyant sur les longues et savantes recherches de Mr. Koning, qui nous semble avoir résolu la question en faveur de

cette ville jusqu'à l'évidence, réclame l'honneur de l'invention; et, quelqu'incontestables que soient les titres de Mayence et de Strasbourg au perfectionnement de cet art merveilleux, nous aimons à en former l'un des plus beaux trophées pour les Pays-Bas. Mais l'art de conserver les idées ne donne pas de l'imagination et ne forme pas une littérature. Les langues savantes et les sciences brillaient à la vérité déjà d'un vif éclat; et si l'histoire générale de la civilisation néerlandaise entrait dans les bornes de cet ouvrage, nous pourrions au quinzième siècle citer avec orgueil les noms de Ganzevoort, d'Agricola, et surtout de cet Erasme si fin, si délicat, si modéré dans ses expressions et si fort sur les choses, et rendre hommage aux lumières de l'université de Louvain; mais nous écrivons l'histoire de la Littérature néerlandaise, et il faut avoir le courage d'avouer toute sa pauvreté au quinzième siécle. Une traduction de Boëce par Jacques Velt de Bruges en Flandre et les rimes de Jean van Dalen et d'Antoine de Rovere, sont des ouvrages de si peu d'importance et leur style est tellement incorrect, que nous ne saurions nous y arrêter. Plusieurs causes ont contribué à cette décadence momentanée; la principale réside encore dans les changemens de maisons souveraines qui gouvernèrent les Pays-Bas pendant ce siècle, et dont la maison de Bourgogne réunit les différentes dé-

pouilles en 1433. Cette maison, nous l'avons déjà fait observer, était toute française d'origine et de moeurs; et, tout en encourageant la langue nationale par des actes publics, elle en corrompait le style et la prononciation. De cette époque datent les chambres des Rhétoriciens, qui représentaient des mystères, des moralités, et s'entre-distribuaient des prix de poésie. Leur influence littéraire fut nulle; composées dès le principe d'une classe d'hommes peu lettrés, elles n'avaient pas assez d'énergie morale pour opposer des barrières à la corruption littéraire; elles suivaient le torrent sans avoir la force de le détourner, homologuaient des expressions étrangères, des tournures de phrase bâtardes, et ne connurent d'autre poésie que des rondeaux, des ballades et des refrains. L'on a observé avec justesse que des grandes réunions, même de savans et d'artistes, peuvent maintenir et consolider, mais qu'elles perfectionnent rarement, et que ce sont toujours les individus qui font les découvertes ou frayent de nouvelles routes au génie. Cette règle s'applique aux Rhétoriciens; le nombre de leurs points de réunion était considérable: Bruxelles en comptait cinq, Anvers quatre, Louvain trois; Gand, Bruges, Malines, Middelbourg, Gouda, Harlem et plus tard Amsterdam, en eurent des chambres. Le duc Philippe-le-Bel ne dédaigna pas de s'y faire inscrire, et leur organisation était assez intéressante

pour en donner ici quelques détails. Chaque chambre ou réunion avait son blason et son étendard; les chefs ou directeurs portaient le titre de prince et de doyen; le facteur avait la direction des représentations publiques, qui consistaient en tableaux plastiques tirés de l'histoire sacrée et profane, en mystères et en allégories. Plus tard ils donnèrent des ébattemens et des comédies, dont les allusions satyriques devinrent quelquefois tellement licencieuses, que les souverains crurent en devoir défendre la représentation. Ils continuèrent cependant à relever l'éclat des grandes solennités publiques par des entrées triomphales, des cavalcades, des distributions de prix, et un luxe de costumes remarquable. Les chambres de rhétorique eurent le malheur, comme Mr. de Clercq le remarque à juste titre dans son intéressante *Esquisse de l'influence des littératures étrangères sur la langue et la littérature néerlandaise* (*), de se former à une époque où la naïveté du moyen âge s'était perdue, tandis que la culture de l'esprit n'avait pas atteint un degré de supériorité assez marqué pour leur faire apprécier et répandre les beautés des auteurs classiques. Aussi le mauvais goût du siècle ne leur

---

(*) Le Mémoire de Mr. de Clercq a remporté la médaille d'or, proposée par la seconde classe de l'Institut des Pays-Bas, dont l'auteur a été nommé correspondant.

fit-il reproduire les idées et les ouvrages des anciens, qui leur étaient parfaitement connus, que pour les dénaturer ou leur donner une forme bizarre, sans ame et sans chaleur poétique.

Le quinzième siècle vit éclore les premiers ouvrages en prose; quelques membres du clergé en donnèrent l'exemple, et sans nous arrêter à plusieurs livres de prières, nous indiquons la traduction hollandaise du Vieux Testament d'après la Vulgate, qui parut à Delft en 1477, et l'Histoire ou la Chronique des Pays-Bas par Veldenaar (Utrecht 1480). Le siècle s'éteignit dans la fermentation croissante des partis; et le commencement du seizième, mûr pour la réforme, appela tout esprit droit à l'investigation de la vérité. Cette époque amena la séparation des dix-sept provinces, pour replacer les Pays-Bas là ou la révolution avait commencé, sous la domination espagnole, et donner naissance à cette république des Provinces-Unies principal appui de la réforme, qui fut pendant deux siècles l'asyle de toutes les opinions, l'objet de l'admiration des deux mondes, et souveraine dans les cinq parties du globe. Cette époque est assez remarquable et la politique exerça alors assez d'influence sur l'esprit littéraire de la nation, pour que nous nous y arrêtions un moment. Charles-Quint, petit-fils et héritier de l'empereur Maximilien et de la célèbre Marie de Bourgogne, recueillit avec cette immense succession

les vastes difficultés qui l'accompagnent presque toujours. Ses sujets néerlandais furent naturellement entraînés dans ses guerres contre les ducs de Gueldre et la France; et, dans des contrées éclairées comme les Pays-Bas l'étaient alors déjà, les abus du Catholicisme, comparés au culte simple de Luther et de Calvin, devaient attirer beaucoup de familles dans la réforme. L'empereur, pressentant qu'une liberté d'examen en matière de religion serait bientôt dévancée par l'examen politique des actes et des droits des gouvernans, et aspirant d'ailleurs à la monarchie absolue, crut ne pas pouvoir autoriser la première, et devoir même lui opposer toutes les rigueurs de l'inquisition espagnole. Son fils Philippe, cruel et fanatique à l'excès, abonda plus que son père encore dans les *rigueurs salutaires du tems.* Des étrangers remplacèrent la haute noblesse néerlandaise dans les premiers emplois; le sang des hérétiques coula au milieu des tortures, sans égard pour le sexe ou l'âge des victimes, sans respect pour les services rendus à la patrie; des milliers d'individus furent égorgés; et, si la providence n'eût eu pitié de ce pauvre peuple, en lui suscitant dans toutes les classes quelques intrépides défenseurs dont l'illustre Guillaume d'Orange fut le chef, c'en était fait de ces contrées, de ses mœurs, de sa langue, et la civilisation universelle aurait perdu l'un de ses plus vastes foyers. Les premières années du

seizième siécle se ressentirent déjà de cette lutte. Le premier auteur que nous y rencontrons est une femme, Anna Byns, religieuse et institutrice à Anvers. Hautement opposée au nouveau culte de Luther, elle donna dans ses vers une libre carrière à son animosité; presque tous ses refrains portent le cachet de sa haine, et son parti ne resta pas en arrière pour lui prodiguer les éloges les plus flatteurs: l'enthousiasme un peu trop poétique alla même jusqu'à la comparer à Sapho. Sans lui accorder ce titre pompeux, il faut cependant reconnaître que son imagination est plus vive, que ses couleurs sont plus poétiques que celles de ses contemporains; mais ce qui est remarquable c'est que son style est plus pur quand elle chante des vérités universelles que dans ses violentes sorties contre Luther et ses adhérens. De tout tems la polémique religieuse s'est difficilement alliée aux charmes de la poésie et du style. Anna Byns est néanmoins supérieure à cet Edouard de Deene, de Bruges, qui donna des fables assez mal écrites; à ce Matthieu de Casteleyn d'Oudenarde qui se qualifiait *d'excellent poète moderne*, mais qui dans son poème de *Pyrame et Thisbé* se montra assez peu poète et homme de lettres pour comparer Pyrame au sauveur du monde et Thisbé à la nature humaine; à ce Colin de Ryssele qui donna le *Miroir des amours*, un recueil de six ébattemens ou peti-

publia plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont le style, la construction et la pureté contrastent avec tout ce qui l'avait précédé. Parmi ses ouvrages, réunis à Amsterdam en trois volumes in-folio en 1630, on distingue ses *Dialogues sur le bien suprême*, son *Livre de morale* et sa traduction des *Devoirs de Cicéron*. Il travailla sans relâche à la propagation de la tolérance et des lumières, et il suffira de citer l'héroïsme de son épouse pour qu'on puisse juger de l'énergie qu'il savait imprimer aux siens. Lorsqu'en 1566 il fut incarcéré, cette héroïne alla visiter les pestiférés dans l'espoir de gagner la maladie, de la communiquer à Coornhert, et de le soustraire ainsi à l'échafaud et au bûcher. Cette abnégation stoïque peint mieux l'époque, le caractère et la maturité politique des Hollandais, que les plus éloquens discours. L'enthousiasme de Coornhert était partagé par d'autres. Philippe de Marnix seigneur d'Aldegonde, l'un des grands de la Belgique, homme d'état et de guerre, savant théologien et littérateur, poète aimable et ami intime de Guillaume d'Orange, est le premier dont le nom vient se placer sous la plume. Lui aussi stimula le patriotisme, mais en homme de cour, tandis que Coornhert s'abandonnait à toute la fougue de son caractère. Marnix, élevé à Genêve dans la maison de Calvin, fut le rédacteur du compromis ou de l'acte d'union des nobles contre la tyrannie espa-

gnole; il émigra, demeura absent jusqu'en 1571, et devint alors l'ame des conseils et des ambassades les plus épineuses de Guillaume I. Après l'assassinat de ce prince il fut écarté des affaires, et mourut à Leyde en 1598 pendant qu'il travaillait à une traduction de la Bible de l'hébreu et du grec, travail qui lui avait été confié par les États de Hollande. Celui d'entre les ouvrages de Marnix qui fit l'impression la plus vive est une satyre en prose intitulée la *Ruche de l'Église Catholique*; elle est écrite de main de maître et comparée par plusieurs auteurs aux Lettres provinciales; elle parut en 1569, fut souvent réimprimée et donna un violent échec à l'Église Romaine, qui la combattit vigoureusement. C'est un des écrits les plus spirituels du siècle, d'un style pur et léger et rempli d'érudition sans pédanterie. Cependant cet opuscule seul ne vaudrait pas à son auteur le titre d'homme de lettres, si sa traduction des Pseaumes de David d'après l'original hébreu en bons vers hollandais ne fut venue le corroborer. Cette traduction est supérieure à son siècle, tant pour la langue que par la tournure poétique, et assure la renommée de son auteur, quoiqu'une autre traduction, très inférieure, fut préférée à la sienne pour l'usage du culte. Un autre titre de Marnix à la gloire, c'est d'avoir donné à son pays l'air national de *Wilhelmus van Nassauwen* (Guillaume de Nassau), si cher

à tous les néerlandais, et depuis deux siècles et demi leur chant de ralliement dans les dangers et dans les triomphes de la patrie. L'auteur de cette autre version des Pseaumes, qu'il traduisit d'ailleurs non de l'original, mais du français de Clément Marot et de Théodore de Bèze, portait le nom de Pierre Dathenus. C'était un ancien carme, qui embrassa le calvinisme et crut devoir prouver son adhésion aux nouveaux dogmes par des violences. En véritable moine, il fut l'un des plus fougueux iconoclastes du Brabant; sa tête même fut mise à prix; et, comme tous les fauteurs de révolte, après avoir participé aux actes les plus tumultueux de l'époque, il se fit poursuivre et incarcérer pour des sermons séditieux contre le parti qu'il avait d'abord servi. Sa pitoyable traduction des Pseaumes fut cependant adoptée par l'Église Calviniste et dominante du tems, et continua, au grand scandale des moins lettrés, d'être chantée dans les temples hollandais jusqu'en 1773, malgré la supériorité de la traduction de Marnix et de celles de plusieurs autres. Telle est la force de l'habitude et l'obstination des synodes.

Nous rencontrons encore parmi les auteurs du second rang de cette époque Jean Baptiste Houwaert, conseiller de Brabant, plus célèbre de son tems qu'il ne l'est aujourd'hui et connu par des poésies morales d'un style facile mais peu chatié,

et les deux Heyns père et fils, dont le premier écrivit un *Miroir du monde*, qui ne s'élève pas beaucoup au-dessus d'une chronique rimée, et dont le second, que l'on pourrait au besoin ranger sous l'époque suivante, publia des *Emblêmes* remplis de sens et de morale et parfaitement versifiés.

Ainsi que nous l'avons déjà observé ailleurs, l'étude de la langue néerlandaise fit de plus en plus des progrès, et cette langue se fixa. Christophe Plantin, célèbre typographe d'Anvers, quoique français de naissance, lui rendit un service éminent par la publication d'un Dictionnaire qui parut en 1573 à son imprimerie, sous le titre de *Thesaurus Teutonicae linguae*. Son prote Cornelis Kilian, né à Duffel en Brabant, succéda à son maître, continua et perfectionna son ouvrage, et fit paraître son magnifique *Vocabulaire étymologique et grammatical*, réimprimé pour la troisième fois à Anvers en 1599, qui sert encore actuellement de base à toutes les recherches des érudits.

L'histoire trouva à cette époque deux excellens interprètes. Pieter Christiaansz. Bor, historiographe des États de Hollande, publia en quatre gros volumes in-folio *l'Histoire de l'origine des troubles, des guerres et des dissentions civiles des Pays-Bas*, qu'il continua jusqu'en 1600; il l'accompagna de pièces justificatives. Le style de cet auteur est dur et sans couleur, mais tellement impartial et d'une

si grande véracité, spécialement par rapport à la province d'Utrecht, que son ouvrage, l'un des premiers en date pour la prose, est encore lu et consulté, et qu'il se trouve dans toutes les bibliothèques. L'historien compétiteur de Bor, moins impartial mais plus concis et plus fleuri de style que lui est Émanuel van Meteren, négociant d'Anvers, qui donna le récit des troubles néerlandais depuis l'avénement de la maison de Bourgogne jusqu'en 1612. En relation avec l'Angleterre, il fournit des détails intéressans sur l'histoire des protestans anglais sous Marie. Cependant, sa haine contre les Espagnols l'a quelquefois conduit jusqu'à exagérer la tyrannie du duc d'Albe et de ses adhérens, déjà assez monstrueuse en réalité pour écarter toute fiction de parti. L'ouvrage de van Meteren est placé dans les collections à côté de celui de Bor.

Il nous reste encore à parler de deux personnages intéressans de l'époque, qui auraient dû trouver leur place parmi les littérateurs, mais dont nous faisons mention ici parce qu'ils ont lié le seizième siècle au dix-septième, et préparé les beaux jours de Hooft et de Vondel. Ces personnages sont Roemer Visscher et Henrik Laurensz Spieghel, liés d'amitié et d'opinion (ils restèrent catholiques) tous deux membres de la Chambre des rhétoriciens d'Amsterdam, et amis de Coornhert malgré sa turbulence révolutionnaire. Ces deux vrais hollandais,

simples et modestes dans leurs mœurs, attachés aux dogmes de leurs pères sans condamner l'opinion des autres, blâmant de part et d'autre les excès du fanatisme, bons patriotes et honnêtes gens, employèrent leurs richesses acquises par le commerce à encourager les belles-lettres, et leurs nobles loisirs à créer et propager la littérature nationale. Unis sous ce rapport à Coornhert, ils résolurent de polir la langue, et ramenèrent le bon goût de plus en plus déchu, avec la pureté, la concision et la hardiesse de style et de langage dans la chambre de rhétorique d'Amsterdam, qui devint par la suite l'unique source de la haute littérature néerlandaise. Visscher cependant était plutôt le Mécène que le créateur de cette littérature. Ses ouvrages se bornent à des pièces fugitives presque toutes épigrammatiques, quelquefois spirituelles et gracieuses, mais souvent guindées. Il doit probablement sa plus grande gloire à ses deux charmantes filles, qui faisaient l'ornement du cercle de Hooft; mais il avait des notions classiques, il ouvrait sa maison et donnait des conseils aux hommes de lettres du tems, et savait les guider par une saine critique. C'était rendre un immense service à cette époque de troubles que de réunir des hommes d'opinions différentes, pour concilier les esprits et bannir toute haine politique de la république des lettres. Son ami Spieghel lui était infiniment supérieur sous le

rapport littéraire; il s'était approprié tous les trésors de sa langue, qu'il avait étudiée jusque dans ses premières origines: il savait donc la manier à son gré, et sa versification s'en ressent. Le style de Spieghel est riche en inversions et en épithètes; quelquefois encore il est dur et entaché de ces jeux de mots (*concetti*) empruntés à l'Italie; mais on oublie ces aberrations du goût par la noblesse de sentimens que respire surtout son poème intitulé le *Miroir du cœur*, ouvrage qui lui assure pour toujours une haute réputation et dont Mr. Bilderdijk a donné récemment une nouvelle édition. Ce poème didactique en sept chants, portant les noms de sept des Muses, ne parut qu'après sa mort: il est composé en vers Alexandrins, rempli de sens, plein de grandes idées, d'un patriotisme éclairé, et d'une morale douce et tolérante. C'est ainsi que la fin du seizième siècle fixa et épura la langue, et qu'il imprima un caractère national à notre littérature. Ce caractère est moral, patriotique, religieux et grave comme l'esprit public; aucun des ouvrages de ce tems ne blesse les mœurs. Plus tard même on trouve peu de productions hollandaises qui outragent la morale, ou dont les principes soient de nature à faire rougir leurs auteurs. La raison en est simple: elle naît en partie de la gravité nationale, et en partie de ce que les auteurs hollandais, dans un cercle peu étendu, où Apollon

ne promettait, dans toute la force du terme, *qu'un nom et des lauriers*, appartenaient presque tous à ces classes qui respectent l'opinion publique avant tout. Ces auteurs étaient en grande partie des magistrats ou des négocians dont la réputation ou le crédit ne devaient éprouver la moindre atteinte, et qui donnaient les produits de leurs veilles comme autant de délassemens au milieu de leurs graves méditations ou arides combinaisons. On ne saurait nier que la fin de ce siècle se distingue très avantageusement de son commencement; cependant ce n'était que l'aurore du siècle de Hooft et de Vondel, qui élevèrent la littérature néerlandaise à une hauteur classique, et continuèrent à lui imprimer ce cachet de dignité, de patriotisme et d'esprit religieux que leurs successeurs surent conserver.

CHAPITRE III.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

C'est un intéressant spectacle pour l'observateur et l'ami de la civilisation universelle, que celui d'un peuple entier animé du même esprit, rempli de la même énergie, qui, préférant la mort à l'abnégation de ses principes, luttant avec une poignée d'hommes contre la plus puissante monarchie de l'époque, tout en conquérant son indépendance politique et religieuse par plus d'un demi-siècle de combats, donne à l'Europe entière l'exemple de l'affranchissement de l'opinion, couvre les mers de son nouveau pavillon, se crée des possessions d'outremer cent fois plus vastes que la mère patrie, devient le pivot du commerce universel, et cultive simultanément les sciences, les belles-lettres et les arts avec un succès admirable. Telle fut incontestablement la Hollande au dix-septième siècle. On y voit la navigation se perfectionner; la compagnie des Indes déployer toutes ses forces; l'Amiral Piet Hein s'emparer de cette célèbre *flotte d'argent* dont

la valeur fut évaluée à onze millions de florins, somme énorme à cette époque; les grands-amiraux hollandais van Heemskerk, van Galen, Wassenaar, les Evertsen, les Tromp, et surtout ce Ruiter modèle du grand homme et du citoyen, devenir l'admiration ou la terreur du monde entier; les princes d'Orange Maurice et Frédéric-Henri, dignes héritiers du nom, des talens et de la gloire de Guillaume I assurer l'indépendance des Provinces-Unies; plus tard Guillaume III, petit-fils de ce même Frédéric-Henri, aller fixer la liberté britannique sur des bases inébranlables; les Barneveld, les Grotius, les Cats, les Pauw, les de Witt, les Beverning et tant d'autres, faire l'étonnement du monde entier et transporter contre toutes les lois de la nature, uniquement par la prépondérance de leur génie, la balance européenne du plus fort au plus faible; les magistrats des villes donner l'exemple de l'énergie tempérée par l'intégrité et la modestie; le commerce répandre une telle prospérité dans les villes, qu'Amsterdam fut jusqu'à quatre fois agrandie dans l'espace de cent ans, et que la simple parole d'un négociant hollandais obtenait plus de confiance que les contrats de tout autre; l'université de Leyde, récompense du patriotisme, celles de Franeker, de Groningue, d'Utrecht et de Harderwyk, balancées par l'athénée ou école illustre d'Amsterdam, s'élever à l'envi au milieu

d'une population commerçante d'à peine deux millions d'ames; les Scaliger, les Junius, les Grotius, les Heinsius, les Gronovius, les Vossius trouver dans les Blauw et les Elsevier des typographes dignes de perpétuer leurs veilles immortelles; les sciences briller du plus vif éclat; la sculpture et l'architecture nationale créer le superbe hôtel de ville d'Amsterdam; la peinture hollandaise et flamande appuyée sur la gloire des Rubens, des Rembrandt, des Dou, des van der Werf, des Potter, des Ruisdaal et d'une infinité d'autres génies du premier ordre, donner le nom à une école qui rivalise avec celles d'Italie et d'Espagne; et la littérature s'élever, pendant la première moitié du siècle, à une hauteur classique que partageaient alors l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre seules. L'énergie du moment se communiqua aux hommes de lettres et fit éclore le génie de Hooft. Son père, bourguemaître d'Amsterdam, est connu dans l'histoire par la droiture et la fermeté de son caractère. Riche et d'une famille distinguée, il fit donner à son fils Pieter Cornelisz. Hooft l'éducation la plus libérale du siècle, perfectionnée par des études académiques à Leyde, et terminée par un voyage en Italie, de tout tems la terre classique des beaux-arts. Le génie de Hooft fut précoce: à l'âge de seize ou dix-sept ans il donna la tragédie *d'Achille et Polyxène*, et se vit déjà agrégé à la chambre

de rhétorique d'Amsterdam. Cette tragédie, le coup d'essai d'un jeune homme, ne faisait concevoir que des espérances; le rythme, la versification, le style même de cette pièce étaient peu soignés, et le langage encore aussi dur que celui de Spieghel. Son voyage en Italie seul, joint aux bonnes études qu'il avait faites, adoucit et polit le style et la langue du jeune écrivain : c'est dans la lecture des auteurs italiens qu'il puisa l'idée de cette versification douce, harmonieuse et sonore qui distingua après lui les bons poètes hollandais; la patrie de l'Arioste et du Tasse lui donna des inspirations et lui révéla le secret de ses forces, et la grâce de Pétrarque se communiqua à son âme ardente; cependant il ne sut entièrement se prémunir contre le clinquant italien; et le faux goût du tems, les jeux de mots, avec les *concetti* de Marini, trouvèrent presque autant de place dans son imagination que les idées sublimes du Dante. Il adressa des bords de l'Arno à la chambre de rhétorique une lettre en vers aussi fleurie que les rives de ce fleuve, et considérée encore aujourd'hui comme un excellent morceau de poésie. C'était en 1600; Hooft avait alors dix-neuf ans; en 1602 il revint à Amsterdam. Que l'on se représente un jeune homme ardent, d'un esprit distingué, d'une famille patricienne, formé, poli et non dénationalisé par ses voyages, rempli de patriotisme, imbu par l'exemple d'un père

intègre des idées les plus libérales, retrouvant sa patrie encore engagée dans la lutte pour son indépendance, mais jouissant d'une prospérité toujours croissante, et l'on trouvera fort naturel que ce jeune homme ait été assailli par une foule d'idées, qu'il ait conçu le projet de créer une haute littérature, et qu'il ait fini par exercer la plus grande influence sur tous ses contemporains. Personne cependant ne peut faire jaillir la lumière du sein des ténèbres : cette création nouvelle et accomplie n'appartient qu'à l'Etre suprême; l'homme, borné dans ses idées, enchaîné dans les limites étroites d'une vie fugitive, peut coopérer aux inventions des autres, les perfectionner, s'emparer de leurs découvertes, et finir par les transformer en chefs-d'œuvre ; il ne crée jamais la perfection par l'effet de son imagination ou de sa volonté seule. Homère et Ossian ont eu des précurseurs, dont ils ont su réunir les idées ou embellir la pensée. Hooft chercha donc des modèles ; ce ne fut ni dans les mystères, ni dans les ballades, ni dans les romans de chevalerie qu'il alla puiser; son jugement, mûri par la lecture assidue des auteurs et surtout des historiens classiques, lui fit découvrir la direction qu'il devait imprimer à la littérature néerlandaise dont il fut le véritable créateur. Il choisit Rome et Athènes; c'était le classique. Le premier ouvrage que Hooft fit paraître après son retour fut une

pastorale héroïque en cinq actes, intitulée *Granida* et remplie d'imitations de *l'Aminte* du Tasse et du *Pastor fido* de Guarini. La versification de cette pièce porte l'empreinte de la douceur du climat sous lequel elle fut peut-être conçue; le langage en est harmonieux et forme un contraste étonnant avec celui de ses devanciers: cependant la pièce est un tissu d'invraisemblances, et même les unités d'Aristote n'y sont pas toutes observées; elle ne pourrait plus se soutenir au théâtre. Cet ouvrage fut suivi d'une tragédie intitulée *Gérard de Velzen*, dont le sujet est la captivité et l'assassinat du comte Florent V de Hollande. Hooft conçut le projet de cet ouvrage au château de Muyden, qu'il habitait depuis 1609 en sa qualité de Grand-bailli de Muyden et du Gooiland, magistrature éminente en Hollande qu'il occupa jusqu'à sa mort. Le comte Florent avait été détenu dans une des tours de ce donjon. La pièce est coupée par des choeurs magnifiques dans le genre du théâtre grec; un de ces choeurs, celui du quatrième acte, est un chef-d'œuvre de poésie et de style. Le reste de la pièce est presque entièrement en récits, et malheureusement le poète a trop sacrifié au goût du siècle en mêlant aux personnages de l'histoire des êtres allégoriques, auxquels il fait jouer un rôle dans son ouvrage. C'est de la tragédie, mais ce n'est pas de celle de Corneille, qui à la vérité

n'écrivit que vingt ans plus tard, et imita le genre du théâtre espagnol. Une autre tragédie de Hooft est celle de *Bato ou l'origine des Bataves*. Cette pièce a plus d'action et est mieux écrite que les deux autres: le sujet en est l'émigration de Bato, du pays des Cattes vers ces contrées; il est également traité dans le genre grec, avec un mélange d'idées du moyen âge. Hooft exerça encore sa verve dans la poésie érotique et fugitive, et ce genre lui valut une plus haute réputation que ses tragédies, à l'exception toutefois des choeurs. Sa poésie érotique est légère et gracieuse; le style en est charmant, quelquefois même piquant; les difficultés du langage ne l'arrêtent pas. C'est tantôt la muse de Tibulle, tantôt la verve de Petrarque; ce sont des fleurs répandues avec une profusion splendide, et que la postérité a conservées. Hooft donna une comédie populaire, imitée comme *l'Avare* de Molière de *l'Aululaire* de Plaute. Il y a dans cette pièce, où il employe le dialecte amsterdamois du tems, beaucoup de couleur locale, une bonne allusion aux moeurs de l'époque, en un mot de la verve comique; mais, comme dans certaines pièces de Molière, ce mérite est terni par des termes plus qu'équivoques.

C'est ici le lieu de parler du théâtre, qui forme en tous pays une partie essentielle de la littérature, et exerce une si puissante influence sur l'esprit national et tous les genres de poésie. Les

rhétoriciens, fauteurs actifs de la révolution, avaient également ressenti les suites funestes des commotions politiques. Dans le midi, leurs chambres furent dissoutes par le fait, et ne se relevèrent plus à leur ancienne hauteur. La chambre d'Amsterdam au contraire devint le point de réunion des hommes les plus distingués de la ville, et continua d'abord à donner gratuitement des représentations publiques et solennelles; ensuite à admettre des spectateurs d'une classe respectable moyennant une légère rétribution au profit de l'hospice des vieillards. En 1617, le médecin poète Coster fonda de son côté le premier théâtre sous le nom d'Académie; l'hospice des orphelins bourgeois en supporta les frais, et les représentations furent données à son profit. Il en naquit des rixes entre les hospices, qui amenèrent la réunion de ces deux établissemens et la fondation d'un grand théâtre, qui s'ouvrit le 3 Janvier 1638 par la tragédie de *Gijsbrecht van Amstel* de Vondel, et continua, sauf quelques courts intervalles de troubles ou de révolutions politiques, d'être administré jusqu'à présent aux risques et aux frais de la commune. L'établissement d'un théâtre réunissait donc la philantropie à la culture des arts et de la poésie; cette dernière surtout en recueillit des fruits abondans, perfectionnement du style et du lângage, élévation d'idées et encouragement. Amsterdam devint par son théâtre le foyer de plusieurs

grands poètes hollandais, qui ont presque tous commencé par lui consacrer leurs veilles, et le prompt établissement de la scène prouve sa civilisation précoce. La scène tragique hollandaise dans son origine fut calquée sur la tragédie grecque; grave et sublime, riche en poésie descriptive et lyrique, elle offre la même simplicité que son modèle; et si plus tard l'imitation française ne fut venue lui imprimer une autre direction, la Hollande aurait pu avoir une école tragique comme elle a une école de peinture. La comédie y resta cependant fort au-dessous du cothurne, et ses productions peu nombreuses ne sortent pas du genre bas comique.

Hooft, créateur de la langue poétique et de la tragédie, s'assura des titres encore plus incontestables à la gloire par sa prose, et surtout par son histoire néerlandaise, chef-d'oeuvre de style, de récit, de jugement et de critique impartiale. Tacite fut le modèle qu'il choisit, et le surnom de *Tacite hollandais* qu'on lui donna ne fut nullement une expression de flatterie pour ce grand écrivain, car, avant d'oser mettre la main à l'oeuvre, il avait dans ses loisirs cinquante deux fois médité son modèle, dont il donna une excellente traduction. Son premier essai fut *la Vie de Henri IV*, excellent prince digne de trouver un si grand historien; cet ouvrage parut en 1626. Grotius exilé

de sa patrie, mais ambassadeur de Christine à la cour de Louis XIII, présenta l'ouvrage de son correspondant à ce monarque, qui récompensa l'historien de la vie de son père par la croix de S^{t}. Michel, une chaîne d'or et des lettres de noblesse. Cet ouvrage conserve sa juste réputation; selon la manière de Tacite et des autres anciens, ce n'est pas toujours l'historien qui parle, il introduit ses personnages comme interlocuteurs; dans les conseils ils énoncent leur opinion, dans les combats ils haranguent les troupes; partout l'action prend la place du récit, et le lecteur devient spectateur des événemens, qui semblent se dérouler sous ses yeux. On cite particulièrement le tableau de la S^{t}. Barthelemi comme l'un des morceaux les plus éloquens de ce récit historique. En 1638 Hooft fit paraître un autre opuscule historique sous le titre de *Calamités nées de l'élévation des Médicis*; tableau succint des révolutions de Florence sous ces illustres chefs, qui lui confirma le titre d'éloquent écrivain. Cependant ces deux ouvrages pâlissent à côté de son immortelle *Histoire néerlandaise;* qui commence en l'année 1555, époque de l'abdication de Charles-Quint, et finit en 1584 à l'assassinat de Guillaume I. Elle parut en 1642, et la suite, qui contient le récit du gouvernement de Leicester jusqu'en 1587, parut en 1656, neuf ans après la mort de l'auteur. Pendant dix-neuf années de sa vie cet

ouvrage fut sa principale occupation littéraire; il voulait le continuer jusqu'à la première trève avec l'Espagne en 1609, lorsque la mort vint le surprendre. Cette histoire, dédiée au prince Frédéric-Henri, dont la troisième édition parut en 1677, et qui contient 1242 pages in-folio, assigne non-seulement en Hollande, mais encore parmi tous les historiens connus, l'un des premiers rangs à son auteur; c'est son plus beau titre à la gloire; et l'on doit s'étonner non-seulement que ce style si brillant, si varié, si éloquent, n'ait jamais trouvé d'interprête dans une autre langue moderne, mais que Schiller lui-même, qui décrivit si éloquemment les troubles des Pays-Bas, ne se soit pas donné la peine de le lire et de le consulter. Tel est le malheur attaché à une langue peu répandue; ses plus grands auteurs demeurent dans l'oubli, ou circonscrits dans leur étroite patrie. Il est difficile de réunir plus de concision, d'intérêt, de philosophie, de sage appréciation des causes et des motifs, de style et de dignité que l'on en rencontre dans cette magnifique histoire, qui chez les modernes d'alors n'était balancée que par celles de Machiavel, de Guiccardin et du président de Thou. Hooft donna une autre énergie, un autre style à sa langue; il lui créa de nouvelles ressources dans ce long récit entièrement écrit dans le genre de Tacite, et où l'on distingue surtout le sac de Naarden et celui d'Anvers par les Es-

pagnols, la délivrance de Leyde, l'entrée de Don Juan d'Autriche à Bruxelles, et une infinité d'autres passages qui entraînent le lecteur et font passer tour à tour dans son ame la compassion et la terreur : en un mot, c'est sous tous les rapports un chef-d'oeuvre. Hooft se distingua également dans le style épistolaire; sa correspondance politique, administrative et littéraire a été recueillie et imprimée. Ces lettres sont des exemples de sagacité, de tolérance et de perspicacité en affaires, des modèles de clarté dans l'exposition des faits et des questions administratives au gouvernement, des recueils d'érudition, de grâce et d'esprit. Son style épistolaire s'élève et se relâche en proportion du sujet qu'il traite; sa plume fait jaillir partout les étincelles d'un génie alimenté par une étude constante, comme par ses relations avec tout ce que l'époque et le nouvel Athénée d'Amsterdam offraient en fait de société distinguée. Il réunissait ordinairement cette société au château de Muyden, devenu classique par le séjour de Hooft. Le meilleur ton y régnait; tout ce qu'il y avait d'élégant ou d'instruit aspirait à s'y voir admettre; c'est là que les savans venaient se délasser de leurs travaux, que les hommes de lettres allaient prendre des leçons et des exemples de bon goût, et où les aimables filles de Visscher embellissaient tout par leurs grâces et la variété de leurs rares talens. Hooft coula une vie

douce, laborieuse, honorable, partagée entre l'étude et la magistrature, entre les Grâces et Thémis. Il décéda à la Haye en 1647, peu de jours après le prince Frédéric-Henri, à l'enterrement duquel il avait désiré assister, aimé de tous ceux qui l'avaient connu, honoré par sa patrie et immortel dans les annales littéraires de son pays par les services qu'il rendit à sa langue, à son histoire et à sa littérature.

Cette influence ne fut pas perdue : l'exemple de Hooft et la publication de ses ouvrages causa une vive impression, et plusieurs littérateurs se groupèrent autour de lui. Les demoiselles Visscher y occupent une première place : leur père, dont nous avons déjà fait mention, leur avait donné une éducation accomplie ; elles excellaient dans la musique, le dessin, la broderie, l'art de modeler en cire; elles parlaient plusieurs langues, et, remplies de talent, elles composaient des vers. La cadette, Marie Tesselschade, traduisit la *Jérusalem délivrée* en vers hollandais ; cependant cette traduction n'a pas été imprimée, malgré les éloges flatteurs de tous les galans poètes de leur cercle ; les érudits ne nous ont conservé que quelques charmantes pièces fugitives de sa main. Anne, l'aînée des soeurs, moins brillante que sa cadette, composa quelques pièces de vers modestes et élégantes, recueillies par les savans : elles se marièrent toutes deux, et dé-

cédèrent vers le milieu du siècle. Le célèbre Barléus ou van Baarle, né à Anvers en 1584, et émigré avec ses parens pour cause de religion, prédicateur et appelé en 1631 à l'une des chaires du nouvel Athénée d'Amsterdam, y devint l'ami intime de Hooft et l'adorateur malheureux de Marie Tesselschade; le génie de sa société lui inspira de tems en tems de jolies pièces de vers, imprimées dans des recueils; mais nous faisons plutôt mention de lui comme membre du cercle de Hooft et l'un des satellites de cet astre éclatant, que pour les ouvrages hollandais qu'il nous a laissés. Tel fut aussi Reaal, consécutivement Gouverneur-général des Grandes-Indes en 1616, ambassadeur en Angleterre et en Danemarc et littérateur aimable, faisant des vers pour se délasser de ses graves occupations. Deux autres contemporains de Hooft méritent une place dans cette galerie: l'un d'eux est Bredero, qui mourut en 1618 à l'âge de trente-trois ans, et laissa quelques comédies du genre bas comique et des pièces fugitives assez agréables. Il s'attachait à reproduire les moeurs caractéristiques du bas peuple de son tems sur la scène naissante: c'était le Vadé d'Amsterdam; cependant il avait alors la réputation d'égayer son auditoire, et Vondel ne dédaigna pas de l'honorer d'une épitaphe, dans laquelle il dit que le nautonnier des enfers ne demanderait pas l'obole du passage à celui dont les

farces arrachaient le rire à tous ceux qui pleuraient. L'autre est Samuel Coster, médecin d'Amsterdam, fondateur du premier théâtre en 1617 dont nous avons déjà parlé. Ami de tous les bons esprits de l'époque il donna lui-même des tragédies, toutes grecques de forme et d'action, et étincelantes de beautés; les plus remarquables sont *Iphigénie*, représentée en 1617, et *Polixène*, qui porte la date de 1630. Coster était non-seulement poète mais encore savant, et il rendit les plus grands services littéraires à sa ville natale.

Mais l'un des hommes les plus remarquables de la Hollande, ami intime de Hooft, et que nous pouvons considérer comme appartenant à son cercle quoiqu'il habitât La Haye, c'est Constantin Huygens, seigneur de Zuilichem, distingué par Louise de Coligni douairière de Guillaume I, consécutivement conseiller, secrétaire et confident de Frédéric-Henri, de Guillaume II et de Guillaume III, et père du célèbre mécanicien Chrétien Huygens. Cet homme brillant naquit à La Haye en 1596, fut comme Hooft d'une origine distinguée, et reçut l'éducation la plus accomplie du tems. L'étude des langues modernes et savantes, le dessin, la peinture, tous les exercices du corps, des voyages en Angleterre et dans une partie de l'Italie comme secrétaire d'ambassade, en formèrent un parfait homme de cour. Pendant sa longue carrière (car il at-

teignit sa 95ème année) il partagea ses momens entre la cour, les ambassades, les devoirs de sa place et la culture des lettres ; en 1665 il fut envoyé à Orange, pour faire réintégrer son maître dans la principauté de ce nom. Il fit des vers latins, italiens, anglais et néerlandais. Son plus grand ouvrage se compose d'une collection de ses poésies en 26 livres, sous le titre de *Korenbloemen* (*). Ce recueil renferme des satyres, des poëmes descriptifs et didactiques, des mélanges de pièces fugitives, des épigrammes et des pièces de circonstance. Moins sublime que Hooft, il est bref et rempli de sens et d'originalité ; plus on relit ses ouvrages, plus on y trouve de beautés. Il est fort d'images naturellement amenées, mais sa versification est maniérée. Huygens est un auteur sage et instructif; *son vers, bon ou mauvais, dit toujours quelque chose :* il est tour à tour chrétien et homme du monde, dans la bonne acception du terme. La bibliothèque de l'Institut Royal des Pays-Bas doit à la munificence du Roi une collection de sa correspondance autographe, modèle de style, de sagesse et de bon ton en différentes langues, que Huygens possédait dans la perfection.

Après tous ces beaux noms nous pouvons encore

(*) On nomme ainsi en hollandais les fleurs d'aubifoin ou de bluet qui croissent dans les bleds.

citer le célèbre Daniel Heinsius, né à Gand en 1580, conseiller-d'état du roi de Suède Gustave-Adolphe, chevalier de S^t. Marc, historiographe et professeur à Leyde. Outre ses ouvrages latins, il donna un volume de poésie néerlandaise, où l'on distingue un hymne au Christ, et un poëme sur la victoire remportée par l'amiral van Heemskerk devant Gibraltar, d'un style véritablement épique; il traduisit Théocrite, et ses poésies érotiques sont des plus gracieuses. C'est à Heinsius que Martin Opitz, le premier poète marquant de l'Allemagne, dut ses premières idées, et la bonne littérature allemande ses premières productions. Opitz lui rendit cette justice dans une pièce intitulée: *Auf Danielis Heinsii Niederl. Poemata* (*Weltliche Poemata Opitii, II Theil*), à laquelle nous renvoyons nos lecteurs; argument incontestable pour ceux qui de nos jours, ont voulu faire dériver la littérature néerlandaise de l'allemand, et ne lui accordent qu'une naissance obscure et toute récente.

Cependant, aucun des auteurs du tems ne s'est acquis une réputation aussi grande et aussi durable, parce qu'elle est populaire, que Jacob Cats. Ce parfait honnête homme, dont la célébrité littéraire a obscurci la renommée politique, quoiqu'à l'époque la plus brillante des Provinces-Unies, depuis 1636 jusqu'en 1651, il ait occupé la place de grand-pensionnaire, première magistrature de la

république, équivalente à celle de premier ministre, offre l'exemple d'une rare réunion d'érudition, de talent, d'ingénuité et même de naïveté, avec les plus hautes combinaisons de politique et d'administration. Il connaissait plusieurs langues, et faisait même des vers en latin, en italien, en français, en espagnol et en allemand, sans parler du hollandais qu'il écrivait avec une facilité et une pureté remarquables.

Né en 1577 à Brouwershaven en Zélande, où ses concitoyens viennent de lui ériger un monument; et destiné à la carrière politique par la famille patricienne à laquelle il appartenait, il fit ses études à Leyde, et prit à Orléans ses dégrés en droit. De là il vint s'établir avocat à la Haye, où il se fit remarquer dans quelques procès célèbres qu'il eut l'avantage de terminer victorieusement. Ce fut le commencement de sa carrière publique: bientôt on lui offrit presque simultanément une chaire de jurisprudence à Leyde et la place de pensionnaire de Middelbourg. Il opta pour la dernière, et deux ans après sa réputation lui valut le même honneur de la part de la ville de Dordrecht, qui avait la première voix dans l'assemblée des États de Hollande; dès lors, il avait atteint sa 44ème année, sa carrière politique fut une suite de succès; des ambassades, des décorations, et enfin la dignité de grand-pensionnaire de Hollande, à laquelle il fut

unanimement élu en 1636, furent les dignes récompenses de son patriotisme, de ses talens et de sa loyauté. Pendant onze ans il travailla avec l'illustre Frédéric-Henri; mais les tems (c'était l'époque de Guillaume II) devinrent orageux, et Cats sut se maintenir dans sa place, et se concilier l'estime et l'affection de tous les partis. Il prononça avec une rare éloquence le discours d'ouverture de la grande assemblée des États, tenue en 1651 après le décès de ce prince, et ouvrit cette première époque non Stadhoudérienne de l'histoire de Hollande, qui finit en 1672. Peu de jours après la tenue de cette assemblée, fatigué des tracasseries politiques, dégoûté des intrigues de la diplomatie et désirant consacrer le reste de son existence à l'examen de sa conscience et à l'Etre suprême, ce respectable vieillard demanda avec instance et obtint sa démission des hautes charges qu'il avait occupées pendant quinze ans, et dans lesquelles le célèbre Jean de Witt lui succéda. Un trait qui dépeint la noble simplicité des mœurs hollandaises à cette époque et le caractère profondément religieux de cet homme illustre, c'est celui que nous allons rapporter. Après avoir obtenu sa démission, il se jeta à genoux en pleine assemblée, et rendit de ferventes actions de grâces à l'Être suprême, dont la protection l'avait soutenu dans sa longue et pénible, mais glorieuse carrière. Un vieillard de soi-

xante-quinze ans, au faîte des grandeurs humaines, et sur le point de quitter volontairement la scène du monde politique, s'humiliant, non par calcul ou par hypocrisie, mais dans une intime conviction de la faiblesse humaine, devant l'arbitre suprême de nos destinées, offre un des plus touchans spectacles que les annales du monde nous aient conservés. Il suffirait de toute cette longue carrière, pour rendre le nom de Jacob Cats célèbre; mais quand on se représente ce même homme trouvant toujours du temps pour ses méditations poétiques, développant une profonde connaissance des hommes et des choses dans des vers presque toujours délicieux, écrivant des apologues simples, naïfs et élégans comme ceux de la Fontaine, déroulant l'histoire des passions humaines dans des vers majestueux pour la faire servir d'exemple aux générations présente et futures, unissant une parfaite connaissance de tous les arts, de tous les métiers, un talent descriptif tout extraordinaire, à une versification harmonieuse et facile, et devenant le poète le plus populaire, l'auteur favori de toutes les classes et de tous les âges, on est saisi d'une vive admiration, on lui décerne le titre de grand homme; on fait plus encore: on finit par s'attacher à lui, par l'aimer et le respecter. Les œuvres de Cats consistent en apologues, en poëmes descriptifs et didactiques, et surtout en sublimes

méditations poétiques. On distingue particulièrement son poëme intitulé *le Mariage*, en six chants, qui est son chef-œuvre, et ses *Méditations morales*. Il fit comme Ovide, des vers sous la férule du maître d'école, et ne déposa sa lyre que lorsque la mort vint glacer ses doigts. On estime encore le poète dans sa *Vie octogénaire*; ses œuvres éminemment religieuses et morales, ont acquis une telle popularité, que non-seulement toute bibliothèque ordinaire en possède au moins un exemplaire, mais que les classes intermédiaires et les fermiers aisés leur accordent une place à côté de la Bible, encore aujourd'hui la lecture journalière du matin ou du soir dans presque toutes les familles hollandaises, et les désignent sous le nom caractéristique de *Livre du bon père Cats*, parce qu'elles renferment tant de préceptes utiles pour toutes les conditions.

Tandis que, au dix-septième siècle, la Hollande s'honorait de tous ces beaux génies et de tant d'autres dont nous parlerons encore, la province de Frise, conservant toujours son dialecte particulier, se glorifiait également d'un grand poète, mais qui écrivait dans l'ancien idiome frison. Ce poète est Gysbert Japix,moins connu que les auteurs dont nous avons déjà parlé, parce qu'il n'est lu que des savans ou de ceux qni comprennent son dialecte. Ses compatriotes, parmi lesquels il a trouvé plu-

sieurs panégyristes, s'accordent à lui attribuer beaucoup de verve et de simplicité, surtout dans ses premières productions. Il était de la classe plébéienne et maître d'école à Bolsward, où il vécut de 1603 à 1666 et publia des morceaux détachés.

La Hollande possédait à cette époque encore plusieurs autres grands poètes. Le premier en date est Dirk Rafaelz. Kamphuizen, né à Gorcum en 1586, contemporain de Hooft, et non moins célèbre par sa philantropie, sa douceur et les persécutions religieuses que le calvinisme lui fit subir, que par ses belles poésies. Kamphuizen était théologien et pasteur protestant; et dans ce siècle de controverses si souvent sanglantes, il adhéra aux doctrines du professeur Arminius, contre lesquelles se déclara le synode de Dordrecht assemblé en 1618; synode dont les résultats furent des interdictions et des poursuites contre les remontrans, comme on les appelait. Il fut donc destitué, poursuivi de ville en ville, et émigra pour venir mourir à Dokkum en Frise à l'âge de quarante-un ans, victime d'une guerre de plume et d'opinion. Ses malheurs ne l'aigrirent point, mais en véritable apôtre du christianisme, il partageait ses minces ressources avec les pauvres et les malheureux, assistait comme un autre Belzunce les malades et les pestiférés, inhumait leurs cadavres et épanchait son ame dans des idées et des vers sublimes. Il a

laissé une paraphrase en vers des Pseaumes de David, et un recueil intitulé *Poésies édifiantes*, qui fait encore l'admiration des connaisseurs. Toute la bonté de son excellent cœur, toute la beauté d'une ame supérieure se réfléchissent dans cette intéressante collection de pièces fugitives, où l'on apprécie surtout une méditation intitulée *La matinée du mois de Mai*. Il console ses lecteurs dans les misères de la vie, il enseigne à souffrir avec résignation, il cherche plutôt à nourrir des idées religieuses qu'à plaire; sa versification est tour à tour forte et aisée, et si l'on y rencontre quelquefois de la dureté, il suffit de la comparer à celle de plusieurs de ses contemporains pour s'apercevoir que ses beautés sont à lui et ses erreurs de son siècle.

Ce bonheur de consoler joint à celui de plaire fut aussi le partage de Jeremias de Decker, l'un des meilleurs poètes hollandais sous le rapport du style poétique et de la versification. Il était fils d'un Belge émigré pour la liberté de conscience, et naquit à Dordrecht en 1610. Sa vie publique fut douce et paisible, et dans les loisirs que son commerce lui laissait, il s'immortalisait par des poésies charmantes. Son premier ouvrage fut, peut-être par analogie de nom, une traduction ou paraphrase en vers des *Lamentations de Jérémie*, bientôt suivie de quelques imitations d'Horace, de Juvenal, de Perse et d'autres auteurs classiques. Après

sa mort on fit paraître un recueil de ses productions sous le titre d'*Exercices poétiques.* Une grande richesse littéraire, beaucoup d'esprit et un style piquant, tantôt sublime tantôt léger, forment les plus beaux ornemens de cette collection. Les vers de circonstance, presque toujours si fades et si insipides, deviennent sur la lyre de Decker de véritables poëmes, dans lesquels son ame entière s'épanche pour exprimer les plus nobles affections du cœur, l'amour filial et l'amour fraternel. On admire dans ce genre ses vers à la mémoire de son père et aux mânes d'un frère décédé à Batavia. Il excellait dans la satyre; son *Éloge de l'avarice* comme plusieurs de ses épigrammes sont encore citées. Le plus beau de ses ouvrages est un dithyrambe intitulé *le Vendredi saint,* chef-d'œuvre de poésie lyrique et de sentiment, le véritable caractère de cet aimable poète.

Les poésies érotiques de Daniel Joncktys, l'un des meilleurs auteurs de l'époque, né à Dordrecht en 1600, méritent une mention non moins honorable que les œuvres de de Decker et lui assignent un rang parmi les poètes. Il unit la force à la douceur, un sentiment délicat à une connaissance parfaite des orages du cœur humain. Il ne manque à Joncktys qu'un panégyriste pour être plus admiré. Joncktys quitta sa ville natale par suite des persécutions d'un consistoire protestant, qu'il avait

famille illustre et appelé par sa naissance et ses talens aux places les plus éminentes, préféra le repos du sage au tumulte des affaires et des cours. D'un caractère doux et tolérant, fuyant les basses jalousies qui déshonorent l'homme de lettres, il coulait une vie paisible à son château *d'Ockenbourg* près de La Haye, où il possédait une superbe galerie de portraits d'hommes illustres; le Mécène, l'émule et non le rival de ses contemporains, il laissa à ses amis Huygens et Cats les faveurs du pouvoir sans les envier, et chanta sa terre dans un poëme descriptif et moral. C'est *l'Homme des champs* de Delille, ce sont *les saisons* de Thompson. Il saisit souvent avec trop de recherche les occasions d'y placer des épisodes historiques ou des leçons morales; mais il y met tant de goût, tant de nuances et de poésie, qu'on lui pardonne facilement trop de recherche dans le style. Il publia encore des poésies érotiques et fugitives, et fit en vers quelques traductions peu estimées de l'Enéide, des comédies de Térence, d'Ovide, etc. — Pierre de Groot avait hérité d'une partie de l'immense érudition et des talens de son auguste père. Élevé à l'école du malheur, son ame entière s'était habituée à des méditations de morale et de christianisme, dont il fut bientôt appelé à se faire l'application personnelle. Entraîné par son éducation ou par ses goûts dans la carrière politique où son

père avait essuyé tant d'adversités, il en devint aussi lui-même la victime, au point de devoir en 1672 se soustraire par la fuite aux fureurs de la populace, et d'être accusé à son retour du crime de lèse-majesté; accusation dont l'éloquent plaidoyer de l'avocat Simon van Middelgeest sut le faire absoudre en 1676. Ses oeuvres poétiques consistent en méditations philosophiques et religieuses sur différens sujets, d'un style simple et noble, digne des meilleurs tems de Rome et d'Athènes.

L'illustre Grotius lui-même n'avait pas dédaigné la poésie néerlandaise: il composa d'abord en vers hollandais son ouvrage de *La vraie Religion*, qui fut traduit en plusieurs langues, et publia divers morceaux détachés. Plus tard le grand pensionnaire de Witt suivit son exemple et traduisit *les Horaces* de Corneille. Longtems auparavant le bourguemaître Six, dont Rembrandt a fait un si beau portrait, avait donné la tragédie de *Médée*; et plusieurs autres magistrats, parmi lesquels on distingue le pensionnaire de Zélande Jean de Bruine, traducteur des Pseaumes et auteur de quelques emblêmes, et Antoine de Hubert, échevin de Zierikzee, avaient sacrifié aux Muses: tel était l'honneur attaché à la culture des lettres. Cependant, en Hollande comme ailleurs, tous les essais ne furent pas couronnés de succès, et nous passons sous silence

une foule de noms tombés dans l'oubli. Partout le vaste champ de la littérature ressemble à une immense arène, où peu de vainqueurs élèvent leurs trophées sur les armes brisées d'une grande masse de vaincus; ce n'est que lorsque la défaite est devenue mémorable, que l'histoire peut s'en occuper. Tel fut le sort d'un poète contemporain de Hooft et de Vondel, célèbre par son enflure et sa bizarrerie; nous parlons de Jean Vos, auteur de plusieurs tragédies. Cet homme singulier, non dépourvu de génie, s'élevant même quelquefois à des idées sublimes pour retomber ensuite dans les plus dégoûtantes absurdités, sert de preuve palpable que sans une éducation littéraire ou de bonnes études, il est rare d'acquérir une réputation durable, du moins quand on veut traiter la tragédie et l'épopée ou la poésie lyrique. Il était vitrier, et dans une de ces fièvres d'ambition dont alors les exemples étaient plus rares qu'aujourd'hui, il s'imagina pouvoir détrôner la muse de Vondel et donna une tragédie intitulée *Aran et Titus*, bizarre production d'une imagination déréglée, offrant le tableau d'une série de crimes atroces et dégoûtans, avec tous les défauts de Shakespeare sans aucune de ses incomparables beautés. On y a trouvé une mauvaise imitation de *Titus Andronicus* attribué à ce dernier auteur. Il n'est pas étonnant qu'un poète présomptueux s'oublie; mais voir un public lettré

comme celui d'Amsterdam à cette époque, applaudir à une aussi mauvaise conception et la préférer même aux sublimes productions de Vondel, c'est une de ces anomalies littéraires que l'on ne peut s'expliquer. Cette pièce fut suivie de *Médée*, autre tragédie aussi difforme que la première et qui eut la même vogue du moment. On regrette cependant que le génie de Vos, qui sans contredit en avait beaucoup, se soit abandonné à ces bizarreries, puisqu'en fouillant dans cet amas d'absurdités on y découvre quelquefois des idées hardies et des vers pompeux. Vos est oublié, et Vondel dont il avait la hardiesse de se qualifier le rival, est encore aujourd'hui au sommet du Parnasse néerlandais.

On s'étonnera peut-être que cet auteur qui selon l'ordre des dates, et sans contredit d'après son mérite, a droit d'occuper le premier rang, n'ait pas été cité avant tant d'autres poètes, célèbres à la vérité, mais infiniment inférieurs à ce grand génie. Le fait est que nous avons voulu terminer le tableau de la première partie du dix-septième siècle par ce nom imposant, qui dans tous les genres de poésie surpasse tant d'hommes illustres, comme un chêne vénérable s'élève au-dessus des arbres de la forêt. Vondel, né comme Rubens à Cologne en 1587, émigra fort jeune encore avec ses parens, qui vinrent s'établir à Am-

sterdam pour cause de religion. Ils étaient de la classe bourgeoise et élevèrent leur fils dans un commerce de détail. La seule langue qu'il apprit dans son enfance fut le néerlandais. Plus tard il acquit quelques notions du français et de l'allemand, et corrigea les défauts de son éducation par une étude approfondie du latin, qu'il apprit à l'âge de vingt-six ans au point de comprendre et de traduire Virgile, Ovide et Horace, en prose et en vers. Vondel ne changea point de carrière; tour à tour dans un état médiocre ou voisin de l'indigence, il ne s'occupa des affaires publiques que pour en faire la critique dans des satyres quelquefois violentes, qui lui valurent des poursuites judiciaires; et il ne fut appelé à aucune fonction politique. Il avait dans son caractère souvent acerbe toute l'indépendance du poète; il se brouilla avec Hooft, Cats, Huygens et d'autres pour des épigrammes et une trop grande liberté d'opinions, qui le fit changer de religion et sacrifier son bien-être à ses idées, ne mendiant jamais les faveurs du pouvoir. Il mourut à l'âge de 91 ans, accablé d'infirmités et de malheurs domestiques, mais couvert d'immortels lauriers. Vondel était homme de lettres, et trouvait ce titre préférable à tous les hochets de l'ambition et de la vanité; il vivait pour l'immortalité, et savait très bien que la nation reconnaissante ne le jugerait pas d'après les places qu'il aurait occupées,

mais d'après l'excellence de ses productions. Cet admirable génie excella dans tous les genres ; tant dans la poésie fugitive, que dans la satyre, l'ode et l'épopée ; mais surtout dans la tragédie, dont avec Hooft il fut le créateur, laissant bientôt son émule en arrière.

Nous tâcherons de donner une idée de ses meilleures productions dans des genres si différens. Ses pièces fugitives ont été recueillies en deux gros volumes, tant les événemens de son tems paraissent l'avoir inspiré ; il chanta les triomphes et les malheurs de ses contemporains, leurs erreurs, leurs alliances, leur décès, qui lui donnent lieu d'employer les fictions de la fable ou les consolations de la philosophie et du christianisme. Toutes ces productions sont d'un style grave ou léger, d'une élévation sublime ou d'une naïveté charmante. On distingue (car il est impossible de faire un choix dans ces nombreuses productions) la consolation donnée à Vossius sur la mort de son fils, sa complainte sur le décès de sa fille, quelques-unes de ses épitres de saintes dans le genre des Héroïdes, les *Mystères des autels*, pièce qu'il composa après avoir embrassé le catholicisme, ses magnifiques épigraphes au bas des statues et des portraits d'hommes illustres de tous les âges, et le sonnet flatteur adressé à la reine Christine. Un caractère irascible comme celui de Vondel devait s'exhaler dans la satyre ; et les querelles politiques et religieuses, qui de son

tems obscurcirent l'horizon de la nouvelle république, lui en fournirent une abondante matière. On y remarque *la Balance de la Hollande*, dans laquelle il déclare que le glaive de Maurice est devenu l'arbitre des querelles théologiques; *le Papier-monnaie*, offrande sur l'autel de la liberté; le *Decretum horribile*, contre certains dogmes du calvinisme; et surtout *l'Étrille*, adressée en 1630 à Hooft sur les vices de son tems. En lisant ces sorties virulentes, on voit que le *fecit indignatio versum* lui appartenait: c'est toute l'âpreté de Juvenal, mais non l'esprit d'Horace ou de Boileau; il ne tourne pas les choses en ridicule, il les attaque de front et avec véhémence. D'un naturel grave et nourri d'idées sublimes, la poésie lyrique surtout était du domaine de ce grand poète; non-seulement les choeurs de ses tragédies en fournissent des preuves, mais ses odes détachées en sont autant de monumens impérissables. Toujours, à la hauteur du sujet, comme Jean-Baptiste Rousseau, comme Racine dans les choeurs d'Athalie et d'Esther, il n'en descend jamais et sait tour à tour élever l'ame et l'attendrir. Ses chefs-d'oeuvre en ce genre sont *l'Inauguration de l'Athénée d'Amsterdam*, *la Lyre romaine*, en l'honneur d'Horace, *la harpe royale*, en l'honneur du chantre d'Israel, *la fuite de Grotius*, *le Rhin*, *l'Hymne de Victoire* à Frédéric-Henri sur la prise de Bois-le-Duc, *la couronne murale*, dé-

cernée à ce vainqueur sur la conquête de Maastricht, *le Chant de réception de la ville d'Amsterdam*, présentée à ce prince lors de sa visite en 1628, et plusieurs hymnes de victoire adressés à de Ruyter, van Galen et Tromp. Dans ce genre surtout il mania la langue avec une verve et une force extraordinaire, qui l'élèvent au-dessus de tous ses contemporains. Quoique Vondel n'ait point fait de poème épique dans l'acception générale du mot, il s'est essayé non sans gloire dans ce genre : *la prise de Grol, la naissance de Guillaume premier-né de Frédéric-Henri, l'inauguration de l'hôtel de ville d'Amsterdam*, sont ses plus éclatantes productions épiques. A un âge déjà avancé il avait entrepris un véritable poëme épique sous le titre de *Constantin-le-Grand*, dont le sujet était l'établissement politique du culte chrétien comme religion de l'Empire; mais cet ouvrage n'a jamais été achevé.

Le genre dans lequel Vondel a le plus acquis de célébrité, c'est la tragédie : ses pièces ne doivent pas être jugées d'après les modèles français, qui d'ailleurs n'existaient pas, mais d'après la tragédie de Sophocle et d'Euripide et celle de Sénèque; type que son prédécesseur Hooft avait également choisi, et, quoiqu'il soit superflu de le dire, essentiellement différent du genre français et du genre anglais. Vondel a créé une véritable tragédie nationale, mais cette tragédie est subordonnée au poëme; partout c'est

le poète qui parle dans de brillans récits, dans des choeurs sublimes; et la part des interlocuteurs, dont le caractère religieux est quelquefois effacé par les couleurs du poète, se borne à des dialogues remplis de force et d'énergie, ordinairement fort courts de réplique et ayant toute la vivacité de la conversation. On chercherait vainement des épisodes dans un ouvrage de ce genre : rarement on y trouve des dénouemens inattendus, c'est un fait simple, accompli en un jour et en un lieu, non dans une même salle mais dans la même ville ou à ses portes, et exposé ordinairement non à des confidens inutiles, mais dans une longue méditation du héros de la pièce, qui, au milieu de ses douleurs ou de ses espérances, déroule le tableau des événemens qui ont amené sa position. Ce sujet se développe ensuite dans des incidens, qui découlent naturellement de la circonstance et donnent une libre carrière aux passions, à la pitié et à la terreur, pour aboutir à la catastrophe, presque toujours racontée ou née de l'intervention d'une intelligence supérieure, comme dans *Philoctète*; car la lecture des classiques et de leurs tragédies avait signalé à Vondel le but religieux de la tragédie grecque. Ne pouvant dans les croyances plus éclairées du Christianisme introduire le dogme de la fatalité, qui aurait rebuté ses spectateurs, il s'attacha à imprimer à toutes ses pièces celui d'une providence invisible qui règle nos ac-

tions. Ce fut pour cette raison qu'il tira plusieurs de ses tragédies de l'Ecriture sainte et mêla toujours, même à ses tragédies profanes quelque personnage religieux, ou quelque cérémonie qui pût exciter l'ame des spectateurs à des sentimens analogues. Si l'imitation française dont nous parlerons plus tard ne fut venue changer la direction de la tragédie néerlandaise, nous en aurions une grave, historique, religieuse et surtout poètique; car, on ne saurait le nier, dans la tragédie moderne, classique ou romantique, la poésie est presque toujours effacée par des discours très vulgaires et subordonnés à des raisonnemens politiques, qui n'ont plus de la poésie épique que quelques pensées élevées et l'harmonie des vers, comme dans le jeu moderne des acteurs on a voulu rendre la nature comme elle est, non selon l'idéal poétique; et sans doute ni la déclamation ni la poésie n'y ont gagné, car, de naturel en naturel on est retombé dans toute la prose de la vie, jusqu'au tableau vivant des plus hideux événemens et à toute la petitesse des occupations vulgaires. Les tragédies de Vondel, comme celles des Grecs, étaient des épopées en action. Il est supérieur à Hooft, et déjà les êtres allégoriques, dont cet auteur se servait indistinctement avec les personnages de l'histoire, ne trouvent plus de place dans ses tragédies, à l'exception quelquefois du *Dieu dans la machine*, qui vient terminer l'ouvrage et

force le héros à se soumettre au Destin ou à la Providence. On représentait encore, à l'exemple des Rhétoriciens, dans les entr'actes des pièces, des tableaux plastiques des événemens dont le récit allait suivre, et cet usage a été conservé jusqu'à nos jours, non comme une preuve de mauvais goût mais comme une espèce de souvenir, aux représentations de sa tragédie de *Gysbrecht van Amstel*, seule pièce de Vondel restée au répertoire ordinaire, par laquelle on inaugura le premier théâtre public à Amsterdam le 3 Janvier 1638, et qui, en commémoration, est donnée tous les ans à la même époque. Les tragédies de Vondel sont en grand nombre; les collections de ses œuvres en renferment trente-deux. Les deux premières, *la Pâque* qui parut en 1612 et *le sac de Jérusalem*, sont au-dessous du médiocre; et, à l'exception de quelques beaux vers, prémices du génie de Vondel, elles se traînent dans la voie des Rhétoriciens et ne sont qu'une transition des mystères à la tragédie régulière. D'autres sont traduites ou imitées, sur la traduction latine, de Sophocle et d'Euripide, comme *Oedipe Roi*, *Iphigénie en Tauride*, *Hécube*, *Électre*, *les Frères ennemis* et *Sophompaneas ou Joseph à la cour*, du latin de Grotius. D'autres enfin sont tirées de l'Écriture sainte, comme *David en exil*, *David réintégré*, *Adonias*, *Joseph à Dothan*, *Samson* et *Joseph en Egypte*. Ses meilleures

productions sont *Lucifer*, *Jephté*, *les Frères Bataves*, *Palamède*, *Phaéton*, *Gysbrecht van Amstel*, *Marie Stuart et Salmonée.* Dans tous ces ouvrages on admire surtout les récits et les chœurs. Dans le dernier acte de *Gysbrecht van Amstel* cependant, dans *Jephté*, dans *Marie Stuart* et dans *Palamède* il y a des dialogues pressés et dramatiques, qui dans Racine même seraient considérés comme des chefs-d'œuvre. *Les freres Bataves* offrent le tableau pathétique d'une famille opprimée par les Romains, dont l'un des fils est désigné pour la garde prétorienne. *Palamède* n'est autre que Barnevelt et l'histoire de son procès. *Gysbrecht van Amstel* est une imitation en action du second livre de l'Énéide; mais ce qui n'en est pas imité c'est le sublime récit de l'assassinat des Dames de St. Claire, l'une des plus belles productions de la Muse batave. On admire dans *Jephté*, réputé avec *Lucifer* le chef-d'œuvre de l'auteur, le quatrième et le cinquième acte, tandis que *Lucifer* est une véritable épopée. Le sujet en est la chute des anges rebelles; c'est un tableau des plus violens égaremens de l'envie et de l'ambition. Les anges déchus se soulèvent par jalousie de la création de l'homme, contre l'Être suprême, et forment le projet de le détrôner; les anges fidèles s'y opposent et finissent par obtenir la victoire. Ce poëme est très simple, mais le style en est sublime, surtout dans la description du pre-

mier couple humain et du Paradis terrestre, l'un des plus beaux morceaux de poésie épique connue, et tellement analogue à celle de Milton, dont le *Paradis perdu* ne parut cependant que quatorze ans plus tard, et qui sans doute n'a pas lu le hollandais de Vondel, que l'on serait tenté de prendre l'une pour une imitation de l'autre. C'est ainsi que de grandes idées fermentent quelquefois à la même époque dans l'esprit de deux génies extraordinaires, pour produire les mêmes résultats. Toutes ces tragédies sont écrites en vers alexandrins, à l'exception de *Jephté*, composée en vers de dix syllabes. Les pièces sont presque toujours, dans les entr'actes, coupées ou mêlées de chœurs, qui souvent, à la manière des Grecs, prennent part à l'action. Chacun de ces hymnes ou de ces odes, surtout dans *Lucifer*, dans *Palamède*, dans *Gysbrecht* et dans *Jephté*, ferait seul la gloire d'un auteur, et, pour en faire un digne éloge, on devrait les traduire et les analyser séparément. Aucun auteur moderne n'a surpassé Vondel dans ce genre éminemment poétique. Racine et Schiller, qui excelle dans les chœurs, sont restés au-dessous de lui. Cependant on ne doit pas s'imaginer que le style de Vondel soit toujours également noble dans le dialogue: il emploie quelquefois des élocutions triviales, des vers qui ne sont que de la prose commune, et la recherche n'en est pas difficile; mais

en analysant vers par vers les meilleures pièces de Shakspeare et de Corneille, on y rencontre des tâches aussi frappantes, qui n'empêchent nullement de déférer à ces deux grands hommes le premier rang parmi les plus sublimes auteurs de leurs nations.

Vondel mort nonagénaire fut enterré avec pompe; on frappa une médaille à sa gloire, et environ cent ans plus tard on lui érigea dans un des temples d'Amsterdam, un simple monument qui ne porte d'autre éloge que son nom. Vondel a eu beaucoup de panégyristes et quelques détracteurs, qui de bonne foi ou voulant faire sensation, ont déchiré ses œuvres et sa mémoire pour briser cette idole de toute la haute littérature hollandaise. Malgré les véritables défauts que la critique a fait remarquer dans ses nombreux ouvrages, le nom de Vondel est encore aujourd'hui honoré en Hollande comme celui de Shakspeare en Angleterre, et tous les efforts de l'envie ou d'une critique trop amère n'ont servi qu'à augmenter cette haute illustration, qui compte plus de deux siècles de gloire. Il maniait également bien la prose, et a laissé une espèce d'Art poétique, sous le titre d'*Introduction à la poésie Néerlandaise* consulté encore aujourd'hui par tous les bons esprits.

Voilà les grands noms de Vondel, de Hooft, de Cats et de tant d'autres, successeurs des Spieghel et des Coornhert, qui, dans la première moitié du dix-septième siècle, fixèrent pour toujours la lan-

gue hollandaise, et furent les dignes chantres ou les nobles historiens de la foule des grandes actions ou des grands hommes de leur tems. Leurs productions brillaient de verve, de noblesse, de patriotisme et d'originalité, parce que la nation hollandaise elle-même était jeune encore et possédait toutes ces grandes qualités. Ils étaient l'idéal et le reflet de leurs contemporains, animés d'un véritable esprit national et sachant les comprendre. Leur genre n'était donc ni anglais; ni français; ni allemand; il était hollandais et distingué des autres littératures, comme le peuple l'était par d'autres mœurs, d'autres coutumes et une autre langue, et comme l'école de peinture l'est toujours restée. Ils trouvèrent une langue formée il est vrai, mais non épurée; quelques bons auteurs, mais point de littérature; le bon esprit de leur tems plus qu'un désir de s'illustrer ou un projet formé, leur fit mettre, chacun d'après son caractère la main à l'œuvre, et ils léguèrent à leurs successeurs une langue fixée, un théâtre, un genre national et d'immenses richesses littéraires. C'est ainsi que le tems marchait. La paix de Munster avait fait reconnaître l'indépendance des Provinces-Unies, et pendant un quart de siècle encore, l'énergie de ces premières années se manifesta sur les flottes, dans les conseils, dans la politique et dans la littérature.

Vondel et Hooft laissèrent des imitateurs, des

élèves. Les deux noms qui se présentent d'abord sont ceux d'Antonides et de Vollenhoven. Antonides naquit à Goes en 1647, ce qui lui valut le surnom de van der Goes. Il tenait à la bonne bourgeoisie, s'appliqua au latin, et eut le bonheur de se concilier l'estime et l'affection de Vondel qui l'appelait communément son fils, et qui lui fit d'abord traduire des passages d'Ovide et d'Horace pour rendre sa versification plus aisée. Fort jeune encore il donna une tragédie intitulée *Trazil ou la Chine conquise*, coup d'essai d'un adolescent, qui fixa l'attention publique sur sa personne et lui valut les encouragemens des hommes de lettres. Enhardi par cet essai et à peine âgé de vingt ans, il publia un poëme dans le genre épique sur la paix de Breda, sous le titre de *Bellone aux fers*. Ce poëme est une des plus belles productions de la Muse néerlandaise, et assigna à son immortel auteur l'une des premières places au Parnasse hollandais. Des images fortes et poétiques, des inversions hardies, des idées sublimes tempérées par beaucoup de grâce, et une versification brillante sont ses titres à l'immortalité. Vondel fut tellement frappé de la beauté de ce poëme, qu'il y aurait volontiers apposé son nom. Quatre ans plus tard le jeune auteur fit paraître un autre poëme sur un plan plus vaste que le premier, dans un genre moitié épique moitié descriptif, inspiré

par le patriotisme et entrepris à la gloire de la ville d'Amsterdam, à cette époque (1671) sans contredit la ville la plus florissante de l'Europe moderne. Ce poëme en quatre chants est intitulé *le fleuve de l'Y*, golfe qui baigne les murs d'Amsterdam. A la description épique des monumens qui bordent ce fleuve l'auteur mêle des épisodes magnifiques, en l'honneur des grands hommes ou des événemens mémorables de son siècle ou des tems passés, et presque à chaque page on est saisi d'une nouvelle admiration. Ce poëme, qui a été traduit en français, est un chef-d'oeuvre de poésie descriptive. Antonides, qui ne donna plus que peu de momens à la poésie dramatique, accrut encore sa réputation par deux pièces fugitives, l'une intitulée *la Tamise en flammes*, l'autre sous le titre *d'origine des maux de la patrie*, déclamation violente contre Louis XIV et la France. Ce grand poète mourut à l'âge de 37 ans, vieux de gloire mais jeune encore d'espérances. — Vollenhoven son contemporain, comme lui disciple de Vondel dont il honora la vieillesse, né en 1631 et décédé en 1708, fut pasteur protestant à Zwol et à La Haye. Il fut non seulement l'un des orateurs sacrés les plus célèbres de son tems, mais l'un des meilleurs poètes. Sa vie fut calme et paisible comme la religion qu'il annonçait, et n'offrit point d'événemens remarquables. Il voua sa lyre au christianisme et s'immor-

talisa par un poëme intitulé *le triomphe de la croix*, dithyrambe sublime comme le sujet, brillant de couleurs, d'images, de style et d'harmonie. Il fit encore imprimer un recueil de pièces fugitives, dont quelques unes ne sont pas oubliées; ces dernières productions cependant sont déjà plus maniérées que les premières et que celles des auteurs de la moitié du siècle; ce défaut devint universel: plus tard nous tâcherons d'en indiquer les causes politiques et littéraires.

Il nous reste à faire mention de quelques poètes de second ordre, parmi lesquels deux ou trois tiennent au premier rang, ainsi que des prosateurs et des relations de voyages qui parurent pendant ce dix-septième siècle si glorieux pour les Provinces-Unies. Buysero est le premier dont le nom se présente à la mémoire: il fut le mécène d'Antonides; c'est son plus beau titre. Quant à ses ouvrages, ils consistent en mélanges et en comédies, dont quelques-unes sont imitées de Plaute et de Térence, mais qui tombent presque toutes dans le bas comique. Il lutta cependant en faveur du génie national contre l'esprit d'imitation qui commençait à germer, et trouva dans son ami Pluymer, auteur de quelques tragédies qui se soutinrent assez longtems, un digne frère d'armes dans ce combat littéraire. Nous trouvons dans Joachim Oudaen un meilleur poète que dans les deux auteurs précédens.

Excellent patriote et rempli de verve, les pièces fugitives d'Oudaen sont encore citées pour la force d'expression, l'énergie du style et la noblesse des sentimens. Il fut auteur de trois mauvaises tragédies : *Jeanne Gray*, *Conradin* et *les enfans de Héli*. Le genre des méditations poétiques trouva un excellent interprête dans Jean Luyken, avantageusement connu comme graveur et dessinateur. Dans sa première jeunesse il publia un recueil charmant de poésies légères sous le titre de *Lyre Teutonne ou Hollandaise*, qu'il eut la faiblesse de désavouer plus tard lorsqu'il s'abandonna à des rêveries mystiques. Luyken avait comme La Fontaine, le rare talent de prêter du charme aux choses les plus vulgaires, et il ne dédaigna pas de dessiner et de graver, à l'usage des enfans, une collection d'emblêmes et de métiers accompagnée d'épigraphes morales, que tout le monde savait autrefois par coeur. Dans sa poésie religieuse on rencontre quelques beaux morceaux, et Luyken est rangé parmi les meilleurs poètes nationaux.

L'églogue et l'idylle furent le genre d'Arnold Monen. Il travestit les Églogues de Virgile et les transporta en Hollande ; mais, comme les moeurs des bergers et des gens de la campagne chez les peuples modernes sont ordinairement peu poétiques, il règne dans tous ces ouvrages de la froideur et de l'affectation là ou Théocrite et Virgile les remplacent

par de la naïveté et de la grâce. Ministre du culte protestant, Monen donna encore des méditations religieuses qui ne sont pas sans mérite.

Les événemens de la fin du dix-septième siècle, qui menaçaient de nouveau l'existence des Provinces-Unies, mais qui aboutirent à consolider encore leur existence pour un siècle et à élever Guillaume III sur le trône des Stuarts, firent éclore un poète épique dans la personne de Lucas Rotgans, auteur de deux bonnes tragédies dans le genre français, *Enée et Turnus* et *Scylla*, qui font encore partie du répertoire quoique rarement représentées, et qui elles seules lui donneraient des droits à une mention honorable. Il fut d'abord militaire; mais, après avoir combattu pour l'indépendance de sa patrie, il quitta le service en 1674 et se retira dans une terre sur les bords du Vecht, où, *sachant vaincre et chanter ses conquêtes*, il composa un poëme épique intitulé Guillaume III; ouvrage dans lequel il eut le malheur de chanter un contemporain, sujet ingrat pour l'allégorie poétique, mais que Rotgans sut manier avec un rare talent d'invention, de style et de versification. Ce n'est pas une biographie en vers, c'est un véritable poëme rempli de beaux épisodes et de magnifiques détails, mais qui a le même défaut que *la Henriade*, celui de mêler dans son action des êtres allégoriques aux intelligences supérieures du Chris-

tianisme. Soit que les compatriotes de Rolgans n'eussent déjà plus la tête assez épique, soit que les antagonistes du roi Guillaume ne virent dans ce poëme qu'une adulation d'un prince contemporain, sujet comme eux à toutes les faiblesses de l'humanité, ce poëme n'eut qu'un succès médiocre : il en méritait cependant, et la postérité plus équitable à su lui rendre justice quoiqu'aujourd'hui encore il soit peu répandu dans le vulgaire.

Dans un autre genre, celui de la poésie fugitive et de la méditation poétique, on cite avec enthousiasme le nom d'Elisabeth Hoofman, née à Harlem en 1664 d'une famille opulente, mais victime des folles dépenses de son époux, qui donna des fêtes à Pierre-le-Grand et à Catherine, comme à tous les souverains qui alors venaient porter leur tribut d'admiration à la Hollande. Douée d'un génie précoce, elle fit des vers latins à l'âge de seize ans et sacrifia dans sa prospérité à la Muse néerlandaise, par des pièces détachées plus ou moins longues mais toutes d'une rare élégance, d'un ton parfait et d'un goût exquis. Emigrée avec son époux à Cassel, elle trouva des consolations dans la poésie et publia son magnifique poëme intitulé *le Théâtre de la désolation*, méditation grave, noble et sublime, des catastrophes de ce monde, tempérées par la religion et l'espérance de l'immortalité chrétienne. Elisabeth Hoofman eut le bonheur de rencontrer des amis qui lui res-

tèrent fidèles dans l'adversité: ce furent encore deux littérateurs, deux savans, le professeur Francius et Jean de Broekhuisen, avec Jean Baptiste Wellekens, les derniers poètes du siècle qui méritent l'honneur d'être cités. Wellekens, né à Alost en 1658, fut le dernier auteur néerlandais qui visita l'Italie dans un but littéraire. Il composa des églogues, des idylles et des barcarolles, et on le place dans ce genre à la tête du Parnasse hollandais. Wellekens ne composa que des pièces fugitives d'une tournure ingénieuse et élégante, mais aucun ouvrage de longue haleine. Tels furent aussi Francius et Broekhuizen: le premier, plus célèbre orateur que poëte, était professeur d'éloquence, d'histoire et de littérature grecque à l'Athénée d'Amsterdam. Sa poésie latine a quelque célébrité, et ses doctes veilles lui laissèrent peu de loisirs pour la poésie néerlandaise: il donna cependant quelques morceaux détachés et se rendit immortel par une élégie magnifique sur la mort du jeune Antonides. Jean de Broekhuizen, poète latin comme lui, éditeur de Tibulle et de Properce et militaire distingué, publia quelques pièces fugitives en néerlandais, remplies d'urbanité classique, de grâce et d'érudition, qui lui assignent, comme à son ami, un premier rang parmi les poètes.

Tous les auteurs que nous venons de citer, quoique déjà inférieurs à leurs prédécesseurs, avaient

milles nobles, attachées à la cour où on parlait espagnol et plus tard l'allemand, mais qui se servait par condescendance du français remplaçant le latin comme langue diplomatique, en abandonnèrent peu à peu l'usage habituel et ne connurent pas les auteurs du nord, qui d'ailleurs leur étaient dépeints comme des hérétiques, dont la lecture pouvait devenir dangereuse au salut. Les chambres de Rhétorique s'y maintinrent, mais comptèrent de jour en jour moins de membres parmi les hautes classes: la ville de Bruges seule conserva la langue néerlandaise dans sa plus grande pureté, et donna le jour à Jean Lambrecht, qui chanta la paix des Pyrénées et attaqua dans une comédie la manie des Belges, qui abandonnaient leur langue et leurs mœurs pour devenir Français.

On a remarqué dans l'histoire littéraire de tous les peuples que la poésie a toujours devancé la prose, et que, dans les pays dont la langue n'est pas universelle, le nombre des poètes est toujours supérieur à celui des prosateurs. La cause en est toute simple: le prosateur écrit pour soumettre des inventions nouvelles, des théories, des objets d'un intérêt général à l'investigation publique; il écrit pour se faire lire; il n'est lu qu'en famille ou dans le silence du cabinet; et certes il ne choisira pas une langue peu répandue pour communiquer ses idées: le poète, au contraire, chante pour

ses compatriotes; il déclame ses vers en public; il travaille pour le théâtre, où l'élite de ceux qui peuvent le suivre, le comprendre et l'apprécier, est censée se réunir; il n'est pas maître de sa verve, de ses élans, de son génie; il se livre à son enthousiasme, et, planant au dessus du vulgaire, il ne demande pas si ses productions ornent les bibliothèques, mais s'il a pu électriser ses auditeurs et faire descendre dans leur ame un rayon du feu sacré qui le dévore. Il en est ainsi partout; l'on ne doit donc pas s'étonner que les Provinces-unies, peuplées d'à peine deux millions d'habitans, aient produit tant de grands poètes et si peu de bons écrivains en prose.

Nous avons vu cependant que Hooft s'était acquis le plus de droits à l'immortalité par son Histoire néerlandaise: il trouva un digne successeur dans Gérard Brandt, poète aimable et père de Gaspard et Jean Brandt, qui occupent une place secondaire parmi les littérateurs du dix-septième siècle. Gérard Brandt a des titres à la célébrité, il commença par s'essayer dans la poésie, qu'il ne cultivait que pour se délasser de ses graves occupations: il était pasteur des Rémontrans à Amsterdam. Son premier ouvrage en prose fut *l'Oraison funèbre de Hooft,* éloge rempli de verve mais empreint des défauts de la jeunesse, trop de diffusion et trop d'images; il avait alors vingt-un ans. Il se fit

mieux connaître par *l'Histoire de la Réformation*, en quatre volumes, dont le premier surtout est parfaitement écrit et recommandable par la clarté et la concision du style; cet ouvrage a été traduit en français et en anglais. Son chef-d'oeuvre fut *la Vie de De Ruyter*, composée dans la manière large de Tacite et de Hooft. Il met le héros en scène; il lui prête des discours et des dialogues, il le fait agir et parler dans ses batailles navales, dont les récits sont majestueux; et il excelle surtout dans la peinture du caractère doux, grave, modeste et religieux de son inimitable héros. Brandt écrivit encore les *Vies de Hooft* et *de Vondel*, et il est reconnu le second des prosateurs classiques hollandais. L'histoire européenne du tems trouva dans Pieter Valkenier un judicieux interprête. Il la publia sous le titre de *l'Europe en trouble:* elle fut traduite en allemand et occupe encore une place honorable dans les bibliothèques, ainsi que la *collection des pièces diplomatiques* par Lieuwe d'Aitzema, noble frison, et la *Vie de Frédéric-Henri* par Commelin, qui donna aussi une *Histoire descriptive de la ville d'Amsterdam;* comme chaque ville marquante de la république fédérative des Provinces-Unies trouva alors des historiens parmi ses magistrats et ses citoyens.

La Bible fut encore traduite et interprétée par différens auteurs. Les moeurs nationales du moyen

âge furent recherchées, décrites et commentées avec exactitude, et même avec quelque élegance par Cornelis d'Alkemade, dans ses ouvrages sur les anciennes cérémonies funèbres et celles des festins néerlandais. Mais le haut commerce, les voyages de long cours et les découvertes des Hollandais donnèrent lieu aux écrits de plusieurs auteurs que nous ne saurions nous dispenser de nommer. On sait d'ailleurs que les Hollandais étaient alors les premiers navigateurs, et qu'ils découvrirent cette cinquième partie du monde que nous appelons l'Australie.

Le premier voyageur qui nous laissa le récit de sa course lointaine est Johan Nieuwhoff; il fut ambassadeur en Chine et donna la description de ce pays en 1664; ce narré, qui contient d'intéressans détails sur les Chinois, fut traduit en plusieurs langues. Non moins remarquable que ce voyage, la description des côtes de Malabar et de l'île de Ceylon par le pasteur Baldeus, qui parut en 1672, obtient une place dans les bonnes collections : on y trouve des recherches curieuses sur les idolâtries des Hindous et sur le sanscrit. On possède encore le voyage de Schouten dans les mêmes parages; celui de Bosman à la côte de Guinée; la célèbre relation des voyages de Cornelis de Bruyn, de 1674 à 1693 et de 1701 à 1707 dans l'Europe méridionale, la Moscovie et une grande partie de l'Asie; et le grand ouvrage qui parut en 1705 sous le titre de *la Tar-*

tarie septentrionale et orientale par le bourguemaître Nicolas Witsen, l'ami intime de Pierre-le-Grand. Tous ces voyages, sous le double rapport du style et des détails, rentrent dans le domaine de la littérature et méritent une mention honorable.

Nous regrettons que les bornes de cet ouvrage nous empêchent de citer quelques-uns des beaux passages de tous les auteurs que nous venons d'énumérer; mais la chose serait difficile, car nous n'avons parlé que des auteurs dont la réputation a survécu, et non de cette foule obscure qui, en Hollande comme ailleurs, s'est vainement essayée à atteindre le Parnasse; et dans tous ces ouvrages, surtout dans les pièces fugitives, il y a une telle profusion de richesses littéraires, qu'en traduisant des fragmens de l'un on serait peu équitable envers les autres. On trouve dans l'excellent ouvrage de Mr. Jeronimo de Vries, de l'Institut, intitulé *Essai d'une histoire de la Poésie néerlandaise*, Amsterdam, 1808, et dans le *Dictionnaire Biographique, Anthologique et Critique des Poètes néerlandais* par Mr. Witsen Geysbeek, ouvrage intéressant en six volumes, un choix si élégant des meilleurs morceaux de nos auteurs, que nous pouvons y renvoyer en toute sûreté ceux de nos lecteurs étrangers qui comprennent le néerlandais. D'ailleurs, la poésie hollandaise se prête difficilement à la traduction: le génie de la langue, ser-

rée, concise, riche en synonymes et fortement nuancée, s'y oppose, et de rares essais, quelque soit le mérite des traducteurs, peuvent justifier cette assertion. Notre intention est simplement de révéler l'existence d'une littérature néerlandaise aux gens du monde, et d'illustrer son origine et ses productions : nous nous bornons à citer les principaux auteurs en langue nationale ; non cette longue série de savans hollandais qui, depuis la renaissance des lumières en Europe jusqu'à nos jours, ont anobli leur carrière par des découvertes ou des investigations scientifiques dans la théologie, la jurisprudence, l'histoire naturelle et les sciences exactes, comme dans la connaissance et la critique de toutes les langues savantes et de la littérature de tous les peuples. Leur gloire est assurée, et les érudits de l'Europe leur ont assigné une place honorable au temple de mémoire. Cependant ce fut justement cette gloire, ce furent ces honneurs attachés dans les universités hollandaises à la science, à la philologie et à leurs professeurs, mais rarement décernés aux littérateurs en langue nationale, qui détournèrent plusieurs hommes de génie de la culture des lettres indigènes, pour les engager à s'appliquer uniquement aux sciences, aux langues orientales et à la littérature classique. De là dans le dix-huitième siècle tant de bons hellénistes, tant d'excellens écrivains latins,

tant de savans et comparativement si peu de bons auteurs hollandais. Mais cette cause ne fut pas la seule du peu de progrès de la littérature nationale pendant cette époque; il en existe d'autres encore dans le peu de propagation de la langue néerlandaise, dans l'indifférence du Gouvernement républicain à son égard, dans les alliances et les communications avec tant d'étrangers, attirés par la douceur des lois et la véritable liberté qui régnait en Hollande, dans l'esprit du haut commerce, dans l'influence des littératures étrangères, dans les richesses et dans l'éducation.

Le dix-septième siècle peut être divisé en deux grandes époques: la première, toute nationale, jusqu'à 1660 ou 1670; la seconde, depuis ce tems jusqu'aux premières années du dix-huitième siècle, annonçant déjà la décadence du caractère original de la nation. Au commencement de ce chapitre nous avons tâché de décrire l'esprit qui animait les Provinces-Unies, toutes jeunes d'ambition et de gloire, la réunion de grands hommes dans tous les genres, sortis de la nécessité du moment et des événemens politiques, et le patriotisme qui dominait dans tous les coeurs bien nés. Pendant cette première époque, et nous n'y reviendrons plus, la poésie était grande et nationale, parce que tout devait inspirer le génie et que tout était national; elle était originale, parce que hors de l'Ita-

lie il n'y avait point encore de modèles à imiter, et elle ne reconnaissait d'autre influence marquée que celle des classiques. A la seconde époque tout avait changé: la paix de Munster avait tout consolidé; un gouvernement régulier ne demandait plus de grands sacrifices patriotiques; l'aristocratie et le caractère calme de la nation éloignait la masse des citoyens des affaires politiques, et ce ne fut que lors de l'invasion de Louis XIV que le peuple retrouva une étincelle de son ancienne ardeur. Guillaume III monté sur le trône d'Angleterre devint plus anglais que hollandais, et, en opposition, plusieurs grandes familles patriciennes devinrent françaises de moeurs et de lectures, et s'allièrent peu à peu avec les réfugiés français qui firent tant de bien au commerce et à l'industrie, et tant de mal à l'originalité de la littérature nationale. Les grands hommes de guerre et d'état s'éteignirent peu à peu, et les petites querelles de province à province et de commune à commune, avec un luxe immodéré, prirent la place des grandes questions d'état et de l'ancienne simplicité. La littérature s'en ressentit vivement. La langue (et ce mal augmenta de plus en plus pendant la première partie du dix-huitième siècle), la langue parlée et comprise par seulement deux millions d'habitans, sans compter à la vérité les immenses colonies hollandaises où elle était générale, ne se répandit pas en Europe comme on aurait pu

l'espérer vingt ans auparavant, parce que la complaisance des négocians hollandais, alors encore les régulateurs du commerce universel, leur faisait apprendre l'idiome de tous les autres peuples, et tenir leur correspondance dans la langue de leurs commettans, pour accélérer et faciliter d'autant mieux les affaires et les transactions; circonstance fâcheuse pour la langue néerlandaise, dont alors aucun étranger ne fut obligé de se servir et qui, avec toute sa richesse littéraire, demeura inconnue à l'Europe entière. De son côté, le gouvernement républicain des Etats et du Stadhouder, qui n'avait aucun droit de souveraineté et n'était que le premier magistrat de la république, ne s'intéressait que faiblement à la littérature nationale. Tous les honneurs, toutes les pensions, toutes les distinctions étaient pour les savans et les universités, rien pour les littérateurs hollandais. D'ailleurs c'est à une nation entière ou au souverain qui la représente, non à un simple magistrat quel que soit son rang, ni à une seule ville ou province, à récompenser le mérite littéraire; quand chacun peut s'en rapporter de ce soin à d'autres on finit ordinairement par tout abandonner. Il est vrai que cette idée de devoir la splendeur d'une littérature à la protection des monarques et des grands, éprouve de nos jours beaucoup de contradiction; que de bons esprits cherchent l'origine du plus ou moins d'éclat de la littérature

dans la liberté de penser et d'écrire, dans l'existence entière du citoyen libre d'un état indépendant; et certes nous ne réfuterons pas cette idée digne du siècle, quant à l'histoire, à la critique et à l'investigation de la vérité; mais par rapport aux belles-lettres et aux beaux-arts, la certitude du contraire nous paraît évidente. L'honneur est la récompense du guerrier, de l'artiste et du poète: là où cette récompense existe il s'en présentera, et les siècles de Périclès, d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV en fournissent la preuve; là où elle est stérile l'amour de la gloire s'éteint, et, les premiers rêves de la jeunesse dissipés, personne ne consacrera les forces d'une ame qui doit s'absorber dans les combinaisons de l'art et de l'étude, pour parvenir à des résultats éclatans, quand on sait d'avance ne devoir recueillir que de l'indifférence ou de faibles marques d'une approbation douteuse. La protection publique manquait à la littérature hollandaise, et le résultat de cette indifférence fut que, pour pouvoir se vouer entièrement aux sciences ou à l'étude des anciens; des hommes de la classe des Hooft, des Huygens, des Grotius, des Cats et autres à peu d'exceptions près, en abandonnèrent la culture à des hommes de génie et d'esprit il est vrai, mais sans éducation classique, cette source éternelle du beau. Une troisième cause se retrouve, selon nous, dans les communications et les alliances avec tant d'étran-

gers, surtout avec les réfugiés français après la révocation de l'édit de Nantes. Le gouvernement des Provinces-Unies était doux et tolérant; la religion réformée selon le dogme de Calvin était celle de l'État, et ceux qui la professaient pouvaient seuls aspirer à des fonctions de magistrature; cependant tous ceux qui professaient d'autres religions pouvaient librement exercer leur culte dans l'enceinte de leurs temples; et certainement, depuis la fin du seizième siècle jusqu'à la révolution américaine, qui est venue étendre davantage encore les limites de la tolérance, la Hollande a été, sous ce rapport, l'exemple des nations. Il en résulta que les opprimés de tous les peuples, Anglais, Français, Espagnols, Israélites portugais et allemands, vinrent s'y réfugier et y trouvèrent, spécialement dans la province de Hollande, sûreté, protection et égalité devant la loi; qu'ils y portèrent leurs richesses et leur industrie, mais en même tems leurs moeurs et leur langue, que l'homme emporte avec soi dans ses émigrations, qui lui devient de plus en plus chère parmi des étrangers et que les persécutions ne sauraient lui ravir. Ces réfugiés, attachés à leur idiome, propagèrent les ouvrages de leurs auteurs, encouragèrent leur traduction et trouvèrent un appui passif dans l'indifférence du gouvernement et du haut commerce pour la littérature nationale: dès lors l'ancienne

originalité se perdit, et toute la littérature prit une tournure étrangère et surtout française. D'ailleurs, il faut en convenir, la littérature française s'était formée vers le milieu et la fin du dix-septième siècle avec une rapidité étonnante, une régularité classique et une élegance inimitable. Les Corneille, les Racine, les Molière, les Boileau s'étaient immortalisés; les imiter était se perfectionner, *et c'était profiter que de savoir s'y plaire.* On désespéra en Hollande comme en France et dans la plus grande partie de l'Europe, de créer quelque chose de plus parfait, et on se borna à les imiter plus ou moins servilement. Depuis ce moment jusqu'à la fin du dix-huitième siècle la littérature néerlandaise, qui n'avait plus assez d'énergie pour atteindre au sublime de Vondel, se modela entièrement sur le Parnasse français. Enfin, les jouissances éphémères attachées aux grandes richesses, qui s'accrurent de plus en plus pendant les soixante premières années de ce siècle; la satiété de tout ce qui est véritablement grand et patriotique, qui en résulte ordinairement et plonge l'ame dans une léthargie profonde dont de grandes secousses peuvent seules la retirer; la mode, en un mot, qui voulait impérieusement dans les hautes classes, que l'éducation de la jeunesse noble, opulente ou distinguée, fut confiée à des étrangers sans aucune prédilection pour la Hollande, sans aucune con-

naissance de sa langue, au contraire fortement imbus de préjugés contre le pays et ses moeurs; et ne se faisant aucun scrupule d'inculquer ces mêmes principes à leurs disciples; toutes ces causes réunies, jointes encore à des factions intestines, détruisirent le patriotisme, et avec lui l'enthousiasme si nécessaire aux littérateurs. On a donc lieu de s'étonner, qu'avec aussi peu d'encouragemens l'on rencontre encore au dix-huitième siècle tant d'excellens auteurs.

CHAPITRE IV.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Les Provinces-Unies à l'aurore du dix-huitième siècle n'étaient plus ce qu'elles furent jusque sur la fin du dix-septième. Malgré les circonstances elles n'en produisirent pas moins plusieurs bons poètes et prosateurs, dont nous allons parcourir la galerie. Ce dix-huitième siècle peut se diviser pour la littérature néerlandaise en trois époques distinctes: la première depuis 1700 jusqu'en 1775; la seconde depuis ce tems jusqu'à la révolution de 1795; et la dernière depuis cette malheureuse catastrophe jusqu'en 1813, période de la restauration, qui se rattache au moment actuel. Néanmoins il faut comparer pour bien juger; et, si la Hollande resta stationnaire pendant la première époque, les autres contrées de l'Europe, à l'exception de la France où Voltaire et Rousseau commençaient à briller de tout leur éclat, ne purent s'enorgueillir de succès plus déterminés. Les Shakspeare et les Milton n'existaient plus pour l'Angleterre; l'Es-

pagne et le Portugal ne produisaient plus de Cervantes ni de Camoëns; l'Italie se consolait du silence des poètes par les accords de la mélodie; et l'Allemagne n'avait encore ni Lessing, ni Klopstock, ni Goethe, ni Schiller, à environner de ses hommages. Dans les arts d'imagination un refroidissement subit glaça tous les esprits; la poésie, la peinture, la sculpture, même les ornemens des habitations se corrompirent partout. Une absence entière d'élégance et de grâce se manifesta dans tous les pays; tout devint lourd et surchargé d'ornemens et de richesses; on tomba dans une apathie léthargique, dont seulement des secousses violentes purent amener le réveil. En Hollande le commerce, et malheureusement le commerce routinier, s'empara de tout; quelques individus voulaient devenir les Mécènes des hommes de lettres; mais ces hommes eux-mêmes manquaient à la protection des riches; alors on créa des sociétés et des académies littéraires à l'infini, où les médiocrités du jour se passaient mutuellement l'encensoir, qui ne firent aucun bien, et dont les devises même sont oubliées de nos jours. Toute oeuvre littéraire devait être éprouvée au creuset de ces clubs, et il en résulta un style manièré et affecté, un faux goût et peu de génie. Plus cette froideur devint universelle, plus on apprécie les sommités littéraires, exceptions à la règle, que nous nous bornerons désormais à citer.

Lucas Schermer, jeune et brillant poète, qui n'atteignit que sa vingt deuxième année, est de ce nombre. Tous les critiques s'accordent à faire un éloge pompeux de ses poëmes, recueillis en 1712 et réimprimés. Ses églogues sont simples et naturelles; sa poésie épique est riche, mélodieuse et sublime: il s'attache à célébrer les premières campagnes du dix-huitième siècle, et parmi ses plus beaux ouvrages on distingue *le temple de Saturne*, *Méléagre et Atalante*, etc. Schermer apparut un moment comme ces météores brillans qui traversent un ciel nébuleux, pour aller se perdre dans l'immensité de l'espace. Quoique fort apprécié des vrais connaisseurs, il n'a pas vécu assez longtems ou n'a pas trouvé assez de prôneurs, pour que son nom vienne se placer sous la plume quand on trace les portraits des grands auteurs hollandais. Sous ce rapport son contemporain Huibert Korneliszoon Poot, l'un des poètes les plus célèbres de la Hollande, ordinairement cité avec les Hooft, les Vondel et leurs émules, fut plus heureux. Une circonstance fort remarquable et qui peut servir de mesure pour le dégré de civilisation des basses classes de la Hollande dès cette époque, c'est que Poot était fils d'un simple paysan des environs de Delft. Il naquit en 1689 et fut envoyé de bonne heure à l'école du village voisin; car alors déjà les villages de la Hollande

avaient leurs écoles primaires. Comme tous les enfans de la campagne, il fut destiné par son père à lui succéder dans sa paisible carrière; mais il se délassait des travaux de l'agriculture par la lecture de Vondel, de Hooft et d'Antonides, et cette étude fit germer son précoce talent. En 1716 le jeune paysan publia à Rotterdam un recueil de poésies. Dans ce siècle factice et blasé ce recueil cependant fut apprécié, et l'admiration ne connut plus de bornes lorsque l'on sut que l'auteur n'était qu'un jeune fermier sans aucune éducation. Bientôt les relations littéraires et les acclamations publiques l'enlevèrent à ses paisibles travaux, et il vint habiter la ville de Delft, où, sans expérience de la vie, il contracta des liaisons dangereuses qui l'auraient perdu, si la bonté de son naturel ne l'eût engagé à retourner vers ses pénates et à recommencer la vie des champs. Il se maria en 1732, et mourut peu de tems après dans sa quarante-quatrième année. Poot, simple campagnard, sans affectation de mœurs, a fait passer toute la naïveté de sa vie et de ses sentimens, toutefois relevée par un génie rare, dans ses charmantes pièces fugitives. Son style est doux et naturel, sa versification aisée; ses idées sont justes et morales, et l'on s'étonne d'y rencontrer à l'imprévu de ces traits de génie qui arrêtent le lecteur et lui font déposer le livre avec une douce émotion. Poot excellait dans l'idylle et la poésie érotique,

qui convenaient le plus à ses habitudes et à la simplicité de sa condition. On distingue particulièrement sa *Vie des champs*, *la pauvreté des richesses*, *les trésors de la pauvreté*, *la vie joyeuse*, *l'attente de l'amant*, *la soirée d'été*, *la lune avec Endymion*, la tendre *complainte sur la mort de sa mère*, et une foule d'autres morceaux, les uns plus naïfs, plus gracieux et mieux tournés que les autres. Le poète français qui rivalise le plus avec Poot et peut donner une idée de son genre, c'est Béranger quand il se livre à la bonté de son ame et à tous les charmes de son style enchanteur. Poot n'a point de rival en Hollande. Plusieurs auteurs, comme Vlaming, travaillèrent à cette époque et à son imitation dans le même genre, non sans mérite littéraire mais fort éloignés de la perfection de leur modèle.

Le théâtre d'Amsterdam, le seul qui existait, adopta de plus en plus les formes et les traductions françaises. Il y parut cependant au commencement du siècle un auteur comique et très original, le premier du genre devenu classique en Hollande; c'est Pieter Langendijk né en 1683. Il trouva la scène comique occupée par des farces ignobles, qui n'avaient d'autre mérite que de peindre les mœurs locales des petits bourgeois et du bas peuple; et son bon sens lui indiqua une autre route. A l'âge de seize ans il puisa son premier sujet dans

le roman de Cervantes, et le *Don Quichotte ou les nôces de Gamache* de Langendijk devint une charmante comédie, bien conduite, d'une versification aisée et remplie de verve: cette pièce est restée au théâtre. Langendijk était d'une classe inférieure, et ne fréquentait pas ce que l'on est convenu d'appeler la bonne société. Il n'a donc jamais pu saisir ni observer ces ridicules du grand monde, que Molière, attaché à la cour de Louis XIV, avait sans cesse sous les yeux. D'ailleurs dans ces tems la Hollande n'avait point de capitale. A la vérité les mœurs de la Haye différaient de celles d'Amsterdam, mais dans une petite république, où l'aristocratie était le véritable souverain, il devenait dangereux pour un homme de la classe de Langendijk d'en attaquer les formes et les ridicules. En général, c'est à la petitesse du cadre, qui devait faire rechercher des portraits dans toutes les allusions même les plus universelles, qu'il faut attribuer le peu de comédies produites par la Muse hollandaise. La verve, la gaîté et les contrastes ne manquaient pas; mais la crainte de blesser l'amour propre de telle ou telle famille puissante, de fronder telle ou telle magistrature, arrêtait les élans du poète comique. Dans une grande cité comme Paris, les couleurs de la cour et de la ville tranchent, les allusions même les plus malignes se perdent dans les masses; et malgré cela l'on sait combien il en a

coûté, même à Molière, de faire représenter ses plus beaux chefs-d'oeuvre. Il est donc naturel que Langendijk n'ait pu se livrer à toutes les inspirations qu'il ressentait sans doute, et dont quelques traits de ses pièces offrent des exemples frappans. Malgré toutes ces entraves il a attaqué de front trois ridicules de son tems: les querelles des physiciens sur le système de Newton, les spéculations de Law qui firent tant de victimes en Hollande, et la manie de s'élever au dessus de sa classe ou de se procurer des titres, alimentée par les anoblissemens concédés par Guillaume III roi d'Angleterre, à ses amis de Hollande et d'Utrecht. Il fronda le premier de ces ridicules dans sa pièce intitulée *les Mathématiciens* (*de Wiskunstenaars;*) le second, dans *Quincampoix* et *Arlequin actionnaire,* le troisième, dans *la double duperie en mariage* (*het wederzijdsch huwelijksbedrog*) et *Krelis Louwen*, aventure d'un paysan ivrogne, qui, après s'être enrichi à la loterie, veut acheter des terres et des titres, et que l'on guérit de sa manie des grandeurs en lui faisant accroire qu'il est Alexandre-le-Grand, en guerre avec Porus, mais battu par les Indiens et obligé de racheter sa vie aux dépens de son honneur. Toutes ces pièces, à l'exception peut-être de *la double duperie*, sont du genre bas comique, ou pour mieux dire ce sont des satires. Dans le genre de la comédie de moeurs on lui doit une

bonne pièce, *le miroir des négocians*, ouvrage très utile pour une ville de commerce; mais dans les pièces de caractère il ne s'est essayé qu'une seule fois, non sans talent, c'est dans *Xantippe* épouse de Socrate. Presque tous ces ouvrages sont demeurés au répertoire, quelques-uns pour leur mérite, les autres pour rendre hommage au seul vrai poète comique de la Hollande. La critique s'est beaucoup exercée sur Langendijk: les uns l'ont honoré du surnom de Molière hollandais, d'autres l'ont comparé à Scarron. Il ne méritait *ni cet excès d'honneur ni cette indignité.* Langendijk a été ce que Molière était dans *les Femmes savantes;* il a fait ce qu'il a pu dans sa position sociale, et s'il eût vécu de nos jours il aurait pu être le Picard de la Hollande, qui s'est plu comme lui à dépeindre plutôt les travers du moment qu'à tracer des comédies de caractère et de moeurs. Le mérite de Langendijk ne se bornait pas au théâtre; il a laissé encore plusieurs poésies fugitives très estimées, et une histoire rimée des comtes de Hollande. Après qu'il eût passé une vie laborieuse dans une manufacture, les magistrats de Harlem lui firent une pension et lui donnèrent retraite dans une institution, où d'honnêtes bourgeois de sa classe trouvent un asyle à la fin d'une carrière estimable.

Parmi plusieurs poètes médiocres que nous nous dispensons de citer, un seul Arnold Hoogvliet se distingue

éminemment. Il naquit en 1687 et débuta dans la carrière poétique par une imitation en vers des *Fastes d'Ovide*, dont le mérite est contesté; il publia ensuite deux volumes de poésies mêlées, dont quelques unes sont excellentes; mais l'ouvrage auquel il doit une juste célébrité et qui parut en 1727, c'est son poëme en douze chants intitulé *le Patriarche Abraham*. Cet ouvrage, brillant de poésie descriptive, des plus riches couleurs et d'une versification forte et harmonieuse, n'était cependant pas un poëme épique; c'est un long et superbe récit dans le genre de l'épopée, de la vie, des sacrifices et des combats du père des croyans. C'est la magnifique galerie des moeurs et des événemens qui accompagnèrent la première révélation du dogme d'un seul vrai Dieu, le tout embelli par les épisodes les plus gracieux et les plus terribles, transmis à la postérité dans un style pompeux, mais sans cette unité d'action qui constitue le poëme épique, sans le sublime du *Paradis perdu* de Milton et de l'incomparable *Messiade* de Klopstock. Les trois premiers chants ont le plus d'invention, les neuf autres suivent la route tracée par la Génèse; ils excellent par des beautés de description, telles que la naissance d'Isac et la destruction de Gomorrhe. Le dixième chant surtout est remarquable par les touchans combats entre l'obéissance envers Dieu et l'amour paternel, qui se livrent dans

l'ame du patriarche avant d'offrir son fils en holocauste. Un poëme aussi grave, aussi simple et aussi religieux que celui de Hoogvliet devait réussir chez un peuple comme les Hollandais, cherchant toujours le solide même dans leurs délassemens. Il eut un succès prodigieux et mérité: aujourd'hui il est devenu classique, et se trouve dans toutes les bonnes collections hollandaises. Malheureusement une foule de littérateurs disgraciés d'Apollon, s'imaginant qu'il suffisait de mettre la vie d'un patriarche, d'un saint ou d'un apôtre en vers, pour être poète, dépourvus d'imagination et ne sachant manier les vers comme Hoogvliet, mirent la main à l'oeuvre; et, pendant quelques années, la littérature néerlandaise fut inondée par des poëmes froids et languissans calqués sur celui de Hoogvliet, beaucoup admirés dans le tems et actuellement oubliés. Tel est toujours, dans les arts d'imagination, la destinée de ceux qui adoptent servilement la manière ou l'école de quelque célèbre contemporain. Le style froid et décoloré de ces poètes du jour contrastait beaucoup avec celui de Willem Swanenburg, qui, soit par un délire poétique, soit dans l'intention de fournir un contrepoids à la fadeur du tems, publia en 1724 un poëme intitulé *les Muses d'un peintre*, conception bizarre, remarquable par une enflure ridicule de style, qu'il confondait probablement avec le subli-

me, trop imitée de nos jours, et dont nous parlons uniquement parce que le genre de Swanenburg est passé en proverbe.

Dans la littérature moderne il faut toujours en revenir au théâtre, le seul endroit où, dans nos moeurs, le peuple entier se rassemble. S'il y avait disette de bons auteurs comiques, il existait cependant toujours, proportionnellement à la protection accordée à la scène, une abondance de bons auteurs tragiques. Le premier poëte de marque qui, dans ce genre, a fait honneur à son siècle, comme le premier en date, c'est Jean de Marre, auteur de l'excellente tragédie *Jaqueline de Bavière*, représentée en 1736 et soutenant encore la concurrence au répertoire avec les meilleures productions du théâtre français. Le sujet en est connu: c'est l'abdication de cette jeune et malheureuse comtesse en faveur de son oncle Philippe de Bourgogne, pour conserver la vie à son favori le sire de Borselen, le passage de la souveraineté de la Hollande dans cette illustre maison, et l'extinction de la guerre civile des Hoekschen et Kabeljauwschen. Cette pièce, dont le dénouement ressemble à celui *d'Adélaïde du Guesclin*, est conduite avec infiniment de talent; on y trouve toutes les unités françaises; le style en est pompeux; et, traduite ou imitée en d'autres langues, cette pièce serait partout représentée avec succès. De Marre a fait pré-

çais (*). Van Haren mourut en 1779 accablé de persécutions politiques, abreuvé de chagrins domestiques peut-être mérités, et anéanti par de sanglantes critiques qui le faisaient douter de sa gloire littéraire, de la vertu et même de l'existence de gens de bien. Son frère Guillaume van Haren, diplomate et homme d'état comme Onno Zwier, n'était pas moins poète que lui; il possédait la même richesse d'imagination, la même élévation d'idées, la même noblesse de sentimens, mais il porte les défauts de son style a un dégré supérieur, son élocution est dure, sa versification mal tournée, et il est étonnant que, vu les bons devanciers des van Haren, leur style soit terni par tant de défauts. Cependant, la part de la critique faite, nous devons rendre justice aux talens éminens de Guillaume van Haren, car c'est à lui, qu'au jugement de tous les connaisseurs nous devons le seul véritable poëme épique néerlandais que nous possédons; il en est même qui placent le poëme de van Haren immédiatement après l'*Énéide:* ce poëme est intitulé *les aventures de Friso.* Ce Friso est un personnage douteux dont les chroniques seules font mention. Il

(*) L'auteur de cet essai oublie de nous dire, qu'il a rendu à la tragédie d'*Agon Sultan de Bantam* le même service que Bilderdyk et Feith avaient rendu au poëme des *Gueux*, celui de revêtir cette belle pièce d'un style plus correct.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

tragédie est encore représentée avec succès et a toujours trouvé d'excellens interprêtes dans quelques grands artistes, dont nous parlerons plus bas. *Arsace*, la seconde des productions de Huydecoper, est également considérée comme un chef-d'oeuvre, et le mérite surtout, aux yeux des meilleurs critiques, par la peinture mâle et énergique des caractères, qui rivalisent avec ceux de Corneille, et par les beautés du style. Cet ouvrage a disparu de la scène, mais il méritait un meilleur sort. La poésie doit en outre au génie de Huydecoper une fidèle imitation des *Satyres et des Epîtres d'Horace*; dont il possédait la langue, ainsi que le grec.

Onno Zwier van Haren, aussi original et vrai poète que Huydecoper, descendait d'une des plus illustres maisons de la Frise, et occupa les plus hautes dignités de la république. Ces dignités lui attirèrent la haine d'ennemis puissans, qui firent incendier sa maison jusqu'à deux fois, pour détruire des documens et des papiers intéressans qu'il avait en sa possession. Il voua ses loisirs au culte des Muses et fournit au théâtre deux tragédies, *Agon*, *Sultan de Bantam*, tableau frappant de la chute des Sultans de cette contrée, et *Guillaume* I. Ces deux pièces sont vigoureusement tracées, quoique modelées sur l'école française. La première a beaucoup d'analogie avec *Mithridate*, elles ont un grand, et beau caractère national; mais, par un contraste

céder cet ouvrage d'une autre tragédie, *Marcus Curtius*, très inférieure à *Jaqueline de Bavière*; il fut aussi l'auteur d'une allégorie intitulée *la Fête séculaire du théâtre d'Amsterdam*, représentée en 1738. De Marre était secrétaire de l'administration supérieure du théâtre; et ce qui est une circonstance remarquable c'est que, né en 1696, il avait servi dès sa douzième année dans la marine marchande et n'avait abandonné cette carrière, bien étrangère au culte des Muses, qu'en 1731.

Voilà donc, au commencement du dix-huitième siècle, deux hommes éminens dans la littérature néerlandaise, Poot et de Marre, l'un fermier, l'autre capitaine marchand: que l'on prenne, après de pareils exemples, la mesure de la civilisation générale de la Hollande. Ses voyages et ses talens inspirèrent encore à de Marre plusieurs ouvrages d'un autre genre, spécialement un fort beau poëme en six chants intitulé *Batavia*, dont le sujet est l'établissement de la compagnie des Indes Orientales et de la domination hollandaise dans l'archipel d'Asie.

De Marre trouva un émule, moins original et moins sublime à la vérité, mais d'un mérite éminent, dans la personne de Sybrand Feitama. Il était plus grand versificateur que poëte; aussi ne lui doit-on que peu d'ouvrages d'invention, mais par contre une quantité d'excellentes imitations en

vers. Né dans une heureuse aisance, il reçut une éducation soignée et voua ses loisirs à la traduction de plusieurs tragédies de Voltaire, de Corneille et de Crébillon, parmi lesquelles on distingue *Brutus* et *Alzire*. Les productions cependant auxquelles Feitama doit sa plus brillante renommée sont ses imitations de *Télémaque* et de la *Henriade*. Feitama rendit la prose de Fénélon en très beaux vers alexandrins. Il fut le premier des bons traducteurs ou imitateurs; car on ne traduit pas des vers, on les imite; on fait passer les idées et non les expressions de l'auteur primitif dans un autre idiome; et certes ceux qui parviennent à rendre les bons ouvrages des grands auteurs étrangers en vers harmonieux, sonores et adaptés au sujet, méritent bien le titre de poètes, et ont ordinairement plus de mérite réel que cette foule de médiocrités, qui ne produisent que de petits poëmes ampoulés ou froids, et ne laissent échapper aucune circonstance politique ou de famille pour mettre le public au courant de leurs douces sensations. Feitama créa une excellente école d'imitation, sur laquelle nous reviendrons dans le résumé de la fin du siècle.

Trois contemporains de Feitama méritent encore d'être cités: l'un est Philippe Zweers, auteur d'une très bonne tragédie intitulée *Sémiramis ou la mort de Ninus*; le second est Frans van Steenwijk, auteur de la tragédie d'*Ada, comtesse de Hollande*;

le troisième enfin, comme Feitama, plus versificateur que créateur, c'est Lucas Pater: ils enrichirent tous le théâtre de quelques bons ouvrages. Cette carrière périlleuse fut encore honorablement exploitée à cette époque par deux des plus grands hommes que la littérature néerlandaise ait produits: nous parlons de Balthazar Huydecoper, et de Onno Zwier van Haren.

Huydecoper, le premier des bons grammairiens et étymologistes hollandais, sachant allier l'érudition à la verve poétique, digne nourrisson des Muses, et se reposant des soins de la magistrature dans le sein des lettres, Huydecoper commença sa carrière en 1719 par l'excellente tragédie d'*Achille.* Cette pièce, qui réunit les unités d'Aristote et la régularité de la scène française à l'ancien caractère original de la tragédie hollandaise, a pour sujet la vengeance d'Achille et la mort de Patrocle et d'Hector, avec la réconciliation entre Agamemnon et le fils de Pélée, qui en résultent. Avec un art infini Huydecoper a emprunté des idées et des situations à Homère, et a surtout réussi à faire contraster l'inexorable Achille avec le magnanime Patrocle, victime de son patriotisme. Les vers de cette pièce sont pompeux, et autrefois le monologue d'Achille ainsi que celui de Patrocle, bien supérieur au premier, étaient connus par coeur, tout comme les Athéniens récitaient les passages d'Euripide. Cette

tragédie est encore représentée avec succès et a toujours trouvé d'excellens interprêtes dans quelques grands artistes, dont nous parlerons plus bas. *Arsace*, la seconde des productions de Huydecoper, est également considérée comme un chef-d'oeuvre, et le mérite surtout, aux yeux des meilleurs critiques, par la peinture mâle et énergique des caractères, qui rivalisent avec ceux de Corneille, et par les beautés du style. Cet ouvrage a disparu de la scène, mais il méritait un meilleur sort. La poésie doit en outre au génie de Huydecoper une fidèle imitation des *Satyres et des Epîtres d'Horace*; dont il possédait la langue, ainsi que le grec.

Onno Zwier van Haren, aussi original et vrai poète que Huydecoper, descendait d'une des plus illustres maisons de la Frise, et occupa les plus hautes dignités de la république. Ces dignités lui attirèrent la haine d'ennemis puissans, qui firent incendier sa maison jusqu'à deux fois, pour détruire des documens et des papiers intéressans qu'il avait en sa possession. Il voua ses loisirs au culte des Muses et fournit au théâtre deux tragédies, *Agon*, *Sultan de Bantam*, tableau frappant de la chute des Sultans de cette contrée, et *Guillaume* I. Ces deux pièces sont vigoureusement tracées, quoique modelées sur l'école française. La première a beaucoup d'analogie avec *Mithridate*, elles ont un grand, et beau caractère national; mais, par un contraste

rerait des droits à la reconnaissance nationale. Guillaume van Haren a donné encore quelques autres poëmes. Son ode *Léonidas*, et sa mélancolique complainte lyrique intitulée *la vie humaine* sont dans tous les souvenirs. Ce fut à G. van Haren que Voltaire adressa cette ode si belle *Démosthène au conseil et Pindare au Parnasse*. Enfin, les frères van Haren, libres de toute influence étrangère, furent sans contredit les deux plus grands poètes néerlandais de cette époque.

La ville de Rotterdam donna le jour en 1702 à un poète fort distingué, Dirk Smits. La nature seule le forma; il occupa des emplois secondaires à la douane, et, pendant sa vie entière luttant avec les inégalités de la fortune, il déroba ses loisirs poétiques à des fonctions qui l'étaient si peu. On cite encore plusieurs de ses pièces fugitives comme des modèles d'un style doux et aisé. Toutes ses productions sont remplies de grâce et de sentiment, et tout amateur des lettres connaît *le chant du berceau* et *la couronne funéraire pour sa fille*. Il règne dans presque toutes ses poésies une gravité voisine de la mélancolie; et, soit influence du climat, soit caractère national, ce ton est prédominant chez les bons poètes hollandais; c'est celui qu'en général ils ont le mieux saisi. Les œuvres mêlées de Smits furent recueillies; ses deux plus grands poèmes, l'un intitulé

le sacrifice d'Israël à Baalphégor, modelé d'après le genre du tems sur l'*Abraham* de Hoogvliet, mais estimé par plusieurs bons critiques être supérieur à cette production classique; l'autre sous le titre du *Fleuve de Rotte* (*Rottestroom*), qui baigne les murs de Rotterdam, dans le genre du *Fleuve de l'Y* d'Antonides, étincellent de verve et d'images hardies, rendues dans un style élégant et pompeux. Ils ont été publiés séparément, et c'est surtout au dernier que Smits doit sa réputation littéraire.

Avant de faire mention honorable de deux autres bons poètes dans le genre sérieux et voisin de la théologie, nous devons porter un juste tribut d'hommages aux interprètes des bons poètes tragiques, traducteurs ou autres, qui honorèrent la scène hollandaise. S'il est vrai que, sans l'inspiration des auteurs dramatiques, les artistes ne seraient que de froids déclamateurs, il n'est pas moins vrai que l'existence de grands talens contemporains, dignes interprètes de Melpomène et de Thalie, produit des auteurs, ou les engage du moins, certains d'être bien rendus, à consacrer leur muse au théâtre ou à l'enrichir de bonnes traductions. Au dix-septième siècle Amsterdam cite avec enthousiasme Adam Karelsz. de Zjermesz, artiste distingué et auteur médiocre; dans la première partie du dix-huitième Jean Punt, tout aussi bon gra-

veur qu'artiste pour les premiers rôles, et Duim pour les emplois nobles. Leur genre cependant doit avoir beaucoup différé de la méthode actuelle; c'était plutôt déclamation qu'action théâtrale; mais le vrai créateur de l'art dramatique en Hollande c'est Corver, acteur célèbre, successeur des Le Kain et des Garrick, contemporain de Clairon, devancier de Larive et de Talma, et instituteur de cette célèbre tragédienne, le plus beau talent peut-être dont jamais la tragédie moderne a pu s'enorgueillir, en un mot de Madame Wattier. Corver fut à Amsterdam, seule ville de la Hollande qui jusqu'en 1773 eût un théâtre, le régénérateur du costume, et le premier introducteur de la vérité théâtrale; il mérite une place distinguée dans une histoire littéraire.

Cette digression nous paraissait nécessaire: les artistes forment le cortége des auteurs, et c'est leur assigner un rang bien honorable que de les placer après les Huydecoper et les De Marre. Cependant, les préjugés à leur égard n'étaient pas éteints, et l'incendie du théâtre d'Amsterdam en 1772, qui comptait alors 135 années d'existence, réveilla toutes les haines et les déclamations les plus ridicules contre la scène. L'esprit des poètes contemporains, dont il nous reste à parler, abondait en ce sens; il était entièrement opposé à la scène et à toute idée libérale. On cherchait dans le ciel un Dieu

vengeur, on ne rêvait que punition céleste, majesté divine outragée, et l'on se constituait messagers de la colère suprême. Néanmoins, parmi beaucoup d'idées mystiques qui vont jusqu'à l'absurde, et beaucoup de mauvais goût qui ordinairement en résulte, on rencontre chez ces auteurs des morceaux entiers écrits de main de maître, remplis de force et de verve, qui ont fait conserver leurs ouvrages dans toutes les collections. Tels furent le bourguemaître Lucas Trip de Groningue, Johannes Eusebius Voet médecin à la Haye et auteur d'une excellente traduction des Pseaumes en vers, Rutger Schutte, pasteur réformé à Amsterdam, etc.

A la fin de cette époque (1773) les États de Hollande (car le culte réformé était encore religion d'état), introduisirent aux exercices publics dans tous les temples protestans le nouveau plain-chant, ou, pour mieux dire, la nouvelle traduction des Pseaumes en vers beaux et sublimes dignes de la majesté du culte, dus en grande partie au génie de Johannes Eusebius Voet, et qui bannit enfin cette monstrueuse et indécente version de Pierre Dathenus, qui, comme nous l'avons déjà vu, avait été adoptée deux siècles plus tôt, mais que la crainte d'emporter le fonds avec la forme, ou une routine paresseuse, avait fait conserver jusqu'alors.

La langue écrite, ce pinceau de l'historien et du poète

fût approfondie et étudiée pendant cette époque, avec une attention réfléchie et digne des successeurs des Kilian. Celui que la reconnaissance des savans place à la tête de tous ces étymologistes et grammairiens, et dont les travaux, réunis à ceux de Kilian au seizième siècle et de Balthazar Huydecoper son contemporain, servent de base à l'étude du néerlandais, c'est Lambertus ten Kate. Cet illustre savant naquit à Amsterdam en 1674. Dès sa première jeunesse il se voua à ses doctes recherches et débarrassa les étymologies de toutes les conjectures qui tendaient à donner des origines fabuleuses aux langues, et à placer le berceau de tous les peuples dans l'Orient. Il trouva, comme nous l'avons déjà allégué, cette origine dans le mésogoth, et continua ses observations sur le gallois, l'anglo-saxon, l'allemand, l'islandais et le frison vulgaire, mais puisa spécialement dans la célèbre traduction des Évangiles par Ulphilas, évèque des Goths, publiée par François Junius, fonda la connaissance de toute langue écrite sur l'analogie et l'étymologie régulière, et livra enfin au public son grand ouvrage sous le titre d'*Introduction à la connaissance de la partie relevée du néerlandais*, Amsterdam 1722. Cet ouvrage est devenu classique, comme plusieurs autres productions de cet auteur. Ten Kate trouva un noble émule dans Balthazar Huydecoper. Nous avons déjà rendu hommage au mé-

rite poétique de ce grand homme de lettres; il nous reste à faire connaître ses travaux d'érudition. Il publia l'ancienne *Chronique de Melis Stoke* d'après cinq manuscrits, et accompagna cette édition d'un trésor de notes étymologiques et grammaticales, d'éclaircissemens et de passages restaurés, exploités par tous les savans. Il consolida ensuite sa haute réputation d'érudit par un autre ouvrage grammatical qu'il fit paraître sous le titre d'*Essai sur la traduction des Métamorphoses par Vondel.* Il n'avait évidemment choisi cette imitation, que pour servir de véhicule à ses idées et de texte à ses remarques élégantes, grammaticales et judicieuses sur la langue et la poésie néerlandaise. Ces deux ouvrages ne sont pas moins étudiés que celui de Ten Kate. On consulte encore sous le même rapport l'ouvrage de Monen sur la Grammaire, qui parut en 1706, et le Vocabulaire de Hoogstraten, publié en 1700, et revu en 1710 et 1725 par l'auteur.

L'histoire, si noblement commencée par Hooft et Brandt, trouva à cette époque de dignes continuateurs. Gerard van Loon écrivit *l'Ancienne histoire de Hollande*, 1734. 2 vol. in folio, et avait corroboré les écrits des autres auteurs par son excellent ouvrage intitulé *Médailles historiques néerlandaises*, 4 vol. in fol., qui parut en 1723; production classique sous le rapport de l'exactitude et de la vérité. J. Le Clerc donna en français (1723)

çais (*). Van Haren mourut en 1779 accablé de persécutions politiques, abreuvé de chagrins domestiques peut-être mérités, et anéanti par de sanglantes critiques qui le faisaient douter de sa gloire littéraire, de la vertu et même de l'existence de gens de bien. Son frère Guillaume van Haren, diplomate et homme d'état comme Onno Zwier, n'était pas moins poète que lui; il possédait la même richesse d'imagination, la même élévation d'idées, la même noblesse de sentimens, mais il porte les défauts de son style a un dégré supérieur, son élocution est dure, sa versification mal tournée, et il est étonnant que, vu les bons devanciers des van Haren, leur style soit terni par tant de défauts. Cependant, la part de la critique faite, nous devons rendre justice aux talens éminens de Guillaume van Haren, car c'est à lui, qu'au jugement de tous les connaisseurs nous devons le seul véritable poëme épique néerlandais que nous possédons; il en est même qui placent le poëme de van Haren immédiatement après l'*Énéide:* ce poëme est intitulé *les aventures de Friso.* Ce Friso est un personnage douteux dont les chroniques seules font mention. Il

---

(*) L'auteur de cet essai oublie de nous dire, qu'il a rendu à la tragédie d'*Agon Sultan de Bantam* le même service que Bilderdyk et Feith avaient rendu au poëme des *Gueux*, celui de revêtir cette belle pièce d'un style plus correct.

Note de l'Éditeur.

aurait été le fondateur du peuple frison. Dépouillé de ses états sur les bords du Gange, il cherche d'abord un asyle dans l'île de Ceylan; mais expulsé de ces bords inhospitaliers, un naufrage le jette sur les côtes de l'Asie; après plusieurs événemens il arrive à Rome; là de nouvelles catastrophes l'attendent. Il quitte la métropole, où il apprend l'art de bien gouverner, et transporté par les vents dans l'Océan Atlantique, un prince breton qu'il rencontre dans l'île de Vectis, lui désigne le pays des Alanes (les Pays-Bas actuels), comme sa vraie destination et son plus sûr asyle. C'est là qu'il délivre les peuples par des prodiges de valeur, et que la reconnaissance publique lui décerne la couronne de ces contrées auxquelles il donne le nom de Frise. On doit supposer un génie créateur à celui qui invente un pareil sujet. Malgré toute la bizarrerie qui l'accompagne, cet ouvrage étincelle des plus grandes beautés, et les descriptions variées de sites, de tempêtes, de naufrages et de combats, les grandes idées de politique et d'administration, les intéressans épisodes et une infinité de détails assurent l'immortalité à son auteur. Si un second Bilderdyk, également grand poète, possédait assez de patience et d'enthousiasme littéraire pour allier son nom à celui de van Haren et revêtir ce bel ouvrage d'un style plus convenable, il rendrait un véritable service aux lettres et s'acqué-

journal sont devenues classiques et recueillies dans les collections: il a été continué jusqu'à nos jours, et nous serons obligés d'y revenir. Ce journal fut suivi de deux autres, sous les titres de *Bibliothèque universelle* et *d'École universelle des arts et des sciences*; tous deux d'un fort grand mérite.

Après l'émancipation des Provinces-Unies et l'institution du théâtre d'Amsterdam fondé par les Rhétoriciens de cette ville, les sociétés de ce genre s'étaient dissoutes, et, à l'exception du club *Nil volentibus arduum* dont nous avons parlé, il n'existait plus de société ou d'académie de littérature néerlandaise digne qu'on en fasse mention. En 1766, il se forma des débris de quelques sociétés répandues en différentes villes une grande association littéraire, sous le nom de *Société de littérature néerlandaise*. Elle fut octroyée par les États de Hollande: c'était toute la protection qu'une république pouvait accorder, et ses membres furent choisis parmi les premiers fondateurs, tous hommes de lettres. Cette société, qui compta dès lors parmi ses membres les savans et les lettrés les plus distingués tint des séances publiques, décerna des prix, publia des mémoires, et était généralement considérée, avant la création de l'Institut en 1808, comme la première société littéraire des Provinces-Unies. Elle continue toujours d'exister et présente au scrutin de ses membres les

personnes qu'elle désire s'affilier; elle peut être considérée encore comme une de ces académies dont les principales villes de France s'honorent. Deux autres associations littéraires de ce tems, l'une sous la devise, *Kunst wordt door arbeid verkregen* (*l'Art s'aquiert par le travail*), l'autre sous le titre de *Kunstliefde spaart geen vlijt* (*l'Amour des arts n'épargne aucune peine*), méritent une mention honorable. Ceux qui voulaient faire partie de ces sociétés se présentaient eux-mêmes avec leurs contributions volontaires, mais le tems n'a pas épargné ces réunions. C'est ainsi que nous croyons avoir rendu justice à la littérature néerlandaise pendant la première partie du dix-huitième siècle; la seconde époque y touche naturellement de bien près, de manière que plusieurs auteurs qui ont illustré cette seconde partie du siècle appartiennent déjà à la premiére ou s'étaient presque formés en 1770.

L'esprit d'indifférence qui avait caractérisé le siècle existait encore; mais déjà les idées de patriotisme et la haine de l'arbitraire commençaient à se développer dans les écrits des auteurs de l'époque, et la poésie surtout s'en ressentit. Elle devint plus originale et donna le jour à un genre mixte entre l'ancienne littérature néerlandaise du dix-septième siècle et la poésie française; genre qui unissait les formes françaises à l'ancienne énergie hollandaise. D'ailleurs, l'Allemagne s'était formée, et Gellert, et

Lessing et Klopstock s'étaient immortalisés; leurs productions furent lues, critiquées, traduites, et dès lors la poésie allemande vint contrebalancer en Hollande la littérature française.

Dans ce genre mixte de poésie, mais plus français encore qu'allemand, nous distinguons d'abord Nicolas Simon van Winter et son illustre épouse Lucretia Wilhelmina van Merken, unis, comme le porte un simple monument qui leur a été récemment érigé à Amsterdam, unis par affinité de sentimens et de talens. Ils appartiennent encore en partie à la première époque du dix-huitième siècle. Les productions de van Winter sont variées; négociant respectable d'Amsterdam, où il naquit en 1718 dans la classe mitoyenne, il cultiva les lettres comme délassement; mais ces loisirs auraient pu remplir la carrière de tout autre. Lié avec les principaux auteurs de l'époque précédente, il contracta en partie leurs défauts, mais les surpassa presque tous dans la versification. Son premier ouvrage un peu marquant c'est le *Fleuve de l'Amstel*, qui est, comme le poëme de Smits le *Fleuve de Rotte* dont nous avons parlé, une description harmonieuse de ses bords, parsemée d'épisodes philosophiques et gracieux. On y chercherait cependant en vain le génie et l'originalité d'Antonides; l'époque du sublime n'avait pas reparu, le genre maniéré dominait encore; mais, sous le rapport du style et

de la vivacité des couleurs, cette production surpasse celles des contemporains; elle parut en 1755. Ce poëme est, comme celui de Smits, dans toutes les bibliothèques; mais, dans notre siècle d'émotions et de romantisme, ils sont plus estimés que lus. En 1769 van Winter donna un second poëme, dont Thomson lui avait sans doute inspiré l'idée, mais qui n'est ni une traduction, ni même une imitation de l'auteur anglais. Nous parlons du poëme des *Saisons*, en quatre chants, considéré comme modèle de poésie descriptive en style harmonieux. L'auteur y déploie une connaissance exacte de plusieurs sciences qu'il devait à son éducation, et il excelle non moins dans les imitations pittoresques de la nature. Il paraît que son union avec Madame van Merken en 1768 lui donna le goût de la poésie dramatique, que cette femme, si supérieure à son sexe, cultivait avec grand succès. Ils publièrent conjointement en 1772 deux volumes de tragédies, dont van Winter revendique pour sa part *Menzikoff* et *Monzongo ou le royal esclave*. Le sujet de Menzikoff est connu: l'auteur dépeint ce favori dans son exil en Sibérie, en proie à ses regrets et courbé sous le poids de la vieillesse, mais rétabli enfin dans ses dignités par l'intervention de l'amant de sa fille. Cette pièce, plutôt drame que tragédie, est bien conduite mais froide, et son plus grand mérite est d'être originale, c'est-à-dire, de

n'appartenir exclusivement ni au théâtre grec ni au français, sans en rejeter toutefois les formes classiques. La seconde, *Monzongo*, est demeurée au théâtre, où elle est toujours applaudie et considérée comme une des meilleures productions nationales. La scène est à Vera-Cruz: les Espagnols ont assujéti la population indigène et Fernand Cortez gouverne le pays; un des princes de ces contrées, Monzongo roi de Veragua, époux d'une princesse appelée Mélinde, fille du roi de Sempoalla, est tombé au pouvoir des Espagnols. Pour se soustraire à des humiliations il a fait courir le bruit de sa mort et a pris le nom de Zambiza. On le fait travailler avec d'autres captifs dans les mines royales, et on lui a donné une esclave pour épouse. Bientôt la tyrannie des Espagnols parvient à son comble: les esclaves forment un complot; Zambiza ou Monzongo est nommé chef des insurgés; on se prépare à une révolte ouverte, lorsque la princesse Mélinde, en proie au chagrin depuis la mort supposée de Monzongo, vient de la part du roi son père en députation à Vera-Cruz, et y retrouve son époux esclave et uni à une autre femme modèle de douceur et de grandeur d'ame. La conspiration éclate: Monzongo d'abord arrêté est relâché; une affaire s'engage entre les Espagnols et les indigènes; ces derniers triomphent un moment; on en vient à un traité. En attendant, la seconde femme de Mon-

zongo s'est sacrifiée pour lui dans la mêlée; au moment du traité elle vient mourir sur la scène et unit Monzongo à sa première épouse. Cortez, frappé de tant d'abnégation, de patriotisme et de vertus, rend la liberté au roi Monzongo, qui devient l'allié des Espagnols. Cette tragédie est très régulière et dans le même genre que *Menzikoff*, d'un style énergique et brillant, et réunit une peinture vraie et naturelle de caractères et d'événemens touchans à une grande libéralité de principes. L'auteur annonce dans sa préface, que l'horreur des châtimens infligés aux esclaves, et la haine qu'il porte à l'esclavage dont il désire l'abolition, lui a inspiré l'idée de sa pièce. Voilà donc encore un négociant d'Amsterdam, devenu en 1770 l'émule de Raynal et le précurseur de Wilberforce. La tragédie de *Monzongo* doit être considérée comme devancière de ces sentimens d'équité, de justice, d'humanité et d'égalité devant la loi, qui commençaient à reprendre en Europe et dont le triomphe est maintenant assuré.

Van Winter décéda en 1795 et eut le bonheur de ne pas survivre à la destruction de l'ancienne republique des Provinces-Unies, ni d'être témoin de l'abus des principes qu'il avait professés pendant sa longue et estimable carrière. Cependant il n'était pas homme à former école ou à régénérer une littérature: cet honneur appartient plutôt à sa

seconde épouse Lucretia Wilhelmina van Merken, douée d'un esprit droit, d'une ame pure et d'un génie admirable. Elle n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'elle fit paraître (en 1745) une tragédie intitulée *Artemine*, qui, à la vérité, ne faisait encore qu'annoncer son beau talent. En 1762 elle publia un poëme didactique sous le titre de *l'utilité des adversités*; cet ouvrage respire un Christianisme doux et charitable, et la pompeuse harmonie de ses vers fit la première réputation de leur auteur. Cinq ans plus tard elle publia un poëme héroïque en douze chants intitulé *David*: c'était un hommage rendu au caractère religieux de la nation et au goût de l'époque, qui, depuis la publication de l'*Abraham* de Hoogvliet, demandait à tout poète de renom une espèce d'épopée descriptive de l'un ou l'autre héros de la Bible. Cet ouvrage avait plusieurs des défauts de son modèle et inhérens à des productions de ce genre; mais ses couleurs sont plus vives, son style est harmonieux et même, au jugement de tous les connaisseurs, empreint d'une douceur et d'une grâce qui compense l'énergie de Hoogvliet. On admire surtout la visite de Saül à la magicienne d'Endor, le tableau de l'amitié de Jonathan et de David, et nombre d'autres passages devenus classiques. Néanmoins cet ouvrage, qualifié d'épopée par plusieurs bons critiques, fut surpassé onze ans plus tard par le beau poëme de *Ger-*

manicus, qui parut en 1779. Ce jeune héros, général romain, vainqueur des peuples de la Germanie, en devint le bienfaiteur et le père: tel est le sujet de ce poëme, divisé en vingt-quatre chants et parsemé des plus magnifiques épisodes, parmi lesquels on admire surtout la visite de Germanicus au bois sacré de Teutobourg, l'hymne des femmes Germaines, le naufrage du héros, et une foule d'autres passages dignes d'un Virgile et brillans de beautés du premier ordre. On s'est étonné, non sans raison peut-être, qu'une femme batave, une descendante des Germains n'ait pas choisi son héros parmi ceux qui combattirent les Romains, tels qu'Arminius ou Civilis, le libérateur de la Batavie, mais qu'elle l'ait pris au contraire parmi les oppresseurs de ces peuples. Sans doute, si Civilis eût été le héros du poëme, celui-ci aurait acquis un plus haut dégré de nationalité; et, sous deux formes différentes, dans *Civilis* et dans *les Gueux* de van Haren, la littérature Hollandaise aurait pu s'étayer de deux épopées nationales célébrant deux grandes époques; mais la part de critique faite, il n'en est pas moins vrai que *Germanicus* est un excellent poëme épique, simple, régulier et sublime. L'action et les épisodes y sont naturellement unis, les caractères beaux et soutenus, les sentimens nobles, la politique et la morale empreintes de sagesse, les descriptions vraies et pittoresques, la connaissance des

mœurs, des usages, de la religion et de la topographie étonnante dans une femme, et le style si harmonieux, que, sous le rapport de la versification, Madame van Merken est appelée le Racine hollandais. Ce poëme a été traduit en prose française, et l'admiration publique autant que l'opulence du fils de Mr. van Winter, héritier du talent de son père, ont fait donner une édition de luxe de cet ouvrage de sa belle-mère, car Mr. van Winter était veuf quand Mme. van Merken l'épousa. Cette femme célèbre, qui unissait toute l'énergie d'un grand homme aux vertus et à la douceur de son sexe, avait encore d'autres titres à la gloire que ses poëmes; ce sont les tragédies suivantes qu'elle publia consécutivement au nombre de sept et qui parurent de 1772 à 1786: *le siége de Leyde*, tableau du patriotisme sublime de cette ville et du dévouement de son immortel bourguemaître van der Werff à la cause de la liberté en 1574; *les Camisards*, déplorables victimes de leur attachement à la religion qu'ils professaient et des persécutions dans les Cévennes; l'intéressante *Marie de Bourgogne*, les orages de sa minorité et la turbulence factieuse des démagogues de son tems; *Louise d'Arlac*; *Sibille d'Anjou* épouse de Gui de Lusignan; *Gélonide*, pur tableau de l'amour maternel aux beaux jours de la Grèce; enfin l'*Amiral de Rijk*, négociant d'Amsterdam, à l'époque des troubles l'un des chefs des Gueux de mer, fait prisonnier de

guerre par les Espagnols, préférant les fers et l'échafaud à une capitulation honteuse, mais sauvé par l'admiration que son patriotisme inspire, même à ses ennemis. De tous ces ouvrages, *Marie de Bourgogne*, *le siége de Leyde*, *Gélonide* et *l'Amiral de Rijk* sont restés au théâtre; les autres, quoique d'un style brillant, sont froids et languissans. La tragédie de *De Rijk* est la plus parfaite: cette pièce servit pour l'inauguration de la nouvelle salle de spectacle d'Amsterdam, ouverte en 1774 et construite provisoirement après l'incendie du théâtre en 1772. Ces pièces, quoiqu' inférieures aux chefs-d'œuvre du triumvirat français, sont supérieures à ce qu'on appelle en France les ouvrages du second ordre et aux bizarres productions de nos jours; elles sont écrites dans ce genre mixte dont nous avons parlé plus haut, bien conduites, remplies de verve et de patriotisme, et d'un style pur et sublime. Le réveil de la muse néerlandaise peut dater de Mme. van Merken, car les chefs-d'œuvre des van Haren restèrent longtems dans l'oubli, et ne sauraient rivaliser ni de style ni de versification avec les productions dont nous parlons. Mme van Merken donna une impulsion nouvelle à la littérature de son pays, dont elle est un des ornemens classiques, et elle fraya la route à Feith et à Bilderdyk. Elle décéda en 1789, et s'acquit des droits à la reconnaissance de sa patrie.

Une autre dame de la plus haute naissance, la baronne de Lannoy, rivalisa avec Mme van Merken, et selon quelques-uns la surpassa dans la tragédie. Sa pièce intitulée *Léon-le-Grand*, qui dépeint si bien les mœurs et la décadence du Bas-Empire, mais qui au reste est modelée sur *Cinna*, est considérée comme un des chefs-d'œuvre du théâtre hollandais; et certes, il y a dans cet ouvrage plus de verve tragique et plus d'inspiration que dans les pièces de Mme van Merken. La magnanimité de cet empereur, qui pardonne à ses assassins comme Auguste pardonna à Cinna, en est le sublime sujet. En 1770 le patriotisme inspira une seconde fois la muse de Mme de Lannoy, et pour lors elle choisit *le siége de Harlem* et la bravoure d'une autre femme de distinction, Kenau Hasselaar, pour sujet de sa belle tragédie, qui étincelle des traits les plus brillans. On lui doit enfin un troisième ouvrage, moins célèbre que les deux premiers mais également bien écrit, qui parut en 1776, c'est *Cléopâtre* veuve d'Antipater. Ces trois productions, surtout les deux premières, ont des titres incontestables à l'immortalité, et plusieurs critiques placent la baronne de Lannoy au-dessus de Mme van Merken et de toutes les dames hollandaises qui se sont occupées de poésie; mais Mme de Lannoy avait, comme les van Haren, le préjugé de la naissance contre elle; car, chose extraordinaire dans ce pays de liberté, un

grand nom déjà illustré par son berceau a toujours éprouvé beaucoup plus d'obstacles à se faire distinguer dans la république des lettres, et même seulement à se faire rendre justice, que les beaux esprits sortis des classes mitoyennes ou inférieures, comme si les avantages de la naissance étaient déjà assez marquans pour consoler de l'absence d'une gloire littéraire, ou si le préjugé considérait les hautes classes incapables de quelque effort de génie. D'ailleurs, Mme de Lannoy habitait une ville de province et restait étrangère à toutes ces coteries qui cherchent ordinairement à former la réputation de leurs amis, en plaçant d'autres talens égaux ou supérieurs dans l'ombre, ou, ce qui est pire encore, en les calomniant. En 1780 Mme de Lannoy publia un volume de poésies mêlées d'un genre varié et du plus rare mérite: ses épîtres et ses satires, dans lesquelles elle avait choisi Boileau pour modèle, sont remplies de grâce, d'urbanité, de finesse et de bon ton. Un de ces ouvrages, *le vrai patriotisme*, remporta à Leyde le second prix de poésie d'une société littéraire, qui décerna le premier au jeune Bilderdyk pour le même sujet. Mme de Lannoy décéda en 1782 dans une petite ville du Brabant septentrional. C'était un auteur distingué, digne d'être honorablement mentionnée dans l'histoire littéraire de la Hollande. Deux autres dames, Sara Maria van der Wilp et Cynthia Lenige,

amie de Mme van Merken, méritent encore l'honneur d'être citées.

A la même époque le théâtre d'Amsterdam s'enrichissait des imitations en vers et des productions de Jean Nomsz. Cet homme singulier et d'un caractère irritable, tour à tour riche, dans l'aisance, et pauvre jusqu'à la mendicité, avait toute la verve et toute la vanité du poète, jusqu'au point de repousser les secours de ses amis dans ses derniers momens et de vouloir mourir à l'hôpital, où il décéda en 1803, à l'exemple, comme il l'observa lui-même peu de jours avant sa mort, des Cervantes et de tant d'autres génies. On ne saurait en effet lui refuser un beau talent. Il donna, à l'exemple de Feitama, plusieurs excellentes traductions ou imitations en vers des chefs-d'œuvre du théâtre français, parmi lesquelles on distingue surtout *le Cid*, *Athalie* et *Zaïre*. Sa versification est aisée et brillante; cependant quelquefois il a trop voulu développer les idées de l'auteur primitif, et il en résulte souvent des longueurs. Ses principaux ouvrages pour le théâtre sont *Marie de Lalain* ou *le siége de Tournai*, pièce parfaitement conduite, concise et d'un style aisé, qui se soutient toujours au théâtre, mais à laquelle on reproche trop d'imitations du *Siége de Calais* par Du Belloy; *Hambroek*, tableau de l'abnégation sublime de ce pasteur protestant à Formose, qui préféra, pour tenir sa

parole, d'aller à la mort comme un autre Régulus; et *l'Amiral de Ruyter*, longue dissertation en vers, dont l'exposition est imitée de la première scène d'*Alzire*, et qui ne se recommande au patriotisme des Hollandais que par la peinture douce et noble de ce grand homme. Nomsz donna au théâtre une cinquantaine d'ouvrages tant originaux que traduits. Il s'essaya encore dans une imitation en vers des *Fables* de La Fontaine, de *Numa Pompilius* de Florian, et de la *Jérusalem délivrée*; mais cette dernière production, la meilleure de celles que nous venons de citer, ne parut qu'en partie; plus tard on ouvrit une souscription pour les autres chants, mais qui ne fut pas suffisamment encouragée. Nomsz, dans son ambition démésurée, voulut donner un poëme épique à sa patrie: le sujet en était bien choisi, c'était *Guillaume premier*, fondateur de la république; mais l'exécution ne répondit pas à l'attente, et, à l'exception de quelques beaux passages, on le jugea très inférieur au *Germanicus* de Mme van Merken; cet ouvrage n'eut aucun succès. Nomsz écrivait entièrement dans le genre français; il n'avait pas étudié les classiques de l'antiquité, et ne saurait être comparé pour le théâtre à Mme van Merken ni à la baronne de Lannoy, mais il était véritable homme de lettres; comme bon poëte du second ordre, son nom ne périra pas, et il méritait de la ville d'Amster-

dam une meilleure destinée qu'un lit de mort dans un hospice public. Les excellens acteurs de son tems et surtout Mme Wattier, cette grande tragédienne dont nous parlerons encore et qui alors commençait à briller, ont sans doute stimulé le zèle de Nomsz pour le théâtre, qui en Hollande *ne promet qu'un nom et des lauriers* très souvent disputés. Ils exercèrent la même influence sur d'autres hommes de lettres, car entre les années 1780 et 1810 le théâtre d'Amsterdam fut à son apogée de gloire.

Alors on vit paraître quelques tragédies de Willem Haverkorn, puisées presque toutes dans l'histoire de la Hollande, et écrites dans ce genre mixte que Mme van Merken maniait avec tant de succès, mais sans posséder sa brillante versification. Ces pièces sont régulières mais froides, cependant empreintes d'un cachet national, et l'on voit encore représenter avec quelque plaisir *Claudius Civilis*, *Adélaïde de Poelgeest* et *Élisabeth Woodeville*, où le caractère de Richard III est parfaitement tracé. Mr. Haverkorn abandonna jeune encore le culte des Muses, et dans ces tems de troubles et de dissentions politiques, qui avaient fait défendre à diverses reprises, pour différens motifs, quelques unes de ses pièces, préféra le repos et le soin de ses finances à une réputation qui ne devint pas classique. Cependant, parmi le petit nombre de bons auteurs

qui, sans la moindre récompense pnblique, ont donné au théâtre des pièces non traduites, Haverkorn est digne d'une mention honorable, à cause du nombre et même du mérite de ses productions. Il est décédé en 1827. Les imitations de quelques tragédies en vers de Pieter Johannes Uylenbroek, toutes traduites du français en style riche et harmonieux, et celles de Jean Gérard Doornik d'une versification rare, obtinrent un succès mérité; et quoique dans l'histoire d'une littérature fixée, des imitations d'ouvrages en langue vulgaire ne doivent long-tems arrêter l'attention, le style de ces deux poètes est tellement soigné, qu'ils méritent l'honneur d'être nommés. On regrette néanmoins que leur modestie les ait empêchés de toucher aux misérables traductions de la société *Nil volentibus arduum*, qui s'était emparée de tant de chefs-d'œuvre de la scène française, et les ait obligés de recourir, à peu d'exceptions près, aux pièces de Du Belloy, de Chénier et d'autres auteurs du tems. Plus tard on a été moins scrupuleux pour les ouvrages de cette société, et la littérature dramatique s'est enrichie de quelques bonnes imitations dont les auteurs sont encore vivans.

Le caractère national peu enthousiaste de la scène, et les journaux littéraires souvent rédigés par des ecclésiastiques qui avaient la scène en horreur, ou par des savans éloignés d'Amsterdam, ne rendirent

pas toujours justice aux productions dramatiques, mais prodiguèrent souvent des éloges outrés à des pièces fugitives dont les auteurs acquirent quelquefois une réputation qui appartenait à d'autres. Tel fut Le Frank van Berkhey, lecteur d'histoire naturelle à Leyde, où il décéda en 1812 dans un âge fort avancé. Il ne demeura pas étranger aux troubles du tems et se distingua par son fidèle attachement à la maison d'Orange; mais, bon naturaliste indigène, il était mauvais poète, et cependant ses productions furent admirées, encensées, chantées par d'autres poètes, et lui valurent une réputation qui nous oblige à parler de lui. Auteur de circonstance, ce fut lui qui eut l'honneur de chanter publiquement le second jubilé du siège de Leyde en 1774. Jamais pièce de ce genre ne fut autant applaudie et ne reçut autant d'éloges de toutes les médiocrités de l'époque, et même de quelques bons auteurs, que ce chant séculaire; mais la postérité, car elle existe déjà à présent pour cet ouvrage, n'est pas venue confirmer ces louanges, et a trouvé beaucoup d'enflure et de platitude là où des contemporains avaient applaudi au sublime et à la simplicité. Il en est ainsi, excepté dans la poésie imitative, de presque toutes les productions de Berkhey, que nous nous dispensons de citer. Cette époque comptait encore les deux cousins Abraham et Jean Jacob Vereul, de Kruyff, van der Woordt, etc.

parmi les bons auteurs de pièces fugitives et de circonstance dont on parlerait à l'aurore d'une littérature, mais qui n'étaient qu'hommes de lettres et dont les productions ne sont pas assez variées ou marquantes pour leur consacrer une mention spéciale dans une littérature fixée.

Dans des genres différens la Hollande possédait alors trois autres grands poètes déjà successeurs de Mme van Merken, et qui ont signalé le réveil et le grand élan de la Muse batave, le siècle de Bilderdyk: c'est van Alphen, Bellamy et Nieuwland. Aucun de ces poètes, dont les deux derniers sont morts à la fleur de l'âge, n'a laissé d'ouvrage de longue haleine, soit poëme soit tragédie; tous se sont bornés à des pièces fugitives ou légères mais pleines d'idées, de verve, d'imagination, de poésie enfin. Le premier, Hieronymus van Alphen, appartenait à une famille distinguée et occupa lui-même les plus hautes places de son pays, telles que celles de procureur-général près la cour d'Utrecht, de pensionaire de la ville de Leyde, enfin de trésorier-général des Provinces-Unies, dignité équivalente à celle de ministre du trésor public. Fort attaché à ses principes, il désapprouva hautement les menées des démagogues de 1795, quitta ses emplois lors de l'invasion des Français, et mourut paisiblement à Leyde en 1803. Van Alphen était enthousiaste des bons poètes allemands qui l'avaient dé-

vancé, et adopta presqu'entièrement leurs idées sur la théorie ce dont il fit preuve en imitant l'ouvrage de Riedel intitulé *Théorie des Arts et des Sciences*, et dans quelques dissertations. Il n'entre pas dans le plan de cet essai de discuter si van Alphen rendit par-là service aux belles-lettres hollandaises; il amortit en effet la trop servile imitation des français; mais pour se rejeter sur l'idéalisme, les abstractions et la métaphysique des allemands: c'était s'affranchir d'une servitude pour retomber dans une autre; et l'époque suivante, plus superficielle, devint par là à quelque peu d'exceptions près, toute allemande. Cependant van Alphen, si imbu d'idées germaniques en théorie, avait reçu une éducation trop hollandaise et trop classique, pour que cette admiration pût exercer une influence fâcheuse sur ses productions; il choisit donc une route mixte, allemande pour l'énergie; anglaise pour la mélancolie, car les *Tombeaux de Hervey*, les *Nuits d'Young* et les *Poésies d'Ossian* étaient à la mode; française pour la grâce, et hollandaise pour le patriotisme, l'originalité et l'esprit religieux. Ses oeuvres parurent consécutivement sous le titre d'*Essais de Poésie religieuse*, 1771 et 1772; de *Poëmes et Méditations*, 1777; de *Chants néerlandais*, 1779; d'*Hymnes pour le Culte public*, 1802; et de *Poésies pour l'enfance*, ouvrage qui parut en 1781, qui fut itérativement réimprimé et

lui acquit des droits à la reconnaissance éternelle de ses compatriotes, puisque dans cette poésie enfantine, si simple en apparence, il sème les premières idées de religion, de soumission à la Providence, de vertus domestiques et de patriotisme. Dans toutes les familles honnêtes les enfans apprennent par coeur les vers de van Alphen : c'est leur ami, c'est leur guide, qui demeure à leur portée ; et il est véritablement touchant de se rappeler que cet homme d'état, absorbé dans les grandes affaires, ait trouvé des loisirs pour devenir le conseiller et le poète des générations naissantes. Van Alphen en Hollande est l'auteur national de l'enfance, comme Cats celui de l'âge mûr et de la vieillesse. Sa poésie, fruit de la méditation, du patriotisme et de la religion, est composée d'hymnes, de plusieurs odes et de dithyrambes. Leur style est gracieux, noble, véhément ou sublime, on y distingue nombre de morceaux pleins de goût, inspirés par la circonstance du moment, mais déjà devenus classiques. On admire entr'autres le *Chant de victoire des matelots hollandais*, diverses complaintes, l'ode intitulée *le traité* (*het bestand*) ; et au nombre des cantates, chefs-d'oeuvre d'énergie et de hardiesse, il en est une qui surpasse toutes les autres, *le Ciel étoilé*.

Jacobus Bellamy, le second des auteurs dont nous avons fait mention, est mort jeune mais immor-

tel. Il n'atteignit que sa vingt-huitième année, et n'en avait pas moins su remplir cette courte carrière. On supposera naturellement que dans un pays aussi civilisé que la Hollande, après une éducation classique, un homme de génie ait pu exceller fort jeune dans la poésie; mais il en est autrement: Bellamy sortait des classes les plus inférieures de la société. Il perdit son père à l'âge de cinq ans, et les premières notions de langue et d'écriture acquises, sa mère lui fit apprendre un métier et le destina, parce qu'il était fort de constitution, à l'état de boulanger. Pendant son apprentissage la ville de Flessingue, où il était né, célébra en 1772 le deuxième jubilé séculaire de la liberté hollandaise, et le jeune homme composa une pièce de vers, faible production d'un adolescent de quinze ans, mais qui dans une petite ville fixa l'attention, surtout celle du savant Te Water, alors pasteur protestant en cette ville et depuis professeur à l'université de Leyde. On s'intéressa au jeune homme et l'on s'arrangea de manière à ce qu'il pût quitter son métier, étudier les langues, se livrer à Utrecht à l'étude de la théologie, et se destiner à la prédication de l'Évangile. Ce projet fut exécuté: le jeune poète, affranchi de toutes les influences, abjura toute imitation littéraire, embrassa les idées du tems avec ferveur, et, fit paraître sous le voile de l'anonyme les *Chants patriotiques*

de *Zélandus*, production pleine de verve et de patriotisme, qui fut reçue avec un enthousiasme né peut-être de la circonstance autant que du vrai mérite de l'auteur. Il donna presque en même tems, c'était en 1782, un recueil de *Poésies érotiques* aussi décentes que gracieuses. Enfin, il inséra plusieurs pièces de vers dans des écrits périodiques, et long-tems après sa mort, qui survint en 1786 avant qu'il eût achevé ses études, ses amis publièrent ses *Poésies posthumes*; c'était en 1808. Plus tard, en 1816, toutes ses productions réunies en un seul volume, reparurent sous le titre de *Poèmes de Bellamy*. Ce sont des pièces fugitives, mais on ne sait ce qu'on y admirera davantage, de l'élégance, de la grâce et du style harmonieux, ou de la force, de l'originalité et de la verve patriotique. Citer les titres de ses pièces dans une foule de beaux morceaux est impossible; ce sont des modèles en leur genre faisant la gloire de leur auteur, qui, malgré tout leur mérite, ne sortent pas de la poésie mêlée, mais qui, lors même que la génération de ses contemporains sera éteinte, conserveront une place près de Poot et de Luyken.

Le troisième de ces auteurs, Pieter Nieuwland, né en 1764, eut plusieurs points de conformité avec Bellamy: comme lui il sortait des classes inférieures de la société; son père était charpentier dans un petit village près d'Amsterdam: ainsi que Bellamy, son

génie précoce trouva des Mécènes; les frères de Bosch, dont l'un fut grand poète latin, le formèrent: comme lui il décéda fort jeune encore, en 1794, à l'âge de trente ans. Mais Nieuwland était de beaucoup supérieur à Bellamy: phénomène des plus remarquables, il était simultanément grand mathématicien et grand poète, en latin comme dans sa langue maternelle. Ses études achevées sous les auspices de De Bosch il fut appelé, âgé de vingt-trois ans seulement, à une chaire de philosophie, de mathématiques et d'astronomie à Utrecht, place que les circonstances politiques l'empêchèrent cependant d'occuper. La ville d'Amsterdam l'en dédommagea en 1789, en le nommant lecteur de mathématiques à son athénée; et plus tard, en 1793, l'université de Leyde l'appela dans son sein. Mais cette belle ame, car Nieuwland, comme presque tous les grands auteurs hollandais, fut homme vertueux, froissée par des pertes cruelles et par l'appréhension des orages qui menaçaient son heureuse patrie, succomba à tant de chagrins dès l'aurore de sa brillante carrière. Il ne s'occupa de poésie que pour se délasser de ses doctes études; et cependant, toutes ses productions sont des chefs-d'oeuvre de grâce, d'urbanité, de force et d'énergie. C'est l'élégance de Tibulle, unie à la douceur d'Ovide et à la hardiesse de Pindare, qui éclate surtout dans ce magnifique chant lyrique intitulé *Orion*. Sa poésie, comme

celle de Bellamy, est mélangée; mais si les productions de J. B[te] Rousseau et de Pindare-Lebrun sont en France des titres à l'immortalité, celles de Bellamy et de Nieuwland ne le sont pas moins en Hollande. Ces deux rares génies continuèrent l'impulsion commencée par M[me] van Merken et surpassèrent leurs devanciers; ils furent les contemporains de Feith et de Helmers, que nous avons placés dans la dernière époque.

Une foule d'hommes de lettres se groupaient autour des génies et des beaux talens de ce tems; ils avaient sans doute du mérite poétique, et l'énumération de leurs opuscules peut intéresser leurs compatriotes, mais leur gloire n'est pas assez assurée pour en parler à des étrangers. Uylenbroek, que nous avons déjà cité, était libraire et fournit l'occasion de se produire à tout poète qui voulait faire connaître ou juger ses productions, au moyen d'un recueil qui parut pendant une série d'années jusqu'en 1809, sous le titre de *Kleine dichterlijke Handschriften* (*Manuscrits poétiques*). C'est à cette collection, enrichie des productions des meilleurs poètes du tems, que de jeunes auteurs confièrent leurs premiers essais; et l'on ne saurait disconvenir que cette entreprise a sauvé plusieurs bons morceaux de l'oubli, ou stimulé l'émulation des littérateurs. Les sociétés littéraires de *Concordia* et de *Felix Meritis* à Amsterdam surtout, essentiellement

différentes de ces anciennes coteries qui voulaient tyranniser la langue et la littérature, excitaient également le zèle des poètes et des orateurs, en leur facilitant les moyens de lire leurs productions, sans les assujettir à une critique déplacée. Mais l'époque vit naître une autre grande association, dont l'influence sur la civilisation des classes mitoyennes et inférieures fut immense: c'est la société dite *d'utilité publique* (*Tot nut van 't Algemeen*), l'une des meilleures institutions qui existent en Europe, en ce qu'elle fait germer les idées les plus saines par la publication d'opuscules à la portée du peuple. Cette société fut créée à Monnikendam par le pasteur mennonite Nieuwenhuyzen, qui par ce fait seul a immortalisé sa mémoire.

On écrivait beaucoup plus en prose qu'autrefois; mais dans un pays aussi peu étendu que l'ancienne Hollande, dont la langue inconnue aux étrangers offre peu de chances de débit aux libraires, cette portion de la littérature fût toujours en arrière de la poésie. Un ouvrage doit être fort intéressant en Hollande pour qu'il promette des bénéfices à son auteur, et d'ailleurs ses idées restant ignorées, les savans ont presque toujours préféré le latin et plus tard le français, pour publier leurs observations. Heureusement les mémoires de plusieurs sociétés littéraires sont venus à leur secours; ces recueils sont devenus des mines pré-

cieuses pour différens points de littérature, de poésie, d'histoire, de philosophie, etc., et ont sauvé d'un oubli certain des discours et des éloges dignes de la plume d'un Thomas. Le grand poète latin de Bosch s'acquit ainsi que van Alphen, des droits à la reconnaissance publique par son intéressant mémoire sur l'*imitation des anciens*, et par celui concernant *les meilleurs guides à consulter pour les règles de la poésie*, couronnés par la société Teylérienne.

Le burin de l'histoire fut manié en 1774 avec fermeté par la main de Simon Styl, qui mérite une place dans cet essai sous le double rapport de la poésie et de l'histoire. Au théâtre il donna une tragédie intitulée *les citoyens de Mitylène*, et une comédie ayant pour titre *Crispin philosophe*, restées au répertoire, mais dont le nom même de l'auteur immortalisé par un chef-d'oeuvre en prose, est le plus grand éloge. Cet ouvrage: *de l'accroissement et de la prospérité des Provinces-Unies*, n'est pas une histoire, mais un tableau succinct et critique des événemens qui ont amené, consolidé et garanti les prospérités de son pays; enrichi de caractères; parsemé d'observations aussi justes que remarquables; décelant une connaissance approfondie du commerce, de l'industrie, de la constitution et de la politique des Provinces-Unies; empreint d'un patriotisme vif mais tolérant, et écrit dans un style hardi et attachant.

L'ouvrage de Styl est l'un des monumens les plus précieux pour l'histoire de la Hollande, écrit dans la manière de Robertson, maintenant plus généralement adoptée, mais trouvant encore peu d'émules à l'époque ou Styl écrivait; il est considéré en outre comme le guide des hommes d'état et des vrais libéraux hollandais, et cependant, Styl n'était que médecin à Harlingen en Frise. La révolution de 1795 ouvrant, comme toutes les grandes secousses politiques, d'autres carrières au génie, appela Simon Styl à la première assemblée nationale, qui, non moins que l'assemblée constituante en France, se distingua par ses lumières et le grand nombre d'hommes marquans et de bons patriotes qu'elle comptait parmi ses membres. Styl s'y fit remarquer par son véritable patriotisme et sa rare éloquence; mais, ayant eu le malheur ordinaire des gens de bien au milieu des agitations, celui de ne pas servir les passions du jour et de ne flatter aucun pouvoir, il ne fut pas réélu: et, sa première mission terminée, il se retira dans sa province avec une conscience pure, abandonnant à l'intrigue ou à la médiocrité, toujours en adoration du système ou des factions du moment, ce qui ne devrait appartenir qu'à la probité et au mérite, l'honneur de représenter ses concitoyens. Styl décéda en 1804, et ses productions sont classiques.

Le professeur Te Water, Mécène du poète Bellamy,

publia à la même époque son intéressante *Histoire de la fédération et des placets de la noblesse néerlandaise pour la cause de la liberté politique et religieuse.* Cet ouvrage, moins éloquent et brillant que celui de Schiller sur le même sujet, est plus véridique, parfaitement écrit et appuyé sur des preuves solides et historiques. Enfin, le professeur Bondam, historiographe de la Gueldre, recueillit dans un ouvrage raisonné plusieurs documens intéressans pour l'histoire de cette province, et l'on doit à la plume du grand-pensionnaire van de Spiegel, le dernier des grands hommes d'état de cette belle république qui s'écroula sous le poids des richesses et des discordes civiles, une excellente dissertation *sur l'origine et l'histoire des droits néerlandais.*

Le roman se releva également à cette époque; non ces tableaux qui font rougir la pudeur et qui depuis long-tems souillaient la littérature française, ni ces monstrueuses conceptions anglaises et germaniques dont la lecture fait frémir, ni à la vérité ces charmans récits que nous devons au génie de Scott, de Picard, d'Auguste Lafontaine et de leurs écoles, mais le roman de caractère et de moeurs dans le genre de Richardson. On doit ces ouvrages, qui sont devenus en Hollande aussi classiques que ceux de Fielding en Angleterre, aux loisirs de deux dames intimément

liées de sentimens et de goûts littéraires, Elisabeth Bekker, née en 1738 à Flessingue, d'abord épouse puis veuve du pasteur Wolff et Mlle Agatha Deken. L'une avait de l'esprit, de la finesse et un style souvent caustique; l'autre de la gravité et une piété éclairée. Voulant charmer leurs loisirs, ces dames respectables, qui cependant donnèrent un peu trop dans la politique à la mode, ce qui les obligea d'émigrer pour quelque tems en 1787, firent paraître en commun quatre romans intitulés *Sara Burgerhart*, *Willem Levend*, les *Lettres d'Abraham Blankaert* et *Cornelia Wildschut*. Ces ouvrages, les deux premiers surtout, sont des tableaux piquans et nationaux de caractères hollandais, tracés dans des lettres d'une vérité remarquable, et faisant naître des événemens tout naturels. On leur reproche néanmoins quelques longueurs rachetées par la naïveté du style et l'exacte peinture des moeurs. Ces productions resteront indubitablement et donneront plus tard une idée des moeurs hollandaises de la classe mitoyenne vers le milieu et la fin du dix-huitième siècle. Quelques années plus tard Mme Post fit paraître deux romans, inférieurs aux précédens il est vrai pour la peinture des moeurs et des caractères, et écrits dans le genre sentimental mais non sans mérite, et qui eurent beaucoup de vogue en 1788 et 1791 lorsqu'ils parurent: l'un est intitulé *la campagne*, l'autre *Reinhard*. Il est à

remarquer qu'à cette époque et aujourd'hui encore cette partie de la littérature, à une seule exception près dont nous parlerons plus bas, a été abandonnée aux dames; les hommes presque tous occupés d'une manière différente, car la Hollande est le pays du travail, croiraient-ils donc ce genre au-dessous de leur gravité?

Après Ten Kate et Huydecoper, l'étymologie et la grammaire hollandaise peuvent être considérées comme fixées; quelques points de l'orthographe étaient cependant encore en litige, et nous verrons plus bas comment on s'y prit pour la rendre uniforme. Mais il restait encore à glaner dans le champ cultivé par ces grands hommes, et les savantes recherches ou les ouvrages de Pieterson, de Clignett et de Steenwinkel sont là pour l'attester. De l'époque dont nous venons de traiter, naturellement liée à la première partie du siècle comme à sa fin et au moment actuel, date le nouvel élan de la littérature hollandaise; mais plus nous approchons de cette dernière époque, plus nous éprouvons de difficultés à rendre une impartiale justice au vrai mérite. La postérité n'existe pas encore pour ces auteurs; on les a connus, et la prévention ou l'amitié peuvent égarer la plume: d'ailleurs, un grand homme de lettres est une espèce de monument gigantesque et national; il doit être jugé ou admiré à quelque distance, car de près les petits défauts de propor-

tion sont trop remarqués, et le monde voit ordinairement ériger à regret des statues à ses contemporains. Cependant il est de ces hommes rares pour qui la postérité commence pendant leur vie, et, quoique nous ne commettrons point l'indiscrétion de louer nos amis aux dépens de ceux qui nous sont indifférens, ni ne passerons sous silence les noms de ceux qui ne sont pas de notre bord, les Bilderdyk et les van der Palm viendront naturellement se placer sous notre plume.

Nous datons cette dernière époque de 1795, non que plusieurs des auteurs dont nous aurons à parler n'eussent déjà alors acquis les arrhes de l'immortalité, mais attendu que le bouleversement successif et total de l'ancienne république et de ses excellentes institutions, jusqu'en 1813, a révolutionné la littérature comme la politique et l'état, et amené tour à tour une anarchie de principes littéraires et un élan remarquable dans les écrits, qui dès lors affranchis de toute entrave, exprimèrent la véritable pensée des auteurs.

Dans ce siècle de politique et de commotions il faut toujours commencer par les tristes discordes civiles, même en parlant de littérature et de beaux-arts, et aucun pays peut-être n'a autant souffert au moral pendant plus de trente ans que les Provinces-Unies. D'abord en 1781 une guerre avec l'Angleterre, résultat de la révolution américaine pre-

mière ruine du haut commerce, peu compensée par la victoire douteuse du Doggersbank. De là des discordes civiles entre les aristocrates, les partisans du Stadhouder et les nouveaux démagogues qui commençaient à se montrer; les insultes prodiguées à l'illustre maison d'Orange; l'invasion prussienne en 1787; les poursuites intempestives contre des chefs de parti; les haines, les troubles fomentés par ces derniers aux dépens de leur fortune; les mouvemens de la Belgique dirigés par quelques prêtres ignorans et fanatiques; l'influence de la révolution française sur les patriotes hollandais; la fuite du Stadhouder; l'entrée des Français en 1795; leur alliance dégénérée en spoliations; la nouvelle guerre avec l'Angleterre; la perte de deux flottes, l'une par les chances d'un combat sanglant mais honorable, l'autre par la trahison; l'anéantissement total du commerce, unique source de la prospérité hollandaise; des changemens précipités de gouvernement, qui ne furent heureusement toujours que de froides et de pâles imitations des bouleversemens de la France; ensuite quelques années de calme sous le règne de Louis Bonaparte; l'affreux système continental; la réunion à la France comme alluvion; le despotisme des dernières années de Napoléon et de ses séides, tempéré sans succès par la probité et la bonté d'ame du prince Lebrun; la chute de cet immense empire d'un jour, rempli

d'un siècle d'évènemens; enfin, le réveil simultané d'un peuple opprimé, conservant encore quelques étincelles de son ancien patriotisme, abjurant toute haine, et offrant librement, de son propre choix, la souveraineté au fils du dernier Stadhouder, qui ne l'accepta que sous le bénéfice de formes constitutionnelles en harmonie avec les idées du dix-neuvième siècle.

Telle est l'histoire succincte de cette dernière époque, et certes ces trente ans auraient pu éteindre tout sentiment sublime, tout effort d'imagination, toute pensée libérale avec le véritable patriotisme, qui reçut de violens échecs, pour céder la place à l'égoisme et à l'intrigue. Le contraire arriva: *le genre humain*, comme on l'a dit, *était en marche*, et la Hollande, de tout tems le foyer de la tolérance et des saines idées libérales, ne resta pas en arrière. D'abord, après la révolution de 1795, les mots de liberté, d'égalité et de droits de l'homme, les triomphes d'un parti sur l'autre, dans les classes mitoyennes les sentimens d'une jeunesse ardente se croyant appelée à tout régénérer, voyant des élévations rapides et voulant pareillement y atteindre; ensuite la protection éclairée et les munificences royales de Louis Bonaparte; plus tard l'opposition à Napoléon, les accens du patriotisme humilié et enchainé, la haine du despotisme; enfin, l'allégresse publique lors de notre régénération

politique, l'exaltation produite par l'idée d'avoir reconquis une patrie et un prince national, les événemens de 1814 et de 1815, et le désir sincère dans les hommes de bonne foi, Hollandais et Belges, de s'unir cordialement dans une seule et même patrie, firent naître consécutivement des poètes, des orateurs et des historiens.

Il paraît que le repos tue l'imagination et que celle-ci se réveille dans les agitations. Cependant l'ancienne littérature française conservait en Hollande toute son influence, mais elle trouva un contrepoids dans la nouvelle littérature allemande, et, entre ces deux genres, celui dont Mme van Merken avait posé les fondemens se perfectionnait et se corroborait. Dans le parti classique on s'est beaucoup récrié sur l'influence du romantisme allemand; sans doute les Bellamy, les Feith dont nous allons parler, Bilderdyk lui-même et tous les bons poètes d'alors ne sont pas restés étrangers aux beautés des Klopstock, des Goethe et des Schiller; mais ces plaintes nous paraissent exagérées, et la bonne ou haute littérature gagnant toujours en originalité nationale, s'est de plus en plus affranchie de l'influence étrangère. Il n'en fut pas de même de la littérature du jour; car après 1795 on voulut entamer l'esprit des classes inférieures: si l'on s'était borné aux excellentes institutions pour l'instruction primaire de ces classes dont la Hol-

lande et surtout la ville d'Amsterdam recueille les fruits salutaires, on aurait bien fait; mais on désira aller plus loin, on voulut les mettre à la lecture, on voulut leur donner le goût des réunions littéraires et du théâtre, et sauf quelques exceptions on s'y prit assez mal. Les savans et les hommes de lettres distingués, à moins qu'ils ne fussent du parti populaire, dédaignant alors encore de s'occuper de ces classes, abandonnèrent la littérature de cette catégorie de lecteurs à ces demi savans, à ces écrivains sans vraie connaissance de leur langue ni des bons modèles anciens et modernes, errant eux-mêmes dans une fausse route, parce qu'ils n'adoraient que les dieux littéraires du jour. Dès lors la *traductomanie* s'empara de tous ces demi littérateurs qui cherchaient des moyens d'existence, et l'avidité des libraires en profita; la Hollande fut inondée de traductions de théories politiques et littéraires, de mauvais romans, de pièces sorties de la plume féconde de Kotzebue et de ses imitateurs, de mélodrames des boulevards de Paris, et il en résulta que les classes inférieures, déjà entraînées par tous les miracles politiques du jour, conçurent des idées exaltées, se crurent toutes littéraires ou savantes, et oublièrent les bons classiques hollandais, ce Cats le guide de leurs pères, ce Poot, ce Luyken et tant d'autres bons poètes que nous avons cités, pour se jeter dans un ro-

mantisme outré. Le théâtre contribua malheureusement à cette décadence de l'esprit national: jusqu'en 1795 les règlemens voulaient, qu'à quelque peu d'exceptions près en faveur de l'un ou l'autre ouvrage marquant en prose, les pièces fussent en vers; circonstance insignifiante en apparence, mais qui éloignait beaucoup d'ouvrages dangereux de la scène. A la révolution les autorités furent changées, et on nomma une autre direction imbue des idées du jour; cette administration n'eut rien de plus pressé que de faire représenter toutes les pièces de Kotzebue et de la révolution française, même celles sans moeurs ni principes. A chaque révolution politique l'administration du théâtre d'Amsterdam changeait également; les successeurs à la direction ne pouvaient pas détruire d'un seul trait l'œuvre de leurs prédécesseurs; les dépenses devenant énormes, on se jeta dans des parades, des ballets de luxe, dans les mélodrames les plus monstrueux, et si la tragédie classique trouvait encore des auditeurs, on le devait aux talens sublimes de Mme Wattier. C'est ainsi que le goût du peuple se corrompit; les bons ouvrages furent mis de côté; les acteurs, peu jaloux d'étudier leur langue et les bons poètes, se façonnèrent au langage dur et maniéré, aux Germanismes et aux Gallicismes des traducteurs peu lettrés, car chacun s'en mêlait; enfin, malgré toutes les améliorations successives, il fau-

dra bien du tems encore pour faire revenir le public d'Amsterdam aux bons ouvrages classiques. Tels ont été les dégats du torrent révolutionnaire en littérature: il en résulta qu'à quelques exceptions près, du moins jusqu'en 1813, la haute littérature se sépara du théâtre avec le dégoût naturel de voir abandonner les plus nobles productions du génie pour les farces du jour et les horreurs du romantisme.

Tels furent selon nous, pendant cette époque, l'état de la littérature en Hollande et les causes qui influèrent sur sa prospérité et sa décadence. L'un des plus grands poètes de ce tems fut Rhynvis Feith, qui avait déjà commençé ses publications mais consolida sa gloire dans le moment dont nous parlons. Né dans l'aisance à Zwol, il étudia le droit à Leyde et fut receveur des douanes dans sa ville natale. Les médailles proposées au concours par une société littéraire de Leyde stimulèrent son ardeur poétique; souvent émule de la baronne de Lannoy il partagea ses lauriers, et véritable patriote il voua ses premiers accens à la patrie et à la liberté. *L'Hymne en l'honneur de la victoire du Doggersbank* (1781), *l'Hymne à la liberté*, celui *aux ennemis de la Néerlande*, le *Chant Tyrtéen*, l'ode *à ma lyre*, qui parurent toutes de 1779 à 1787, sont là pour l'attester; mais c'est surtout dans ses deux magnifiques pièces, l'une et l'autre

intitulées l'*Éloge de l'amiral de Ruyter*, que ces beaux sentimens, unis à un talent poétique du plus haut caractère, brillent d'un éclat resplendissant. La société de Leyde, qui dejà avait plus d'une fois couronné les morceaux envoyés au concours par Feith sous le voile de l'anonyme, avait proposé des prix d'or et d'argent pour les meilleurs poëmes à la gloire de De Ruyter. Parmi plusieurs pièces la société en distingua deux, véritables chefs-d'œuvre de l'espèce, l'un en vers alexandrins, l'autre dans le genre lyrique; mais quelle fut la surprise du jury, lorsqu'à l'ouverture des billets on reconnut qu'un seul poète était l'auteur de deux ouvrages d'un style si pur et d'une versification si belle sur le même sujet, et cependant si différens l'un de l'autre; et cet homme était Feith. On était encore au tems de la saine littérature, et l'on conçoit aisément le degré d'admiration que toutes les classes de la société ressentirent pour le jeune auteur qui avait si noblement chanté l'idole de la nation. Il publia presque en même tems (1781) quatre volumes d'odes et de poésies, collection de pièces fugitives seulement, mais presque toutes d'un rare mérite. Feith était, comme nous l'avons dit, un vrai patriote; il vit avec indignation l'invasion prussienne de 1787, et, quoique trop enthousiaste peut-être des idées de la révolution, il vit peu après 1795 son attente

trompée, pleura le bouleversement de la république, et ne reprit sa lyre patriotique qu'en 1814, pour chanter la restauration de son pays et le descendant des Nassau. Le cœur de Feith était porté au genre sentimental; le romantisme anglais et allemand étaient trop en harmonie avec la grave mélancolie de son caractère pour que la nouvelle école ne le rangeât pas bientôt sous ses drapeaux. Il lui porta tribut dans ses romans de *Julie* et de *Ferdinand et Constance*, ainsi que dans ses romances sous le titre de *Fanny*, qui parurent successivement en 1783 et 1785 et firent alors époque, mais qui, malgré les clairs de lune, les saules pleureurs et la mélancolie des nuits sont aujourd'hui oubliés. Cependant si tous les adeptes de l'école de Feith, car il eut beaucoup d'imitateurs, eussent reçu son éducation classique; qu'ils eussent possédé sa pureté de goût, son style brillant et son élégante versification, et su réunir comme lui dans un genre mixte la littérature ancienne et les classiques hollandais, français et allemands, il aurait ouvert une nouvelle carrière au génie; mais ses disciples ne firent que se traîner dans la route qu'il venait de tracer; bientôt les productions de ces imitateurs devinrent aussi froides que les cimetières et les nuits qu'ils chantaient; et ce genre, bientôt tourné en ridicule par le bon sens national, fut entièrement abandonné. Feith s'illustra par

deux beaux ouvrages, *le tombeau*, qui est de 1792, et *la vieillesse*, qui parut en 1803. Ce sont des poëmes moraux et religieux, parsemés de beaux épisodes, d'une versification gracieuse et aisée, et traités dans le genre de Young. Ces deux poëmes sont dans toutes les collections, et ont corroboré chez un peuple grave et religieux la réputation du chantre de De Ruyter. Feith s'essaya également au théâtre; mais, malgré tout le mérite de son style et la beauté des caractères, on s'aperçoit clairement qu'il n'avait pas l'entente de la scène, à laquelle il assistait rarement. Ses productions en ce genre sont *Thirsa*, le sujet des Macchabées (1784), *Lady Jeanne Gray* (1791), *Inès de Castro* (1794), et *Mucius Cordus* (1795), entièrement dans l'esprit du tems. Les deux premières, *Lady Gray* surtout, sont de longues déclamations en vers et ne se soutiennent pas sur la scène; la dernière est un ouvrage de la révolution, qui n'est plus représenté, mais la troisième, *Inès de Castro*, est une excellente tragédie du second ordre, demeurée au répertoire, et toujours applaudie, grâces aux deux beaux caractères d'Inès et de l'Infante, éminemment tragiques. Feith possédait le rare avantage d'écrire aussi bien en prose qu'en vers, et plusieurs dissertations ou discours sur la religion, la politique et la littérature, envoyés à des concours littéraires, presque toujours couronnés, et recueillis

séparément ou dans les mémoires des sociétés, non moins que ses lettres sur la littérature publiées avec Kantelaar, sont autant de fleurons à la couronne de ce grand homme de lettres, qui fut en même tems homme religieux et d'honneur. Feith, qui est déjà classique, reçut les plus flatteuses récompenses du génie dans l'enthousiasme de ses compatriotes. Il fut l'un des premiers membres du nouvel Institut créé par Louis Bonaparte, fut décoré par le Roi des Pays-Bas, et mourut en 1824 dans sa ville natale, où la reconnaissance publique lui a érigé un monument. Beaucoup d'originalité, d'énergie et de grâce sont ses caractères distinctifs.

La renommée de Feith fut partagée par un autre poète, indubitablement d'un grand mérite, mais inférieur selon nous à son contemporain: ce poète était Jean Frédéric Helmers. Né à Amsterdam en 1767 dans la classe bourgeoise, il ne reçut point d'éducation classique, mais se borna à l'étude de sa langue comme on l'apprenait alors, et à celle du français, de l'anglais et de l'allemand. Doué d'une imagination vive et de beaucoup de sagacité, il sut profiter de ses lectures et étudia surtout les œuvres de Voltaire. La société d'Uylenbroek, protecteur de tout jeune littérateur révélant quelque génie, lui donna la dernière impulsion, et en 1788 il inséra dans le recueil des *Manuscrits poétiques* son

premier opuscule de quelque mérite, l'ode intitulée *la nuit*. Elle fixa l'attention sur l'auteur; les prôneurs arrivèrent, et de prime abord il obtint une réputation. Il ne la dut cependant ni au nombre ni à la qualité de ses premiers ouvrages, tout aussi peu qu'à son engouement pour les idées du jour, car Helmers, qui aurait pu faire une fortune comme tant d'autres, resta au milieu de toutes les secousses invariablement attaché à ses principes qui étaient orangistes, mais tempérés par un vrai patriotisme. Il donna en 1790 un poëme en trois chants ayant *Socrate* pour sujet. En 1798 il s'essaya au théâtre dans une tragédie intitulée *Dinomaque*, froide et mauvaise copie de *Mérope* et de *Gélonide* par Mme van Merken, mais qui tomba de suite. Admirateur zélé des classiques français, il s'indigna avec raison de voir en 1796 et 1797 remplacer leurs chefs-d'œuvre par des pièces de Kotzebue, et commença à rédiger un journal de spectacle dont il ne parut que six numéros; en 1801 il donna un volume de pièces fugitives sous le titre de *Fantaisies poétiques*. On y remarque une *ode* superbe à Bonaparte revenant alors d'Egypte, un poëme sur la liberté et plusieurs autres morceaux énergiques, riches de couleurs et d'imagination, mais souvent d'un style négligé. Certes, à moins de vouloir proclamer œuvre de génie tout ce que l'on publie, ces productions, dans une lit-

térature aussi riche que la littérature hollandaise, ne devaient pas valoir à leur auteur l'encens que ses amis lui prodiguaient; car plusieurs de ses contemporains, et surtout ses devanciers, avaient mieux fait. Mais les circonstances servirent à la renommée de Helmers, plus encore que ses ouvrages; ardent patriote, il publia en 1809 et 1810 deux volumes de *Poésies*, remplies de morceaux qui respirent l'amour de la patrie, la gloire des ancêtres et l'impatience du joug étranger; ces morceaux, reçus et lus avec avidité, trouvèrent des échos dans tous les cœurs bien nés; Helmers acquit une popularité qui croissait avec le despotisme de Napoléon et la haine de l'étranger et inspira à cette ame patriotique l'idée d'un grand poëme en six chants, qu'il fit paraître en 1812 à l'époque de la plus grande oppression, au milieu des bouleversemens et des ruines sous le titre de *la Nation Hollandaise*, comme un tableau monumental de l'ancienne gloire désormais perdue, ou comme un reproche fait à la postérité des héros. Cet ouvrage, d'un genre mixte entre la poésie épique et la didactique, est divisé en six chants, dont le premier célèbre la moralité, le second les combats sur terre, le troisième les combats sur mer, le quatrième la navigation, le cinquième la gloire scientifique, et le sixième les progrès des Hollandais dans les beaux-arts; il est parsemé de beaux épisodes et de tirades magnifiques. Ce poëme est

le vrai titre de l'auteur à la renommée littéraire: de bons critiques lui reprochent cependant la division trop froide de l'ouvrage, trop d'enflure dans les vers, un style souvent négligé, des répétitions, et parfois une imitation qui descend jusqu'au plagiat; d'autres, remplis d'enthousiasme, surtout parmi les hommes moins lettrés, l'exaltent jusqu'aux nues, et ne font aucune difficulté de placer Helmers et ses productions, surtout sa *Nation Hollandaise*, au-dessus de tout ce qu'a jamais produit la muse Batave. Selon nous, il ne mérite *ni cet excès d'honneur ni cette indignité*. Helmers est un homme de génie, qui aurait plus de titres à la gloire s'il avait davantage mûri ses conceptions, souvent hardies et toujours énergiques; s'il avait étudié les classiques et les grands auteurs hollandais; et si des éloges outrés ne lui eussent fait considérer ses défauts même comme des beautés. Cependant, plusieurs morceaux de *la Nation Hollandaise* sont des chefs-d'œuvre, et l'épisode de Beyling, ainsi que plusieurs autres fragmens de ce beau poème national, seront en tout tems conservés et admirés. Cette publication, entravée par la censure de Napoléon, parut d'abord mutilée et valut l'honneur de quelques persécutions à son auteur, qui mourut en 1813, quelques semaines avant la restauration de cette patrie qu'il chérissait et dont il fut le consolateur dans l'adversité. Alors

le vrai texte de l'ouvrage fut rétabli dans une réimpression, mais l'auteur ne vécut pas assez pour recueillir les hommages non comprimés de la reconnaissance publique. Helmers, dans ce poëme, a fait faire un grand pas à l'originalité de la nouvelle école hollandaise.

On doit placer à cette époque, car nous devons passer sous silence une foule d'hommes de lettres qui ne se sont fait connaître que par quelques pièces détachées, cinq auteurs qui, par la nature de leurs productions ou les bienfaits qui en sont résultés pour la littérature nationale, méritent une mention dans cet essai. Le premier est Adrien Loosjes, parent du pasteur mennonite de ce nom qui fut le premier rédacteur des *Vaderlandsche Letteroefeningen*, libraire distingué à Harlem, plus célèbre romancier que poète, mais qui mérite qu'on fasse mention de lui parce qu'il sortit de la voie trop commune des pièces fugitives. Il donna quelques tragédies prises dans l'histoire de la Hollande, mais qui ne purent se soutenir au théâtre; un poëme en six chants ayant pour titre *la dernière campagne de l'amiral* de Ruyter, ouvrage sagement conduit, bien versifié et rempli de patriotisme, et une élégante imitation des *trois règnes de la nature*. Loosjes rendit de grands services à la littérature: ses *oeuvres posthumes* furent réunies en deux volumes, et le professeur Peerlkamp prononça son éloge.

Le second est Pierre van Winter, fils de l'auteur de *Monzongo*. Élevé par des parens lettrés il conçut de bonne heure du goût pour la littérature classique, et le développa de plus en plus dans la société des De Bosch, des Uylenbroek, des Wytenbach et de tous les bons esprits dont Amsterdam s'honorait alors et se glorifie encore aujourd'hui. Il acquit des richesses immenses dans un commerce conduit avec autant d'honneur que de connaissances, et prouva que le culte des Muses pouvait s'allier à la fortune. Il devint, comme Visscher, le Mécène et l'ami de Helmers et des hommes de lettres de son tems, et il encouragea simultanément les peintres, possédant lui-même une superbe galerie de tableaux. En 1797 il publia une imitation en vers de l'*Essai sur l'homme*, suivie en 1804 d'une élégante traduction des *Odes d'Horace*, qui lui donna des droits à la célébrité mais excita peu d'enthousiasme, parce que le romantisme et l'enflure s'étaient déjà emparés de l'attention publique. M^r^. van Winter d'ailleurs ne fut prôné par aucun parti politique, et se préserva de la manie des places: il décéda en 1807, généralement estimé.

Le troisième auteur dont nous allons parler est Johan Meerman Seigneur de Dalem, descendant d'une famille illustre dans les lettres, la magistrature et la diplomatie. Son père, Gérard Meerman,

fut ambassadeur en Angleterre et se rendit célèbre par ses écrits. Lui-même reçut une éducation toute classique et soignée, fit ses études à Leyde et en Allemagne, parcourut l'Europe entière, fut présenté à toutes les cours et se lia, même d'amitié, avec les souverains et les hommes illustres de tous les pays qu'il avait visités. Bientôt le jeune Meerman, qui unissait une fortune colossale à une haute naissance et de grands talens, entra dans les affaires et siégea en 1794 aux États-généraux; mais la révolution, dont il détestait les principes, l'éloigna bientôt de sa patrie; et, après avoir publié en 1797 son *Histoire du comte Guillaume de Hollande Roi des Romains*, en cinq volumes, il commença de nouveaux voyages, dont il fit paraître consécutivement les relations, écrites avec l'élégance d'un homme du monde. Rentré dans sa patrie et imbu de la littérature allemande, il voua ses loisirs à la traduction de la sublime *Messiade* de Klopstock, qui parut de 1803 à 1815 avec un grand luxe de typographie et de gravure. Il traduisit ce poëme dans le rythme choisi par Klopstock, le moderne hexamètre; mais, soit que la langue hollandaise ne s'y prête pas, soit que l'oreille est trop habituée aux vers alexandrins en usage depuis Spieghel et Vondel, cette imitation n'obtint qu'un succès d'estime, qu'il mérite sous tous les rapports. Cet ouvrage est le plus grand des titres littéraires

de l'auteur, qui en réunit plusieurs autres mais plus périssables, lorsqu'en 1802 il rentra dans les affaires. Louis Bonaparte, qui voulait s'attacher l'ancienne aristocratie, combla Mr. Meerman de faveurs et de titres, et son frère Napoléon l'appela, lors, de la réunion, au sénat conservateur. Meerman eut le courage, rare ponr l'époque, de dire alors dans un assez mauvais poëme il est vrai, intitulé *Montmartre*, des vérités fort dures au maître tout puissant, et de faire l'éloge des Hollandais. Il continua à rendre de grands services aux lettres et à ses compatriotes. Fidèle à son serment, il ne s'en crut relevé qu'à l'entrée de Louis XVIII à Paris et revint dans sa patrie, où il décéda en 1815. Le célèbre professeur Cras a écrit son éloge en langue latine.

Le quatrième de ces auteurs est une femme, Mme van Streek, qui se distingua davantage par le choix énergique de ses productions que par le mérite de leur exécution. Elle traduisit quelques poëmes français, composa un roman, et se fit remarquer par une imitation en vers de l'Énéide, qui sans doute ne rend pas les charmes de l'original, mais dont quelques passages cependant méritent d'être conservés. Mme van Streek avait obtenu une modique pension du Gouvernement. Le cinquième enfin est Mr. Barend Klyn, récemment enlevé aux lettres et digne compétiteur des meil-

leurs auteurs de l'époque dans la poésie didactique et morale.

C'est en hésitant que nous terminons la galerie de nos poètes par un homme qui existe encore, car pour d'autres nous nous bornerons à indiquer leurs noms; mais cet homme à lui seul est une génération, et si d'abord les Spieghel et les Coornhert ont créé la littérature néerlandaise; si les Vondel, les Antonides et leurs contemporains, lui ont donné une physionomie nationale modifiée par les Hoogvliet, embellie par les van Merken et les Feith; Bilderdyk dans ses immortels ouvrages lui a donné un caractère et une impulsion qui, avec Lord Byron peut-être, le placent à la tête de tous les poètes contemporains. Né à Amsterdam en 1756, ce génie extraordinaire n'est pas seulement le plus grand poète que la Hollande ait produit, il est encore l'un de ses premiers grammairiens et de ses plus illustres savans. Destiné à la profession d'avocat, il ne devint pas seulement excellent jurisconsulte, mais encore savant, théologien, médecin, historien critique, astronome, antiquaire, dessinateur et ingénieur, et acquit des notions parfaites de presque toutes les langues modernes, ainsi que de l'hébreu, de l'arabe et du persan, dont il traduisit et imita les plus brillans morceaux, mais avec une verve qui leur donne une couleur inimitable. Bilderdyk excelle dans tous les genres de poésie, la tragédie

seule exceptée, dans laquelle il n'a jamais pu égaler les anciens, ni le triumvirat français, ni Shakspeare, ni Schiller, ni Vondel, mais qui cependant soutient la comparaison de tout ce que l'Europe a produit hors ces grands modèles. Si les gouts misanthropiques de Bilderdyk à un âge déjà avancé, une santé chancelante et une série de malheurs publics et domestiques, ne l'eussent éloigné de la société, il aurait été pour l'esprit et la finesse, car il les possède au suprême degré, le Voltaire de la Hollande; pour la majesté, l'imagination, la force et la gravité, il en est le Pindare, le Goethe et le Milton. A l'âge de vingt ans il se fit connaître d'abord en vainqueur, et remporta une médaille d'or pour un poëme traitant de l'*influence de la poesie sur le gouvernement;* jàmais encore la lyre hollandaise n'avait fait retentir de pareils accords. Plus tard, en 1777, à l'instar de Feith, il en remporta deux sur le même sujet, *le véritable patriotisme.* En 1779 il donna sa superbe imitation en vers, d'*Oedipe roi:* par cet ouvrage il ramena, comme Mme van Merken l'avait fait pour la nationalité, le goût de ses compatriotes aux belles formes classiques de l'antiquité, et imprima un nouveau caractère à la haute littérature néerlandaise, qui unit dès lors la grâce française, l'impétuosité allemande et la majesté miltonienne à la verve du midi, à la véhémence orientale et aux beautés clas-

siques et harmonieuses de l'ancienne Grèce et de Rome dans le siècle d'Auguste. Dès ce moment et jusqu'en 1795 il enrichit la littérature de plusieurs volumes de pièces détachées: odes, hymnes, romances, méditations, poésie érotique, tout jaillissait de cette imagination ardente qui, dans tous les genres, faisait le désespoir de ses concurrens. Cependant il exerçait en même tems la profession d'avocat à La Haye. Partisan zélé de la maison d'Orange, il concourut par des actes et des écrits à tous les événemens qui eurent lieu de 1787 à 1795, rompit ouvertement avec les aristocrates et les démagogues, manifesta son opinion par des protestations, refusa de prêter serment à la nouvelle république, ce qui ne lui a jamais été cordialement pardonné, et fut contraint d'abandonner sa profession et d'émigrer, sans fortune ni moyens, à la suite du Stadhouder. Mécontent du sort et des événemens, mais éminemment religieux et résigné aux décrets de la Providence, il donna des leçons de dessin, de langue et de droit, en Angleterre et en Allemagne. Le duc de Brunswick l'accueillit à sa cour, mais son caractère classique et exaspéré le dégoûta de l'Allemagne et du romantisme, et lui fit même oublier plus tard dans ses vers, que ces mêmes allemands lui avaient accordé l'hospitalité et rendu la vie de l'émigration tolérable. Dans cet intervalle il publia encore quelques volumes de

poésies mélangées supérieures à leurs devancières, ainsi que cette élégante imitation de *l'homme des champs* alors à la mode, qui en Hollande effaça l'original. Bilderdyk, ce qui est une circonstance remarquable, demeura l'ami intime du savant Valckenaar, ardent républicain et célèbre par sa mission en Espagne. Celui-ci conjointement avec quelques amis des belles-lettres, lui facilita sa rentrée en 1806, et peu de tems après la Hollande fut érigée en royaume sous Louis Bonaparte, protecteur des lettres et des arts. Les principes monarchiques, même d'absolutisme, entraient trop dans le caractère de Bilderdyk, pour qu'il ne s'abandonnât pas avec toute l'effervescence de son ame au jeune souverain, qui, malade comme lui, cherchait des consolations dans l'étude, et qui se l'attacha par toutes les séductions de l'amour-propre et toutes les munificences royales. Pensionnaire du roi, par lui consulté, souvent admis dans son intimité, Bilderdyk ne fut pas étranger à la fondation de l'Institut Royal de Hollande et présida long-tems sa deuxième classe. Il rendit en attendant toujours hommage au dernier Stadhouder et à la maison d'Orange, ce dont il donna des preuves en publiant, sous le règne même de Louis, un recueil de poésies en l'honneur de cette illustre famille. Des lors sa verve devint plus féconde que jamais, et produisit en abondance des tragédies, des imitations de Corneille,

d'hymnes de Callimaque, d'odes de Pindare, de morceaux d'Homère, des volumes de poésies mélangées, vrais trésors littéraires, des discours, et un magnifique poëme didactique, qui fut publié, sous le titre de *Maladie des savans*, au profit de la ville de Leyde alors ruinée par une explosion de poudre. Ce dernier ouvrage surtout est un chef-d'œuvre écrit avec un art inimitable. Bilderdyk, qui se joue de toutes les difficultés de langue et de versification, a su donner dans ce poëme à une aride pathologie, un caractère de majesté et de grâce, parsemé d'épisodes graves mais délicieux, dont jamais le monde poétique n'avait connu d'exemple. Un ouvrage pareil assurerait à lui seul l'immortalité à son auteur et la gloire littéraire d'un pays. On y trouve toute l'énergie et la profondeur des siècles modernes dans le style d'Homère et de Virgile. Mais cette époque de fortune ne fut pas de durée pour Bilderdyk : l'abdication de Louis entraina pour lui de nouveaux malheurs; malgré l'intervention de ses collègues à l'Institut et la bienveillance du prince Lebrun, la morgue de Napoléon, imbu de préjugés contre la littérature hollandaise, ne voulut pas comprendre l'immensité de son talent. Son état devint alors voisin de l'indigence, et il s'exaspéra de plus en plus; la révolution de 1813 vint plus ou moins changer sa position, mais ne lui procura pas

assez de bien-être personnel, pour le réconcilier avec les hommes et les événemens. L'envie s'empara de ses faiblesses, de son irritabilité, de son apparente versatilité en politique, pour le dépeindre comme un homme dangereux: on l'éloigna d'une chaire de littérature qu'il ambitionnait, mais le gouvernement lui accorda une pension, qui n'était proportionnée ni aux souffrances qu'il avait endurées, ni à ses besoins. Cependant il continua à publier, sous différens titres, plusieurs recueils de poésie mêlée dans des genres infiniment variés, mais dont les derniers se ressentent trop de sa mauvaise humeur et le font descendre quelquefois jusqu'à l'injustice. De plus, aigri sous tous les rapports, il donna en ces derniers tems dans des idées mystiques, pas toujours accompagnées de tolérance et de charité envers le prochain. Sous le roi Louis il avait commencé, avec cette facilité de verve et d'imagination qui le caractérise, une épopée dont *le Paradis perdu* seul approcherait en quelque sorte, et dont aucune littérature, pas même celle de l'antiquité, n'offre l'équivalent. Il en publia en 1820 les cinq premiers chants; l'on espère encore qu'il achèvera ce superbe monument de son imagination; mais ces espérances sont douteuses dans un septuagénaire. C'est *la Destruction du monde primitif*; monde créé, embelli, peuplé, entraîné, anéanti par la seule mais immense conception

de ce prodigieux génie. Les allégories, les métaphores, les comparaisons, tout y est puisé dans les nouveaux progrès de la chimie et des autres sciences; le style grave, majestueux et sublime ne s'y relâche jamais; la versification harmonieuse entraîne. Les caractères, tous d'imagination, sont des types soit d'horreur et de crime, soit d'abnégation et de vertus dignes des anges; l'intervention des êtres célestes dans cette belle nature si simple et si touchante y est naturellement amenée. Enfin, car notre admiration ne trouverait bientôt plus de bornes, ces cinq chants d'un poëme non achevé font pâlir tout ce que l'on a jamais qualifié de poësie épique après Homère; ils font la gloire de la Hollande et du Parnasse moderne. Bilderdyk à lui seul est un siècle littéraire; il sera chez la postérité pour la littérature néerlandaise ce que Grotius fut pour la jurisprudence.

Bilderdyk continua et perfectionna pour la langue l'oeuvre commencée par les Kilian, les Ten Kate et les Huydecoper. Ses *discours sur la rhétorique*, ses *notes étymologiques et grammaticales* sur ses propres ouvrages et ceux des autres classiques hollandais, son *discours sur les genres des substantifs*, son *Vocabulaire*, et enfin le grand ouvrage qu'il publia en 1826 sous le titre de *Doctrine de la langue néerlandaise*, sont remplis d'une érudition immense, qui n'avait été égalée par per-

sonne hors Ten Kate. Malheureusement, en réfutant les objections que d'autres savans lui firent quelquefois avec raison, mais aussi très souvent sans pouvoir se placer à sa hauteur, il déploya quelquefois un caractère acerbe et descendit même à des personnalités. Aigri de ne pas occuper à une des universités cette chaire de littérature hollandaise, qui lui revenait de droit avant tout autre, il s'attacha à réfuter surtout les étymologies et l'orthographe des professeurs, lesquels ont souvent accepté le gage du combat, sans garder de leur côté des ménagemens avec le grand homme. Une des causes qui aigrirent le plus Bilderdyk, qui détestait d'ailleurs le gouvernement républicain, ce fut de voir imposer par celui-ci, en 1804, une orthographe universelle et officielle, publiée par son ordre et dès-lors adoptée dans toutes les écoles et dans les actes publics; mesure assez arbitraire sans doute dans une république où tout se faisait au nom de la liberté. Cependant, pour justifier ce gouvernement, il faut indiquer les causes de cette mesure. La langue, la grammaire, la syntaxe étaient fixées depuis deux à trois siècles comme elles le sont encore aujourd'hui; mais l'orthographe Hollandaise fort difficile, ne l'était d'aucune manière. Chaque province de l'union, chaque ville étant souveraine chez elle, l'enseignement seul était donné; mais la surveillance légale des écoles, (surveillance

qui se borne uniquement à la partie technique, sans entrer dans les dogmes religieux ou dans la politique), n'existait pas; il n'y avait point de corps avoué par le gouvernement comme l'Académie en France, pour faire autorité en cette matière; en un mot, il n'y avait point d'unité, et chaque instituteur enseignant le hollandais adoptait l'orthographe qui lui semblait la meilleure. Cette confusion avait lieu surtout, comme nous l'avons déjà dit, dans l'emploi du *g* ou du *ch* qui, dans les substantifs et les participes, se prononcent souvent de la même manière, et dans l'emploi d'une simple ou d'une double voyelle dans les participes et l'infinitif des verbes. Cette incohérence frappa l'esprit observateur de van der Palm, qui alors ministre sous le titre d'Agent de l'éducation nationale, consulta la société de littérature néerlandaise et celle ayant pour devise *Tot nut van 't Algemeen*; elles accueillirent sa proposition avec chaleur: la confection du dictionnaire orthographique avait été confiée dès 1801 à Mr. Siegenbeek, jeune alors. Trois ans plus tard, comme nous l'avons vu, son système fut officiellement adopté; il éprouva et éprouve encore de grandes résistances parmi les savans, surtout de la part de Bilderdyk, qui n'a jamais voulu s'y soumettre; mais, comme les savans ne font pas la masse entière des citoyens, ce système, malgré son introduction arbitraire, a obtenu les

plus heureux résultats; le bon sens du public l'a adopté, et la génération actuelle possède enfin une orthographe générale. Par cette circonstance, le nom de Siegenbeek passera à la postérité: ce savant occupe avec distinction la chaire de littérature néerlandaise à l'université de Leyde, et continue par ses dissertations, ses discours, ses notes et ses publications, à illustrer son système et à enrichir la littérature de son pays.

D'autres grammairiens presque tous encore vivans, ont exploité et continuent à extraire la mine aussi riche qu'inépuisable de la langue hollandaise, de ses origines et de ses étymologies. Tels furent Gerrit Hesselink, qui rédigea une excellente *Prosodie*; Mr. P. Weiland, pasteur des Rémontrans à Rotterdam, qui de 1799 à 1811 donna son grand *Dictionnaire de la langue néerlandaise* en onze volumes in 8° et dont l'ouvrage, déjà classique, est consulté même par les érudits; Mr. Ypey, professeur à Groningue, dont le magnifique tableau intitulé *Histoire abrégée de la langue néerlandaise*, Utrecht 1812, lui assure l'immortalité; Mr. Kinker, actuellement professeur à Liége, philosophe spirituel et poète distingué, qui s'est plus particulièrement attaché à la partie philosophique de la langue, dont il a publié une belle *Prosodie*. Tel est enfin Mr. Willems d'Anvers, enthousiaste de l'ancienne langue

de ses ancêtres et véritable patriote, qui a écrit une excellente *Dissertation sur la langue et la littérature néerlandaise dans les provinces méridionales du royaume des Pays-Bas.* Tous ces hommes méritoires siégent à l'Institut et ont participé aux faveurs et aux distinctions du gouvernement, qui encourage avec sagesse l'étude de la langue et la publication des manuscrits des treizième et quatorzième siècles.

Après la poésie et la partie savante du langage, la prose et l'éloquence qui, pendant cette époque, ont fait des pas immenses en Hollande comme ailleurs, doivent à leur tour fixer notre attention. Le genre du roman commencé par Mmes Wolf et Deken trouva un continuateur distingué dans la personne d'Adrien Loosjes, dont nous avons déjà parlé comme poète. Ses contes moraux, qui parurent en 1804 et en trois volumes, sont excellens et dépeignent quelques vrais caractères hollandais, mais Loosjes augmenta sa réputation par la création d'un genre nouveau en Hollande; c'est le roman historique. Il conçut l'heureuse idée de s'emparer de l'époque la plus brillante des Provinces-Unies, le tems des Maurice et des Frédéric-Henri; époque où les grands hommes dans tous les genres se pressaient sur ce petit coin de terre et prit pour héros de son roman un personnage d'invention auquel il donna le nom de Maurits Lijn-

slager, qui est en même tems le titre de l'ouvrage. Ce jeune homme est censé appartenir au haut tiers; il reçoit une éducation soignée, voyage en France et en Italie, revient dans son pays, entre en relation avec les hommes illustres du tems, et finit son honorable carrière à un âge avancé. C'est un vaste tableau des mœurs et des caractères du siècle mis en action. Cet ouvrage, qui est dans toutes les mains et dont le voyage de Christine en France aurait bien pu inspirer l'idée, parut en six gros volumes et valut une réputation classique à son auteur. Loosjes écrivit encore quelques autres romans qui eurent moins de vogue.

Les circonstances développèrent dans un genre entièrement différent le talent d'un homme de mérite: c'est Arend Fokke Simonsz. Né dans la classe bourgeoise, il n'en avait pas moins acquis des connaissances étendues et variées, possédait ou comprenait plusieurs langues anciennes et modernes, et avait même obtenu des notions de toutes les sciences. Il était vraiment, ce qu'un homme d'esprit lui dit un jour, une encyclopédie ambulante. Fokke avait commencé sa carrière par être libraire; il embrassa avec beaucoup de bon sens les idées de 1795, mais porté à la satire par un esprit fin et observateur, il en reconnut bientôt les abus et poursuivit les erreurs de tout genre et de toutes les opinions par les armes du ridicule. Il

aida surtout à combattre le romantisme, et lui imprima un ridicule ineffaçable dans un ouvrage satirique intitulé *le Hélicon moderne*, chef-d'œuvre de finesse, de critique judicieuse et d'esprit. Cette production fut suivie d'un *voyage comique en Europe* et du *Coin du feu*, où il présente l'histoire moderne sous un aspect satirique. Il publia plusieurs autres productions également facétieuses et spirituelles en forme de discours, qu'il prononça dans les sociétés littéraires d'Amsterdam; et, dans un genre plus solide, il donna un *catéchisme des Arts et Sciences*, en onze volumes. Fokke, qui avait toute l'insouciance des hommes de lettres pour la fortune, vécut dans la médiocrité et mourut pauvre en 1812. Sa conversation était instructive et piquante; et ses productions, qui n'appartiennent ni au roman ni à l'histoire, ont un tel fond de sagesse et d'esprit, sous des formes cependant légères, qu'elles ne seront pas oubliées.

En Hollande, l'histoire eut plus d'interprètes éloquens pendant cette époque que jamais auparavant: soit que les grands événemens qui agitaient l'Europe fixassent davantage l'attention des observateurs sur les catastrophes politiques, soit que le patriotisme cherchât des consolations dans les générations éteintes, les historiens parurent. Le monde connaît le bel ouvrage du professeur Luzac intitulé *la Richesse de la Hollande* et traduit en français;

nous nous dispenserons donc d'en parler. Mais on ne connaît que de réputation les œuvres du professeur A. Kluit: il fut l'un de ceux qui, vers la fin de la république, s'opposa le plus au système de la souveraineté du peuple; et comme ses principes n'étaient pas à l'ordre du jour parmi les journalistes et les écrivains, il fut peu loué et éprouva beaucoup de contradictions. En 1795, les partisans de la liberté, qui ne la réclamaient que pour eux seuls, destituèrent le professeur Kluit, qui ne fut rétabli dans sa chaire à l'université de Leyde qu'en 1802. Louis Bonaparte lui offrit en 1806 la nouvelle chaire de statistique créée à cette université, et il l'accepta: peu après il devint l'une des victimes de cette terrible explosion de poudres qui détruisit le plus beau quartier de la ville de Leyde. Kluit avait publié plusieurs bons ouvrages avant 1795: on distingue dans le nombre l'*Histoire des alliances des Provinces-Unies*, 1790 et 1791; l'*Histoire des anciens comtes de Hollande et de Zélande* en latin, 4 volumes in-quarto; et plusieurs observations sur les événemens du tems. Plus tard il employa ses années de loisir à enrichir sa patrie d'un ouvrage qui lui assure la célébrité: c'est l'*Histoire de la constitution hollandaise*. Ce n'est pas un tableau historique des événemens; c'est une histoire philosophique et critique des droits et des relations des souverains et des

peuples de ces contrées, de leur féodalité, de l'affranchissement de leurs communes, de l'influence du peuple, et du pouvoir des États et du Stadhouder. L'auteur s'appuie toujours sur des documens solides, et il a répandu un nouveau jour sur l'histoire ancienne et moderne de son pays. Son ouvrage, qui est très bien écrit, est indispensable à tout homme d'état en Hollande, et n'a point d'égal sous le rapport de la connaissance du droit public de ces contrées.

Un auteur beaucoup moins intéressant sous le rapport de la critique, mais recommandable sous celui de l'érudition et de la connaissance des moeurs et des monumens antiques, c'est le célèbre Henri van Wyn, ancien pensionnaire de la ville de Gouda, maintenant archiviste du royaume et presque nonagénaire. Les productions de cet homme respectable appartiennent peut-être à l'époque précédente: il publia des éclaircissemens historiques et des notes judicieuses sur l'*Histoire nationale* par Wagenaar qu'il continua au delà de cinquante volumes, moins heureusement que son devancier; mais ses deux autres ouvrages, l'un intitulé *Veillées historiques*, l'autre *la vie domestique*, renferment de nombreux trésors d'antiquités, de moeurs et d'usages. M^r^. van Wyn, que son grand âge a éloigné de la scène du monde, a été honoré par tous les gouvernemens qui se sont succédés pendant sa

longue vie. Il fut l'un des premiers membres de l'Institut.

Le baron de Spaan, homme d'une grande érudition et versé dans l'histoire du moyen âge, composa plusieurs opuscules, une excellente *Introduction critique à l'Histoire de la Gueldre*, et le premier volume de cet ouvrage dont la mort vint interrompre la publication. Son ami van Hasselt répandit, dans différens opuscules, un grand jour sur les moeurs du moyen-âge en Gueldre. Le professeur Bosscha, qui occuperait une plus grande place dans cet essai si nous étions appelés à rendre hommage aux poètes latins et aux savans, écrivit en hollandais une *Histoire* estimée *de la restauration de* 1813; et son gendre, le professeur van Cappelle, récemment enlevé aux sciences et aux lettres, car il était bon mathématicien et savant littérateur, a écrit l'*Histoire de Philippe Guillaume comte de Buren*, fils aîné de Guillaume I, et a fourni en 1827, sous le titre de *Bijdragen*, des observations intéressantes sur l'histoire néerlandaise, qui se distinguent autant par la clarté des idées que par le style entraînant de l'auteur. Nous devons cependant le plus beau morceau d'éloquence historique en langue hollandaise à la plume du célèbre van der Palm, dans son éloge superbe de la révolution de 1813, chef-d'oeuvre de philosophie, de politique et de style.

L'histoire ancienne et moderne des autres peuples fut abordée avec succès par trois auteurs hollandais. L'un d'eux fut Martinus Stuart, pasteur des Remontrans à Amsterdam, qui de 1792 à 1810 écrivit en trente volumes, une *Histoire Romaine* jusqu'à l'époque de Constantin. Cet ouvrage valut une grande réputation à son éloquent auteur, qui mourut membre et secrétaire-perpétuel de la troisième classe de l'Institut et historiographe du royaume. On reproche à cette production quelques longueurs et de la diffusion dans les récits; mais ces défauts sont rachetés par une critique judicieuse des hommes et des événemens, et par un style vif et entraînant. Stuart peut être rangé parmi les bons historiens. Le second de ces auteurs est Ysbrand van Hamelsveld, qui fut acteur dans les événemens politiques du tems, et chercha ensuite de l'aliment pour son activité dans l'étude de l'histoire. Il donna une *Histoire générale de l'Église Chrétienne* en vingt volumes; qui a le même défaut que l'ouvrage de Stuart, celui d'être trop longue, mais qui cependant est bien écrite. Il publia ensuite une *Histoire abrégée des Juifs* depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à nos jours, une *Géographie de la Bible*, et plusieurs autres ouvrages utiles et hautement appréciés. Hamelsveld, qui mourut à Amsterdam, est un auteur de mérite. Le troisième enfin, car nous ne citons que ceux qui

ont écrit en langue néerlandaise, c'est Herman Muntinghe, professeur en théologie à Groningue, où il est décédé. Cet historien illustre enrichit la littérature d'un ouvrage remarquable intitulé *Histoire du genre-humain d'après la Bible*, qui parut en onze volumes de 1801 à 1817. Rempli d'idées sublimes il est écrit avec plus d'étendue, sur le même plan que l'immortel ouvrage de Bossuet. C'est un vaste tableau de la conduite paternelle de la Providence envers le genre-humain: les petites causes combinées avec les grands effets; la marche de la civilisation expliquée et appuyée sur la morale et les progrès des sciences. Son style est simple et pathétique et produit une profonde impression: l'auteur s'arrête à la dispersion des Juifs. Certes, voilà dans un bien court espace de tems trois historiens de marque qui, sans compter leurs traductions et leurs autres opuscules, ont enrichi leur pays de plus de soixante volumes d'histoire, généralement bien écrits et empreints d'une originalité nationale, ainsi que d'un caractère profond de philosophie, de morale et de religion. Parmi nos contemporains nous citons encore Mr. Broes, pasteur protestant à Amsterdam, qui a écrit une excellente *Histoire de l'influence de l'église anglicane sur celle des Pays-Bas*, et qui s'occupe actuellement d'un intèressant ouvrage sur *les rapports entre l'Église et l'État*.

La Bible trouva de nouveaux traducteurs, et l'un des plus beaux monumens de la gloire de van der Palm est sa traduction récemment publiée avec des notes. Le baron de Perponcher, curateur de l'université de la ville d'Utrecht, où il décéda en 1819, se rendit également utile par une foule d'opuscules moraux et religieux à l'usage des hautes classes et de la jeunesse. Cependant l'esprit du siècle, l'influence germanique, la philosophie de Kant et, nous devons l'ajouter à regret, l'irréligion, avaient trouvé quelques adhérens parmi les hommes de lettres et les érudits: chacun ne conservait pas les sentimens des Feith, des Muntinghe, des Perponcher, ni du pasteur Martinet de Zutphen, qui publia une histoire naturelle fort estimée; et les journaux du tems comme les recueils en vers et en prose vinrent attester le contraire. L'un des chefs de ce parti fut Paulus van Hemert, qui, d'abord pasteur réformé, quitta cette église et ses dogmes pour devenir en 1790 professeur de philosophie chez les Remontrans. Rempli d'érudition et de connaissances, de sel attique, et maniant habilement l'ironie, il devint un adversaire redoutable surtout pour le professeur Wyttenbach, qu'il combattit longtems en latin et en hollandais. Ses principaux ouvrages sont *la Philosophie de Kant*, en quatre volumes in octavo; *le Magasin de Philosophie critique*, en six volumes; et un ouvrage

de mélanges intitulé *Lecture pour le déjeuner et la table à thé*, qui est d'un style agréable, populaire et entraînant. Malgré ses doutes religieux van Hemert était homme de probité, et doué d'un génie observateur. Il fut, sous les auspices de l'excellent prince Frédéric et du général van den Bosch, l'un des fondateurs les plus zélés de ces colonies de bienfaisance qui déjà font l'admiration de l'Europe et ajoutent encore à la gloire philantropique de la Hollande.

Malgré l'anéantissement presque total du commerce en Hollande, la perte d'immenses colonies et les calamités publiques, les hollandais ne perdirent pas le goût des voyages, des expéditions lointaines et des découvertes. Van Braam Houckgeest publia une *Relation de son ambassade en Chine*, dans un style peu attachant à la vérité. Stavorinus donna à la même époque une *Description de l'Archipel Indien*; et le général Daendels essaya de justifier son administration comme gouverneur-général des Indes, par un tableau, supérieurement tracé, *de l'État des possessions néerlandaises* aux Grandes-Indes, qui parut en 1814. Mais, outre les voyages en Europe de Meerman et de quelques autres, les meilleures relations de ce genre sont les *voyages et aventures* de Hafner au Bengale, dans l'île de Ceilan, à Madras, etc. successivement publiés sous différens titres.

L'éloquence de la chaire, qui depuis une cinquantaine d'années s'était épurée et avait rejeté les controverses théologiques sur les bancs de l'école, s'attachant dès lors à prêcher la grande base du christianisme et sa haute morale, fit encore d'immenses progrès pendant cette époque comme dans celle qui la précéda. Cette nouvelle éloquence se manifesta d'abord chez les Mennonites et les Remontrans, et ne se communiqua que plus tard aux Luthériens et aux Réformés, mais chez les derniers surtout, deux ou trois grands orateurs surpassèrent de nos jours leurs prédécesseurs. Actuellement, grâce aux écoles de van Voorst, de van der Palm et de Heringa, il n'est presque plus de village où le culte réformé ne possède un pasteur aussi éclairé qu'attaché à ses devoirs et à la pratique de la tolérance et de la charité. Plusieurs de ces ecclésiastiques ont fait imprimer leurs sermons; les recueils posthumes des autres, publiés par leurs enfans ou leurs amis, sont là pour attester leur mérite. C'est ainsi que nous possédons les sermons de Hulshoff, pasteur mennonite, morceaux remplis d'éloquence et de force, et exemples de style; ceux de l'historiographe Stuart, chefs-d'œuvre d'érudition, d'exégèse, de connaissance du coeur humain, d'énergie et de mouvemens oratoires; les discours d'Ewald Kist, l'émule de van der Palm, pasteur protestant à Dordrecht, modèles de gravité et de charité chré-

tienne; ceux de van der Roest, pasteur protestant à Harlem, d'une onction et d'une douceur évangéliques ainsi que d'une éloquence entraînante; enfin, pour ne pas énumérer tant d'autres orateurs vivans, les sermons de Borger et ceux de van der Palm, car c'est en cela que ce grand écrivain se distingue surtout. Nous devons cependant nous arrêter un moment à Borger, qui occuperait une plus grande place dans cet essai s'il entrait dans nos vues de parler des savans. Borger nâquit en Frise en 1785, d'une famille de simples cultivateurs; fort jeune encore, il se distingua par son application, apprit par les soins du pasteur protestant de son village les langues savantes, et étonna Wyttenbach et tous les professeurs de Leyde lorsqu'il commença ses études à cette université. Bientôt il acquit le grade de docteur en théologie, devint professeur adjoint à l'âge de vingt-sept ans, et échangea en 1817 la chaire ordinaire de théologie contre celle des belles-lettres. Il essuya des pertes cruelles et décéda, succombant de chagrin après la mort de sa seconde épouse, à l'âge de trente-cinq ans. Borger était grand helléniste et grand poète, quoique seulement auteur de quelques pièces détachées; philosophe éminent et orateur sacré dans toute la force du terme. Son style était simple et sublime; il entraînait ses auditeurs surpris et enflammés par les traits de son génie, car ses

discours en offraient véritablement. Des idées toujours nouvelles et ravissantes, des métaphores ingénieuses faisaient passer tour à tour sa conviction, sa mélancolie et son énergie dans l'ame de ceux qui l'écoutaient. Si Borger eût vécu plus longtems, il aurait fini par égaler van der Palm dans un autre genre. Ses discours sont imprimés et feront passer son nom à la postérité, sous le double rapport du style et des idées. Van der Palm prononça l'éloquent éloge de son disciple.

Il nous reste à parler de ce célèbre orateur vivant, qui fut de notre tems pour la prose néerlandaise ce que Bilderdyk fut pour la poésie: l'un est le Hooft, l'autre le Vondel du dix-neuvième siècle. Van der Palm est plus jeune de sept ans que Bilderdyk; il naquit en 1763 à Rotterdam, la patrie d'Érasme. Destiné à l'étude de la théologie, il acquit non seulement toutes les vastes connaissances de langues orientales et anciennes, de philosophie et d'exégèse, qu'un théologien protestant acquiert ordinairement, mais étudia encore la littérature moderne de sa patrie et de l'Europe. D'abord pasteur d'un village près d'Utrecht, puis chapelain du baron van de Perre à Middelbourg, il fut appelé en 1796 à la chaire de langues orientales à Leyde. Ici commença pour van der Palm une époque qui le détourna pour quelque tems de ses études abstraites, mais qui lui fit acquérir dans le

choc des passions et des affaires cette connaissance du cœur humain, ce tact fin et délicat, cette urbanité diplomatique, qui caractérisent sa personne et son style. Cependant nous considérons cette époque comme perdue pour sa gloire littéraire: un savant, un génie comme lui, à moins d'y avoir été destiné par son éducation, ne devrait jamais quitter son cabinet pour le tourbillon des affaires; et, dans notre siècle de civilisation générale, un ecclésiastique ne devrait jamais s'immiscer dans la politique, car le royaume de son maître n'est pas de ce monde. Van der Palm fut entraîné dans les opinions du moment, et quitta en 1799 sa chaire de professeur pour devenir ministre de l'instruction publique sous le titre d'agent d'éducation nationale; plus tard, en 1801, il devint membre du conseil de l'intérieur; mais en 1806, après l'avénement de Louis Bonaparte, dégoûté des affaires, il rentra à l'université; devint professeur d'éloquence sacrée, et après le décès du célèbre professeur Rau, orateur aussi éloquent en français que van der Palm l'est en hollandais, il lui succéda dans la chaire de langues orientales qu'il occupe encore avec gloire. Il faut rendre cette justice à van der Palm homme d'état que, par ses formes aimables, la modération de son caractère et les améliorations qu'il introduisit dans les universités ainsi que dans l'instruction primaire,

il sut acquérir l'estime et l'amitié des hommes éclairés de toutes les opinions, et que cette estime universelle le suivit dans sa carrière renouvelée. Éloquent au suprême dégré, van der Palm fut choisi depuis 1799 dans toutes les grandes occasions, pour prononcer le panégyrique et l'éloge des événemens du jour. Il fut orateur de l'ordre de l'Union institué par Louis Bonaparte, qui l'en décora et le nomma à la deuxième classe de l'Institut. Il écrivit ce superbe panégyrique de la révolution de 1813 dont nous avons déjà fait l'éloge. En 1823 il célébra à Harlem l'invention de l'imprimerie par Laurent Koster, dans un magnifique discours aussi libéral de pensées que bien écrit; et en 1828 il fut l'orateur de cette belle réunion générale d'élèves de l'université de Leyde avant et jusqu'en 1790, maintenant tous vieillards ou sur le retour de l'âge, servant encore la patrie ou lui ayant autrefois voué leurs talens et leurs forces, et paraissant abjurer dans cette solennité, à laquelle le Roi assistait, toutes anciennes idées, toutes divergences d'opinion politique, toutes rivalités, sous le gouvernement d'un prince qui avait su donner le rare exemple de l'oubli des erreurs, ainsi que d'une nouvelle union. Tous les discours et les éloges de van der Palm, surtout les six sermons qu'il doit prononcer annuellement comme prédicateur de l'académie, sont des chefs-d'oeuvre de

grâce, d'énergie, de clarté et de tact. Il possède le rare avantage, l'unique secret peut-être des grands écrivains, et qui distingue Bilderdyk dans la poésie, celui de choisir toujours la véritable expression, le vrai mot pour désigner la chose; tout comme il sait donner à ses discours un ensemble et un fini que nul ne possède comme lui. Il a écrit une quantité d'opuscules: les principaux sont des *dissertations sur le livre de Job*, *sur l'éloquence*, *sur les règles de l'art*, etc.; mais sa traduction de *la Bible* est son principal ouvrage. Après Bilderdyk et van der Palm, à moins que quelque génie extraordinaire n'apparaisse sur la scène du monde, il ne reste plus qu'à glaner dans le champ de la littérature hollandaise.

Encore une fois nous devons en revenir au théâtre. Mme Wattier, dont le nom s'est déjà trouvé sous notre plume, continuait à honorer et à remplir la scène hollandaise de son immense talent. Elle naquit à Rotterdam en 1764. D'une taille majestueuse, d'une physionomie grecque, d'un regard pénétrant, d'une voix sonore, et douée de ce tact indéfinissable pour le beau que la nature seule peut donner et que l'étude ne saurait faire acquérir, Mme Wattier fut la plus grande tragédienne de l'époque. Dans sa jeunesse elle jouait la comédie et surtout les rôles de soubrettes dans une égale perfection. Élève du grand acteur Corver, elle débuta

à l'âge de seize ans dans le rôle d'*Iphigénie en Aulide*, et développa toute la majesté de son beau talent après avoir vu Larive et Mme Sainval. Talma était ravi d'admiration toutes les fois qu'il la voyait en scène, et lorsqu'en 1811 Napoléon, qui cependant ne devait pas encourager la langue hollandaise, eût assisté à deux actes de *Phédre*, il lui accorda le soir même une pension de deux mille francs avec le titre de pensionnaire de l'Empereur. Mme Wattier avait épousé M^r^. Ziesenis, architecte du roi Louis et membre de l'Institut. Elle quitta la scène en 1815, après trente-cinq ans de services et de gloire, et toucha jusqu'à sa mort, qui survint en 1828, des pensions du gouvernement, de la ville d'Amsterdam et du théâtre, s'élevant ensemble à une somme de sept mille francs ce qui donne une aisance honorable en Hollande. Après sa retraite Mme Wattier, toujours souffrante, parut encore quelquefois sur la scène qu'elle avait illustrée et qui lui dut une grande quantité de pièces composées, imitées ou traduites pour faire briller ses talens. Mme Wattier possédait à un dégré éminent cette propriété du génie, qui sait faire détourner et répandre un rayon de son éclat sur les objets qui l'environnent. Jamais la tragédie n'eût autant de succès à Amsterdam que de son tems; et, soit l'émulation de son exemple, soit que le réflet de sa gloire fit paraître les autres acteurs sous

un plus beau jour, soit qu'effectivement ils possédassent des talens supérieurs, nulle part la tragédie ne se jouait alors aussi bien qu'à Amsterdam.

Bingley, beau-frère de Mme Wattier, acteur tragique d'une grande énergie, rempli des bons principes, connaissant parfaitement la scène et élève de Corver comme elle, la soutenait par son merveilleux talent. Il entrait un peu trop cependant dans le genre anglais et quitta définitivement en 1802 la scène d'Amsterdam, pour aller établir un théâtre à La Haye et à Rotterdam, où malheureusement le goût corrompu du siècle et une nécessité urgente lui firent préférer les productions de Kotzebue et le romantisme du mélodrame au cothurne de Melpomène. Le théâtre d'Amsterdam, privé de son talent, le remplaça par Andries Snoek, alors dans la force de l'âge, qui sut profiter et de Talma et de Mme Wattier. Ce grand acteur, qui décéda en 1829 à l'âge de soixante-trois ans, unissait une voix sonore, beaucoup de dignité et de grâce à une taille bien prise. Par la justesse de son débit il demeura jusqu'à sa mort, et même après la retraite de Mme Wattier sans partage, l'idole du public d'Amsterdam. On regrette que les circonstances, qui déterminèrent en 1810 le trésor de la ville à abandonner les affaires du théâtre, pour ne s'en occuper de nouveau qu'en 1820, dussent l'engager à

prendre part à sa direction; car il perdit alors, par les tracasseries et les détails qui en sont inséparables, un tems précieux qu'il aurait plus utilement pu employer à se perfectionner dans l'étude d'un art inépuisable; et qu'il soit tombé par là dans la même position et le même tort que Bingley à Rotterdam, celui d'encourager la corruption du goût et de lui prêter même l'appui de ses talens. Cependant la défense de Melpomène, de Thalie et du classique, fut entreprise et soutenue avec vigueur pendant quatre ans dans un journal intitulé *de Tooneelkijker* (*la lorgnette de spectacle*), qui est demeuré dans la bibliothèque des amateurs: il arrêta le torrent du mélodrame et du romantisme, mais sans pouvoir ramener les spectateurs à la véritable appréciation de la tragédie classique ou du haut comique.

Les autres journaux, car nous ne parlerons pas de ces pamphlets injurieux qui spéculent sur le ridicule ou la méchanceté, et qui, rédigés sans talent et dans l'absence de toute convenance sociale, ont pullulé en Hollande; les autres journaux ne s'occupaient guères du théâtre; mais leur polémique, aiguisée par l'esprit du tems et la trop grande liberté de la presse, n'en devint que plus violente. Les *Letteroefeningen*, si bien commencées en 1761, se soutinrent assez bien, trouvèrent encore des collaborateurs parmi les savans et les hom-

mes de lettres distingués, et eurent la finesse de prendre toujours la couleur du parti dominant, même en parlant de littérature. Il en résulta que, dans la province et dans les campagnes, ce journal se répandit de plus en plus et fut consulté comme une espèce d'oracle; mais cet oracle, entraîné par des sympathies et des haines politiques et littéraires, devint quelquefois trompeur, confondit les hommes et les choses, et déchira souvent, sous le voile de l'anonyme, la réputation des gens les plus honnêtes, qui avaient le malheur de déplaire à la rédaction ou de ne pas penser comme elle. Ce fut alors qu'on commença à publier à Amsterdam (1803) un autre journal littéraire, également rédigé par des savans et des hommes de lettres marquans, sous le titre de *Recensent ook der Recensenten* (*Le censeur même des censeurs*), destiné à refuter ou à émousser les attaques trop violentes des *Letteroefeningen*, à présenter le revers de la médaille souvent tronquée, en un mot, à lui servir d'antidote. Ce journal eut un grand succès, se soutint avec avantage, et vint balancer l'opinion des *Letteroefeningen* jusques à aujourd'hui que le choc des sentimens et l'oubli des bienséances sont devenus encore plus communs. D'autres recueils se soutiennent avec succès à côté de ces deux premiers. Cependant le bon sens national attache généralement peu de prix en Hollande aux axiomes

des journaux, dont l'anonyme fait toujours soupçonner un ami panégyriste dans l'éloge, et un ennemi caché ou rival envieux dans la trop grande sévérité du blame ou de la critique; et quoique l'on y rencontre quelquefois des censures supérieurement élaborées et bien rédigées, un ton tranchant et le trait de plume y dominent trop souvent. En un mot, on n'y trouve que rarement ces revues détaillées, ces longues analyses, ces critiques motivées d'ouvrages que l'on rencontre dans le *Journal des savans*, dans la *Revue Encyclopédique*, et dans quelques autres journaux français, anglais et allemands.

Un étranger qui entend parler d'une république pense involontairement à celles de l'antiquité, aux assemblées politiques de la révolution ou aux débats parlementaires du gouvernement constitutionnel, et s'étonne que les anciennes Provinces-Unies, si républicaines et si fort en avant du reste de l'Europe, ne puissent offrir une galerie d'orateurs publics. Certes les Grotius, les De Witt, les Fagel et les Beverning auront eu autant d'éloquence que leurs contemporains chez d'autres peuples; mais la forme de gouvernement des Provinces-Unies s'opposait à la publication des discours, et jusqu'en 1815, époque où le bienfait du gouvernement constitutionnel a commencé pour la Hollande, les délibérations des États-Généraux et celles du corps

législatif sous Louis demeuraient secrètes ou se tenaient à huis clos. La république était aristocratique : les familles investies du pouvoir n'aimaient pas trop que la généralité prit goût aux grandes places et vint leur disputer le terrain ; tandis que chacun se confiait tellement à la sagesse, à la modération des gouvernans et à leur respect pour l'opinion, ou bien était si fort occupé de ses affaires personnelles, de son commerce, de son industrie ou de ses études, que l'on s'immisçait rarement dans les affaires de l'État. La médiocrité, plus commune que le talent et le génie, en Hollande comme ailleurs, s'arrangeait assez bien du secret, et aujourd'hui même on trouve quelques hommes, heureusement peu communs, qui se scandalisent de la publicité donnée aux affaires et aux détails de l'administration. Cependant les assemblées nationales de 1795 à 1800 firent une diversion : composées en grande partie d'hommes éminens portés par l'ambition ou les événemens à la tribune politique, les premiers pas dans la carrière parlementaire furent couronnés d'un plein succès, et sans avoir la prétention de faire rivaliser nos orateurs de cette époque avec les Mirabeau et quelques autres membres des assemblées constituante et législative ou du tribunat de France, et encore moins de les placer à côté des grands orateurs anglais (car l'éducation, la crainte de blesser et la timide modestie

du caractère hollandais s'y opposaient) on écoutait et on lit encore avec admiration, dans le verbal de l'assemblée nationale en Hollande, les discours de Simon Styl, de Schimmelpenninck, plus tard grand pensionnaire, de Valckenaer, depuis ambassadeur en Espagne, d'Ockerse, le Labruyère de la Hollande, et de quelques autres, mais surtout ceux de Kantelaar.

Jacobus Kantelaar, l'ami intime de Feith, dont les mémoires, les dissertations et les éloges méritaient peut-être une mention particulière, avait été pasteur protestant jusqu'en 1795, et préféra comme plusieurs de ses collègues le service du monde à celui de l'église. Il se distingua dans l'assemblée par l'étendue de ses connaissances, la hauteur de ses vues, la modération et la vraie libéralité de ses principes. Plus tard il fut membre de l'Institut.

Deux ans après la révolution de 1813 la publicité des débats parlementaires fut introduite dans le nouveau royaume des Pays-Bas; et le professeur Kemper, l'un des plus zélés coopérateurs de cette révolution, s'y distingua par ses lumières, sa droiture et son éloquence. Le comte de Hogendorp, ci-devant pensionnaire de la ville de Rotterdam et l'un des chefs de la restauration, y acquit par son rare talent la réputation d'être le premier de nos économistes politiques. M. de Hogendorp, qui

vit encore, s'est retiré de la députation aux Etats et des affaires, au grand détriment de la patrie, et par cette retraite volontaire cet homme intègre appartient déjà à la postérité reconnaissante, car plusieurs autres orateurs qui se distinguent encore dans l'arêne, mériteraient également d'être nommés. En général, beaucoup de députés d'une rare éloquence, d'une grande sagacité connaissant à fond les interêts de leur pays et l'administration, siégent à la seconde chambre des États-Généraux, dont les débats sont marqués au coin de la gravité et de la politesse, et n'offrent presque jamais ces scènes tumultueuses que l'on déplore ailleurs.

L'émulation, le désir de s'instruire, plus généralement répandu que jadis, et celui d'être quelque chose ne fut-ce qu'Académicien, firent naître pendant la dernière époque, dans presque toutes les grandes villes, des sociétés littéraires où l'on se réunit pour débiter ou entendre la lecture de poëmes, de discours ou d'éloges, et qui du moins étendent le cercle des connaissances et du bon goût, puisque les meilleurs poètes et les plus éloquens prosateurs ne dédaignent pas d'y communiquer le fruit de leurs veilles. Une des premières réunions de ce genre est la *Société des Beaux-Arts et des Sciences*, qui a des ramifications à Amsterdam, la Haye, Leyde et Rotterdam, et qui naquit des débris de

cette société qui couronna les premiers chefs-d'œuvre de Feith, de Bilderdyk et de Mme de Lannoy. Les provinces méridionales ont des sociétés du même genre à Bruxelles, à Gand, à Bruges et ailleurs, fondées par des Belges depuis l'érection du royaume des Pays-Bas, et où, malgré l'opposition outrée de quelques-uns au retour de la langue de leurs ancêtres, tout se fait en néerlandais. Depuis la même époque les Rhétoriciens, dont quelques chambres existent encore, s'y sont également relevés et donnent de tems en tems des représentations théâtrales.

Cependant, l'établissement le plus efficace, qui fut créé dans l'intervalle dont nous parlons par Louis Bonaparte, et qui, confirmé par notre monarque, compte déjà vingt-trois années d'existence, c'est l'Institut Royal des Pays-Bas, intimement lié à la monarchie comme corporation scientifique et littéraire de l'état, l'œil et le conseil du gouvernement dans toutes les affaires de sa compétence et superbe récompense de l'érudition, du génie ou du talent, d'autant moins enviée qu'elle n'est presque jamais décernée que par l'opinion publique. Cet Institut, composé à l'instar de celui de France, est divisé en quatre classes, celle des sciences, de la littérature nationale, des belles-lettres et des beaux-arts. Les premières listes furent présentées au roi Louis par le célèbre professeur van

Swinden et par MM. Stuart et De Bosch, et un assentiment universel consacra leurs choix. Depuis lors les places devenues vacantes sont remplies au scrutin secret, et les nominations confirmées par décret royal. Ancun honoraire n'est attaché à la qualité de membre de l'Institut, et ceux qui le deviennent ne sont pas tenus à la résidence dans la capitale, quoique l'Institut s'y réunisse toujours. Cette création a indubitablement stimulé l'émulation de la jeunesse savante et lettrée ainsi que des jeunes artistes; elle porte les plus beaux fruits et assigne aux hommes distingués un rang et une espèce de prépondérance que la république ne pouvait jamais leur offrir. L'Institut est le complément des sociétés savantes et littéraires du royaume.

Nous voici arrivés au terme de cet essai: il n'entrait dans nos intentions que de faire connaître la littérature néerlandaise tant pour la poésie que pour la prose, ses phases, ses modifications, son caractère. Les savans hollandais qui ont écrit en latin ou en français sont assez estimés du reste de l'Europe, pour qu'il soit nécessaire de prendre la défense de leur honneur: leur gloire n'est pas

obscurcie par les préjugés comme celle des littérateurs nationaux; et certes, si depuis Agricola et Erasme jusqu'à nos jours nous eussions pu traverser cette belle galerie, notre course aurait été plus longue; nous aurions rencontré ces poètes latins qui font les délices des hommes de goût de tous les pays, les Janus Secundus, les Heinsius, les Reland, les Burman, les van Santen, les de Bosch, les van Kooten, les Bosscha et l'élégant van Lennep notre contemporain, poète aussi distingué dans sa langue maternelle que dans celle des Romains. Dans les œuvres, comme dans les notes sur les classiques et sur les orientaux, des Junius, des Vossius, des Lipsius, des Schrevelius, des Hemsterhuys, des Valckenaer, des Wesseling, des Luzac, des Schultens, et dans les productions récentes des van Heusde et des Hamaker, sans oublier les Ruhnkenius et les Wyttenbach d'origine étrangère que les universités hollandaises ont pu s'attacher et qui sont devenus Hollandais par vocation, nous eussions trouvé ce mélange d'érudition, de grâce et d'assiduité sans afféterie, qui fait l'admiration de tous les savans. Les sciences, les mathématiques, le droit public, la jurisprudence eussent placé sous notre plume les noms des Mercator, des Viglius, des Leoninus, des Grotius, des Drebbel, inventeur du thermomètre, des Stevin, des Merula, des Ruysch, des Swammerdam, des Leeuwenhoek, des Chris-

tiaan Huygens, des Hartsoecker, des Nieuwentyt, des Boerhave, des Noodt, des Voorda, des Albinus, de Petrus Camper, génie rare et étonnant, des Bynkershoek, des 's Gravesande, de Brugmans, sauveur de tant de malheureux après la bataille de Waterloo, des van der Keessel, des Cras, des Uylkens, du célèbre van Swinden, de van Marum, du Jurisconsulte Meyer, du professeur Moll et d'une foule d'autres encore. Certes, car une fausse exagération ne nous égare en aucune manière, dans les annales du monde il n'existe point de peuple qui, dans le cours de deux ou trois siècles seulement, ait produit tant d'hommes éminens sur une population aussi restreinte que celle des Pays-Bas, en Hollande surtout. On le doit en partie aux institutions libérales des Provinces Unies, alors fort en avant de celles des autres peuples de l'Europe qui gémissaient presque tous sous le joug du despotisme ou de la superstition; mais on le doit également au bon sens investigateur et solide de la nation qui ne s'est jamais démenti jusqu'à nos jours.

La littérature, ingénieusement appelée la physionomie d'un peuple, n'est pas demeurée en arrière; elle est grave et religieuse comme la nation, toujours simple et souvent sublime ou hardie, et se distingue surtout par un caractère original de méditation et de patriotisme. Les poètes et les littérateurs ne nous manquent donc pas; l'impul-

sion donnée par Bilderdyk et van der Palm ne s'est point arrêtée; et, malgré toute notre répugnance à citer des vivans devant un tribunal contemporain presque toujours incompétent, ou à blesser la modestie de nos amis par des éloges suspects, nous ne saurions résister à l'envie de citer encore quelques-uns de ces noms marquans, qui feront passer avec gloire l'héritage de nos ancêtres à la postérité néerlandaise. Mais si le nombre des poètes et des littérateurs est grand et le choix difficile, qui ne pense avec nous à Loots, poète hardi et patriotique, nourri à l'école de Vondel? Qui ne songe à Tollens, l'un des plus grands auteurs de la Hollande dans la poésie descriptive, la romance, et ce genre si doux, si gracieux, si moral, qui dépeint les événemens de la vie privée, et dont la lyre harmonieuse égale au moins les accens de Poot et de De Decker? à Wiselius, savant, écrivain politique et auteur de quelques bonnes tragédies, qui resteront au répertoire? à H. H. Klyn, van Walré et Van Halmaal, poètes dramatiques d'un grand mérite, et dont le premier excelle également dans la poésie descriptive? à M[me] Bilderdyk, qui partage les lauriers de son époux dans une poésie grave et mélodieuse (*)? à Spandaw, à Simons et à Westerman, poètes harmonieux et patriotiques? à Messchert, dont le petit poëme in-

(*) Cette femme intéressante vient d'être enlevée, par une mort prématurée, à son époux, à la littérature et aux beaux-arts.

titulé *la cinquantaine* est un bijou littéraire? à Schenk, auteur d'une sublime imitation des nuits d'Young? à van Hall, auteur de plusieurs pièces fugitives, également classique par ses productions en prose? à Thöne qui, par un premier essai dans la comédie de mœurs, a fait concevoir de hautes espérances? à Withuys, qui promet d'hériter du génie de Loots et de Helmers, et à quelques autres; mais surtout à Da Costa, dont l'ame ardente, nourrie de la poésie d'Homère et des prophètes hébreux, s'est épanchée dans une poésie toute orientale et impétueuse; et à van Lennep, fils du célèbre professeur de ce nom, qui, dans des légendes d'un style brillant, d'une richesse d'invention et d'une facilité extraordinaires, a introduit en Hollande le genre de Sir Walter Scott (*)?

Dans la prose, nous devons porter un tribut d'hommages à Jeronimo de Vries pour son éloquente *Histoire de la poésie néerlandaise;* à Nicolas van Kampen pour ses ouvrages historiques et didactiques; à Scheltema pour ses élégantes incursions dans les moeurs du dix-septième siècle; à Witsen Geysbeek pour son *Dictionnaire biographique et anthologique des poètes néerlandais;*

(*) Mr. de 's Gravenweert, auteur de plusieurs poëmes dans le genre épique et d'une traduction en vers de l'Iliade et de l'Odyssée, aurait dû lui même trouver place dans cette nomenclature.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

à M. de Clercq pour sa magnifique dissertation sur l'influence qu'ont exercée les littératures italienne, espagnole, française et allemande sur la langue et la littérature néerlandaise, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours; au baron Collot d'Escury pour le monument qu'il érige à sa patrie sous le titre de *Gloire des Hollandais dans les arts d'imitation, la littérature et les sciences;* et à M. M. Koning et de Jonghe, ce dernier archiviste du royaume, pour le jour qu'ils ont répandu sur l'histoire des Pays-Bas. De leur côté, les orateurs sacrés propagent l'éloquence des van der Palm, et la dévotion publique place déjà Des Amorie van der Hoeven à côté de son maître. Enfin, le mode constitutionnel de gouvernement et l'éducation publique, organisée bientôt comme en Angleterre pour former de bonne heure la jeunesse à la tribune politique, promettent à la patrie une gloire nouvelle.

Les destinées d'une langue et d'une littérature dépendent de la position du peuple qui les possède. État de second ordre, il n'est pas probable que jamais les Pays-Bas puissent introduire l'usage de leur langue dans les pays étrangers, comme il en est du français, de l'anglais et de l'allemand, désormais langues universelles. L'époque où les Provinces-Unies auraient pu exiger des étrangers la connaissance de leur idiôme est passée: il en résulte que la langue néerlandaise ne deviendra ja-

mais un des grands moyens de communication entre les peuples, mais que, d'après les lois de la nature, elle demeurera bornée au royaume et aux littérateurs étrangers qui l'étudieront quelque jour. Cependant, possesseurs d'un idiome qui, comme nous espérons l'avoir prouvé dans notre premier chapitre, n'est ni un dialecte corrompu de l'allemand, ni un patois de province différent de commune à commune, mais depuis six siècles une langue écrite, employée par les gouvernemens successifs comme langue authentique et nationale, ayant son orthographe, sa grammaire et sa syntaxe, les Pays-Bas ne sont nullement obligés de recourir à une langue étrangère qui, sauf dans les provinces Wallonnes, n'est pas celle du peuple. D'ailleurs, riches d'une littérature nationale qui compte environ quatre siècles d'existence, les Néerlandais ont assez de trésors indigènes pour au besoin s'en contenter. Sous le rapport de leur littérature, les Pays-Bas sont dans cette heureuse position intermédiaire qui est au dessus de la médiocrité et voisine de l'aisance, mais qui n'est point encore ce luxe qui excite la jalousie; c'est un état de richesse entièrement indépendant; c'est la situation politique du royaume appliquée aux lettres. Mais c'est déjà beaucoup que d'avoir cette aisance qui augmente encore journellement; et, comparaison faite, le luxe littéraire des autres peuples modernes n'est pas si grand,

que les Néerlandais doivent désirer l'échange de leur bien-être contre cette abondance présumée. Leur littérature tient le milieu entre le classique français et le romantisme anglais et allemand; elle entre beaucoup plus cependant dans les voies du classique que dans les routes vagues du romantisme, et quoique, depuis Hooft et Vondel jusqu'à nos jours, elle ait alternativement subi l'influence italienne, grecque, française et allemande, et qu'elle ait payé, comme toutes ses sœurs, sa part de tribut aux modes et aux erreurs du tems, elle a su conserver une physionomie nationale, grave et intéressante, qui la rend digne d'être connue et admirée. Indubitablement les préjugés cesseront à son égard; le monde civilisé marche de plus en plus dans les routes du bon sens, et l'homme vraiment éclairé cessera enfin de refuser à notre pays ce que l'on accorde sans examen à d'autres. Les peuples de la Belgique réunis à ceux de la Hollande, sous le sceptre paternel d'un prince leur compatriote, reprendront, à l'exception de deux ou trois provinces, la langue de leurs indépendans ancêtres, qui n'a; été rejetée que par les hautes classes seulement, mais qui est toujours demeurée celle du peuple; et nous pensons que si l'on eût laissé plus de liberté de choix dans l'emploi de cette langue nationale pour les actes publics; que l'on se fût borné à faire enseigner par princi-

pes, à la jeunesse, cette langue et sa littérature sans inquiéter la génération vivante; que l'on eût établi dans les grandes villes, comme Anvers, Bruxelles et Gand, des journaux et des théâtres; qu'enfin, l'on eût abandonné l'usage de la langue nationale à sa bonté, on serait plus avancé qu'on ne l'est maintenant que l'esprit d'opposition a fait rétrograder cette juste cause pour plusieurs années. Lorsqu'une fois les auteurs néerlandais seront davantage lus et compris en Belgique et dans l'étranger, leur zèle en sera d'autant plus stimulé, que leur renommée s'étendra plus au loin. Ce qu'il y a de certain, c'est que le caractère de la littérature néerlandaise demeurera toujours solide, religieux, enclin à une douce et mélancolique philosophie, surtout éminemment patriotique et national. Dans la marche de la civilisation elle conservera une des premières places, et la postérité littéraire, digne de ses ancêtres et de ses contemporains, saura maintenir intact cet héritage, et trouver des accens et des idées justes et convenables, pour transmettre aux générations futures les actes de dévouement, le patriotisme et la gloire de ses concitoyens et de ses princes.

1829.

